NOVA ET VETERA

REVUE CATHOLIQUE POUR LA SUISSE ROMANDE

PAUL CLAUDEL • *Prologue d'une conférence faite à Genève. — La Vierge du Rosaire* 1

MAX OVERNEY • *Ezéchiel, prophète de la régénération spirituelle* 11

RAÏSSA MARITAIN • *Poèmes*. 28

* * * * • *Auschwitz*. 33

LUCIEN MÉROZ • *Témoignages polonais*. 48

***** • *La joie* 63

FRANÇOIS BOUCHARDY • *L'optimisme naturiste de Rousseau. I. La nature humaine selon Rousseau* 75

LÉON BARBEY • *Orientations de la caractérologie* 85

RAMON SUGRANYES • *Un texte de Ramon Lull sur la croisade et les missions* 98

XXIME ANNÉE - N° 1 - JANVIER-MARS 1946

ÉDITEURS FRAGNIÈRE FRÈRES FRIBOURG

Prologue d'une conférence faite à Genève

Puisque notre prison s'est ouverte, puisque l'occasion m'est accordée de reprendre contact avec mes amis de Suisse, il me semble que je n'ai rien de mieux à faire que de répondre à la question que je lis dans leurs yeux levés sur moi: Etranger, qu'avez-vous fait de ces cinq grandes et terribles années ? Eh bien, j'ai souffert, j'ai prié et j'ai travaillé. Vous savez que depuis près de 29 ans, j'ai consacré tout ce qui me reste de forces et d'intelligence à l'étude de l'Ecriture Sainte. Pendant mon séjour en Amérique, je m'étais déjà rendu coupable d'un gros volume consacré pour la plus grande partie à l'exploration de l'Apocalypse. Vous ne trouverez pas étonnant que les circonstances aient de nouveau ramené mon attention sur ce livre immense et inépuisable, et au bout de deux ans mon premier travail s'est trouvé accru d'une liasse d'égale importance. Je ne voudrais pas d'ailleurs que vous vous fassiez une idée fausse de la nature de mon entreprise. Je ne suis ni un savant ni un théologien. Je suis simplement un poète et un croyant. Comme poète j'ai appris depuis le commencement à me placer devant tous les spectacles et tous les événements que la vie me propose avec la question: Qu'est-ce que cela veut dire ? Et c'est avec la même question que je me suis adressé à ces grands livres dont la Foi m'apprend que Dieu même est l'inspirateur et auxquels j'ai cru bien faire de ne jamais cesser de demander la vie et la vérité. Ce n'est donc pas un commentaire didactique pour l'instruction de personne que j'ai voulu écrire, mon livre n'est que l'effort consciencieux d'un étudiant qui aux pieds d'un maître inestimable lui pose des questions destinées à alimenter non pas sa curiosité mais sa dévotion. Car, après tout, le conseil et même le commandement que nous fait entendre Notre-Seigneur: *Scrutez les Ecritures*, ne s'adresse pas seulement aux spécialistes et aux savants, mais à tous les chrétiens,

---

[1] Le 9 janvier 1946.

et la prédication évangélique en grande partie n'est autre chose que l'explication et le développement des textes déjà confiés à la vénération d'Israël. Après l'Apocalypse, c'est un autre livre, non moins obscur, le Cantique des Cantiques que j'ai interrogé dans les mêmes conditions.

Ce n'est pourtant ni de l'une, ni de l'autre de mes deux méditations que je me propose ce soir de vous lire des fragments détachés, mais d'un troisième ouvrage rédigé avant la guerre et que j'ai repris en sous-œuvre au cours de ces derniers mois. Il est consacré à la Sainte Vierge et spécialement à une dévotion qui m'a toujours été chère, celle du Rosaire.

Je parle ici devant un auditoire catholique, de qui je n'ai pas à attendre les mêmes réactions que de la part de ce tout-venant mondain qui remplit en général les salles de conférences. Je me rends compte cependant du sentiment de gêne dont se ressent en général l'accueil fait à un laïc qui se permet de parler religieusement de sujets religieux. C'est une conséquence de la formation éducatrice que nous avons tous reçue et qui fait de la religion, c'est-à-dire de la vérité, non pas la base partout présente de l'enseignement, mais une espèce de domaine latéral, nettement séparé de nos préoccupations quotidiennes et surtout de nos idées artistiques où nous ne nous risquons qu'avec prudence, précaution, et sous la sauvegarde d'une espèce d'exterritorialité. Tout le monde serait à l'aise dans une salle parisienne si j'annonçais une dissertation sur l'Athéna grecque ou la Prakriti hindoue. Mais la proposition d'écouter ailleurs qu'à l'église un panégyrique de la Vierge Marie n'est pas de nature, je le sais parfaitement, à soulever l'enthousiasme. Tant pis ! je ne vois pas pourquoi je montrerais aujourd'hui moins de courage, et j'oserais presque dire d'impudence, que n'en a montré, il y a un siècle et demi, à braver la défaveur de l'opinion, M. le Vicomte de Châteaubriand. Vous savez qu'à l'aurore du dernier siècle ce gentilhomme fit une découverte extraordinaire, qui provoqua la stupeur des gens cultivés de son temps. C'est que vraiment la Religion catholique pouvait être une source d'inspiration, non seulement pour un personnel spécialisé, à peu près comme celui des Pompes funèbres, mais pour un littérateur élaboré à l'image et à l'usage de gens qui recevaient de lui l'honneur d'être ses contemporains. Le livre qui reçut de lui la confidence de cette prodi-

gieuse trouvaille, *Le génie du christianisme*, ne trouve plus aujourd'hui parmi nos générations vaguement averties le succès de paradoxe et de scandale qui salua son apparition. On admet que le matériel fourni à l'imagination du public par les rites et les croyances de notre religion n'emprunte pas uniquement son intérêt au renfort qu'il apporte aux ressources défraîchies de la mythologie classique. De nombreux poètes et romanciers en ont tiré un parti avantageux pour leur illustration personnelle.

Mais la religion chrétienne a autre chose que le côté décoratif, anecdotique et flatteur qui fait la délectation des bonnes âmes. Dès le XVII^e^ siècle le poète Boileau Despréaux nous en avertissait dans son langage:

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Le mystère terrible, c'est ce problème du Mal et du Péché, sur lequel des générations de philosophes se sont penchés en vain, et que le Christianisme est venu, je ne dirai pas résoudre, mais sanctifier, mais ratifier, en le raturant avec l'initiale du Christ X, avec les jambages entrelacés de la Croix. Le Christ n'est pas venu sur la terre pour supprimer le mal au détriment de notre liberté, mais pour obliger le mal lui-même à lui servir d'instrument, à servir d'intrument à notre rédemption. « Je ne suis pas venu résoudre, dit-il, je suis venu remplir. » Je ne suis pas venu supprimer la croix, moi, Dieu, je suis venu m'allonger dessus de toute la longueur de mes quatre membres.

C'est ce mystère sacré, ce mystère effroyable, non point un de ces mythes nuageux et inoffensifs érigés par la fable antique pour servir de thème aux exercices des philosophes et des poètes, mais une question d'une réalité, d'une actualité poignante, posée au plus sensible de notre âme et notre chair, au centre le plus inéluctable de notre intérêt le plus direct, que pendant cinq ans, chaque jour, au bruit lointain d'un monde qui s'effondre, aux hurlements d'une Humanité en proie là-bas à la rage du démon déchaîné, je suis venu méditer aux pieds de cette Vierge pâle de l'Eglise de Brangues, que j'ai appelée quelque part: la Vierge qui écoute. Que de fois j'ai vu le rayon solennel du soleil couchant, comme pour répondre à mon interrogation, remonter de la frange dorée de sa

robe jusqu'aux genoux, jusqu'à cette main droite posée sur le cœur de l'enfant divin, jusqu'à ces lèvres comme vivantes de ces prières que l'oreille est en train de peser ! Et c'est dans ce tête à tête prolongé, dans ce dialogue chaque jour à la même heure repris, que j'ai puisé comme un sentiment nouveau et profond de la vocation sublime de la Sainte Mère de Dieu, du rôle immense, incomparable, qu'elle ne cesse de jouer dans l'économie de notre rédemption et qui lui a valu, justement, de la part des Pères de l'Eglise le titre de co-rédemptrice du genre humain. C'est sur ces lèvres immobiles que j'ai recueilli les idées développées dans l'ouvrage dont je voudrais vous lire tout à l'heure quelques fragments disjoints.

J'ai toujours été mécontent de la place que les peintres et les poètes des siècles passés accordent à la Sainte Vierge dans les représentations qu'ils nous donnent de la Cité future. Ils lui accordent un numéro simplement un peu plus distingué que les autres, dans les rangs des Elus. Mais la Sainte Vierge n'est pas seulement la sœur de toutes les créatures élevées à la contemplation bienheureuse, elle est leur mère, elle est celle à qui elles ne cessent pas de devoir la vie. Elle est celle, comme dit le psaume, « qui a les peuples », *ea quae habet populos*. Quand le Concile d'Ephèse lui a décerné le titre de *Mère de Dieu*, il le lui a décerné non pas dans le temps, mais dans l'éternité. Elle ne cesse pas d'enfanter. Il ne cesse pas de naître d'elle en chaque chrétien quelque chose de saint qui est appelé le Fils de Dieu. Elle est le visage auguste qui ne cesse de parler à son Fils de ces multitudes qu'elle a contenues avec Lui dans son sein. C'est moi, dit-elle, qui ai reçu charge de Lui parler, il y a des choses qu'il ne comprend que de ma bouche. « Je dis mes ouvrages au Roi », suivant le langage que lui prête le psaume 44.

On a l'habitude de s'extasier sur telle ou telle situation dramatique exploitée par le génie d'un poète profane. Des générations de lecteurs n'ont pas fini de s'émouvoir et de s'attendrir sur Priam, sur Antigone, sur Andromaque, sur Brunehilde, la Walkirie. Mais quel cœur, quelle imagination humaine, aurait jamais pu réaliser cette conception d'un Dieu, le Dieu unique et Tout-Puissant, le Créateur du Ciel et de la Terre, ayant besoin d'une femme pour mener à bien son entreprise de restauration générale de son œuvre endommagée ? ayant besoin d'elle non pas pour satisfaire à un

débordement de miséricorde et de générosité gratuites envers des enfants ingrats, mais ayant besoin d'elle, réellement et pratiquement besoin d'elle, et par là contractant envers elle une véritable obligation, à cause de Lui-même, pour se faire Justice à Lui-même, pour rétablir l'ordre, la beauté, la circulation, dans une œuvre lésée par la révolte ? Et alors on nous donne à contempler ces incomparables merveilles, ces merveilles vraies dont nous sommes chaque jour non seulement les spectateurs et les bénéficiaires, mais les acteurs, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, la mise à notre disposition d'un Dieu qui se met pour ainsi dire à nos pieds, qui déclare qu'Il n'est pas venu pour être servi, mais pour nous servir, du Fils de Dieu qui se déclare notre obligé si nous Lui permettons de rapporter à Son Père cette image fragmentaire de Sa Gloire et de Sa Miséricorde que nous Lui avons soustraite et que du fond incompréhensible de Son Eternité, il était avide de recouvrer ?

On prête cette parole à Emerson mourant, à qui on demandait s'il ne tremblait pas devant cette Eternité qui s'ouvrait à lui. Et le poète prophète répondit : Comment aurais-je peur, quand je me suis mis seulement à commencer d'admirer ? C'est le même cri d'admiration d'Emerson dont vous entendez les échos dans le livre dont le vieux poète de Brangues va vous lire ce soir des fragments. Il n'avait pas autre chose à apporter à ses amis de Suisse. Bien des poètes au cours du siècle dernier n'ont eu à l'égard du Bon Dieu que des paroles d'amertume, de révolte, de critique, presque de haine. Quant à moi je n'ai dans le cœur que de la reconnaissance et de l'admiration.

Berne, 26 décembre 1945

PAUL CLAUDEL

La sainte Vierge gravit à reculons les échelons du Rosaire[1]

L'âme assise et étroitement serrée dans son châle et qui regarde le feu,

Il y a une espèce de voix en elle, et de plus en plus insistante, à quoi elle devient sensible peu à peu.

Et ce qu'il n'y a pas moyen d'empêcher, comme une musique,

Ce sont les syllabes peu à peu reliées de la Salutation angélique.

« Tout de même il ne s'agit pas de moi ! » dit l'âme amèrement qui sourit, « et quel serait à moi adressé, cet ange de la part de Dieu ? »

(Dit l'âme amèrement qui sourit, dit l'âme amèrement attentive et qui regarde le feu.)

Mais tout à coup elle a frémi et se souvient, se souvient de ce qu'un prêtre lui a lu,

Et que Marie dans cette âme qui se convertit, c'est Marie elle-même qui la salue.

« Ce n'est pas moi seulement, dit-elle, c'est toi-même qui es capable de Dieu !

O femme amèrement assise, lève la tête et regarde Dieu !

Et toutes ces paroles de la Salutation jadis qui me furent par un ange adressées

(Et je sais qu'il y a en toi une espèce de Marie déjà qui se dresse pour les écouter),

---

[1] Extraits de *La Rose et le Rosaire*, à paraître aux Editions L.U.F. Fribourg et Paris. Une femme assise et qui regarde le feu, c'est la dernière sculpture laissée par Camille Claudel, la sœur du poète.

C'est moi-même, à force de les réciter peut-être par hasard, par hasard si tu les avais oubliées,

C'est moi-même, je dis Marie et non plus un ange cette fois,

Marie à cette autre Marie aveugle, aveugle et toute noire en toi,

C'est moi-même à force de les dire par hasard, par hasard si tu avais cessé de les comprendre,

C'est moi-même le moyen trouvé, qui l'ai trouvé, invincible, de te les réapprendre !

O bouche insipide vers moi, ô parole sans saveur et sans salive,

C'est moi qui ai résolu à la fin de ne plus te laisser l'initiative.

Car quand tu me dis: Marie ! sœur aveugle, il est vrai que tu ne me vois pas,

Mais si c'est moi qui t'appelle par ce nom: Marie ! à mon tour, tout de même tu ne peux pas t'empêcher d'être là ! »

Il m'est arrivé jadis, dans je ne sais plus quel pays d'Extrême Orient,

De voir une femme inclinée devant un berceau, les mains jointes, qui dit: Je salue Monsieur mon enfant !

Et toi, dans ton épaisse nuit, quand tu entends que c'est la Mère de Dieu elle-même qui s'est dérangée pour saluer ton âme,

Ne t'écrieras-tu pas que vraiment il est vrai, et que c'est vrai que tu es bénie entre toutes les femmes !

Et que vraiment il est vrai que c'est vrai que tu n'es pas incapable de fruit,

Et que ce Jésus, — en même temps hors de toi, comme vraiment, je ne sais comment, en même temps Il est le fruit de tes entrailles, — est béni.

Et que si vraiment il suffit pour se trouver tout à coup pleine de grâce d'être vide,

Il n'y a du côté de sa propre profondeur personne qui soit plus tentée et plus avide.

Perdue, je me suis retrouvée, et je sais ce que c'est maintenant que d'être Moi,

Et je sais que je suis maintenant, maintenant que l'on me dit que le Seigneur est avec moi !

« Ame », dit la Mère de Dieu, « à présent reconnais ta dignité !

Mais si je suis venue vers toi, bien sûr, ce n'est pas pour que tu restes là comme une idiote sans bouger

Mais pour que, après tout quand je t'appelle, ce n'est pas impossible de monter !

Et qu'à force de regarder ma bouche, tu cesses de t'apervceoir de tes pieds !

Le même escalier pour monter, c'est celui par où je suis descendue,

La marche l'une après l'autre au-dessous prépare la marche qui est au-dessus. »

* * *

Des ténèbres de la Marie noire en bas jusqu'à ce sourire là-haut de la Marie resplendissante,

Ces marches l'une au-dessus de l'autre, il n'y en a pas moins de cent cinquante.

Toute l'Histoire de notre salut pas à pas et le progrès de notre Rédemption,

Nous l'apprenons pas à pas de Marie devant nous qui gravit le Rosaire à reculons.

Il ne s'agit pas d'une ascension en rêve, et de cette femme assise bien tranquille en proie à la représentation,

Il a fallu se lever, et ce que Marie une fois a fait, nous-mêmes, c'est maintenant à sa voix nous-mêmes qui l'accomplissons.

C'est nous-mêmes, je dis cette femme en bas, Marie, à qui Marie demande son consentement.

C'est nous-mêmes, je dis cette femme en qui remue quelque chose de neuf à la voix de l'Ancien Testament.

C'est nous-mêmes, je dis ces entrailles en nous, Jésus, sans qui, Jésus, il Lui serait impossible d'être né,

Et c'est nous, ce commencement, hors de nous maintenant, que nous apportons au prêtre pour le vérifier.

C'est nous au jour dit, les docteurs, à qui les docteurs le prennent pour l'interroger

Et à présent, ce n'est pas Marie seulement, Jésus, c'est nous-mêmes à qui tu es redevable de la croix

C'est nous qui t'avons approvisionné sur ton dos de tous les péchés du monde à la fois.

C'est nous, la déréliction, et c'est moi-même, dit la femme, à qui tu es redevable du clou,

Et du fouet et de la couronne, et de cette séparation en deux et du trou.

Mais Marie a gravi un échelon de plus un échelon de plus à reculons, et voici son Fils hors de l'enfer, son Fils une fois de plus avec nous qui ressuscite.

Il est monté au ciel d'un seul trait, mais moi, ô malheureuse, dit la femme, mais moi, je ne vais pas si vite !

Mais ce n'est pas en vain que le pied gauche hors de la marche tant de fois, hors de la marche durement, durement a hissé et rehissé le pied droit.

A présent ce ne sont plus les pieds seulement qui montent, c'est l'esprit, c'est l'esprit joyeusement qui monte avec sept ailes à la fois!

Le même esprit qui s'est emparé de Marie, et la voici dans un torrent d'anges qui monte !

Et nous voici nous-mêmes à elle accrochés, notre âme à elle accrochée, cette espèce d'ange à la fois et cette espèce de monstre !

Mais cette prière à chaque marche, Marie, que tu nous as apprise et que nous avons fidèlement répétée ;

Sainte Marie, Mère de Dieu... et tout ce qui vient après, selon que tu nous l'as tendrement enseigné,

Il y a quelque chose à mettre au bout, quelque chose à dire pour finir d'absolument nécessaire,

Quelque chose de suprême sans quoi tout resterait comme en l'air,

Quelque chose que c'est à nous seuls de trouver, à nous seuls et c'est le fond de notre affaire,

L'indispensable réponse à ce regard sur nous compatissant et sévère.

Trois fois cette réponse que j'ai à faire, et non plus en mon seul nom particulier,

Mais au nom de tout ce chemin sous moi tant bien que mal et de tout ce qui s'y trouve associé

Au nom de ces soixante-dix-sept ans et de ces cent cinquante marches sous mes pieds,

Trois fois désespérément à mes lèvres, oui, c'était comme si j'étais presque arrivé à la sortir,

Et trois fois au mot fait défaut la langue qui se préparait pour la dire.

— Et quel est-il donc ? direz-vous, quel est-il ce mot triomphal et difficile ?

Je vous le dirai, car je l'ai appris à la fin:

AINSI SOIT-IL !

Bâle-Berne-Zurich-Genève, 1-6 janvier 1946

PAUL CLAUDEL

Ezéchiel, prophète de la régénération spirituelle

Fils de l'homme,
je t'établis comme sentinelle pour la
maison d'Israël. (Ez. III, 17.)

Parmi les grands prophètes, c'est bien le moins connu. On a souvent entendu parler d'Isaïe, de son rôle à la cour des rois Achaz et Ezéchias, de ses célèbres prophéties messianiques. On sait les tribulations et les plaintes de Jérémie, au moment où Jérusalem allait tomber sous les coups de Nabuchodonosor. On n'ignore pas les songes et les visions de Daniel sur la destinée des empires. Et d'Ezéchiel, que sait-on, en général ? Son nom reste, il est vrai, attaché à la grandiose vision des ossements desséchés qui reprennent vie ; mais comment cela entre-t-il dans le cadre de sa mission ? Quelle fut la vocation de ce prophète ?

Nous n'avons qu'un moyen de le savoir, c'est de lire le livre qu'il nous a laissé. Mais cela justement n'est pas facile. En abordant le livre d'Ezéchiel, on est souvent rebuté par ses obscurités, comme au premier contact avec l'Apocalypse de saint Jean. C'est qu'en effet, il nous transporte dès le début dans une atmosphère d'apocalypse, avec sa vision extraordinaire, presque fantastique, de la gloire de Dieu. Le prophète lui-même nous apparaît comme un homme d'une originalité déconcertante, avec ses extases, ses périodes de mutisme et d'immobilité, ses actions symboliques si surprenantes que certains exégètes ont cru y voir des phénomènes pathologiques. Et l'on ne s'est pas gêné d'expliquer le prophétisme d'Ezéchiel comme un cas de déséquilibre mental...

Mais, si au lieu de se laisser impressionner par ces difficultés, on poursuit la lecture, on s'apercevra de plus en plus qu'Ezéchiel fut, en réalité, une personnalité puissante, qui exerça une profonde influence sur la pensée et la vie religieuse de son temps. Il a été en quelque sorte le directeur spirituel de ce « reste d'Israël », de ce noyau fervent qui allait devenir la communauté juive d'après l'exil. Il marque une étape importante dans le développement de la religion révélée car, sous l'éclat d'images et d'allégories que nous avons parfois de la peine à suivre, il y a chez lui une

profonde théologie, qui laisse déjà pressentir les plus sublimes vérités du Nouveau Testament.

A l'heure où le royaume de Juda sombrait sous l'irrésistible invasion des armées babyloniennes, on pouvait se demander si l'alliance de Dieu avec son peuple n'allait pas être rompue pour toujours. Or, c'est précisément en ces jours de crise, à la veille de la catastrophe, que s'élève dans le désarroi général la voix des prophètes, pour annoncer que Dieu va conclure avec le reste d'Israël une alliance nouvelle, qu'il va inaugurer pour son peuple une nouvelle économie de salut, meilleure, plus stable et plus féconde que la première. Les deux hérauts de ce message de salut furent Jérémie et Ezéchiel. Ils exercèrent leur activité à peu près simultanément mais pas dans le même milieu, car Jérémie resta en Judée, et fut ensuite entraîné en Egypte, tandis qu'Ezéchiel, selon l'opinion commune [1], avait déjà été emmené en Babylonie dans le premier convoi de déportés, avec le roi Jéchonias, en 597. Jérémie et Ezéchiel sont ainsi comme deux chantres [2] qui se répondent à travers l'espace, et dont la voix domine le tumulte des événements. Le contenu de leur message a de nombreux points de ressemblance, tout en gardant chez chacun son cachet particulier: pour Jérémie, le salut consistera avant tout dans *une alliance nouvelle*, intérieure, perpétuelle (XXXI, 31-37); pour Ezéchiel, le salut futur apparaît surtout comme *une régénération spirituelle*, une transformation par le dedans, non seulement du peuple mais des individus, opérée par l'Esprit de Dieu. C'est ce que nous voudrions exposer. « Fils de l'homme, dit Iahvé au prophète, voici que je t'établis comme une sentinelle pour la maison d'Israël » (III, 17). Ezéchiel a été en toute vérité cette sentinelle vigilante qui, perçant la nuit de son regard, a vu poindre à l'horizon les premiers signes de l'aurore. Mais il faut tout d'abord situer les choses dans leur contexte historique.

I. La carrière du prophète.

Elle se déroule en deux phases bien distinctes qui correspondent aux deux parties du livre d'Ezéchiel. L'événement décisif qui les sépare est

[1] Selon quelques auteurs modernes comme Bertholet, Ezéchiel aurait d'abord exercé son ministère en Palestine et n'aurait été déporté en Babylonie qu'en 585. Sur la discussion de cette hypothèse, voir *Revue Biblique* 1937, p. 430.

[2] La comparaison est de P. BONNETAIN, dans l'article *Grâce* du *Supplément au Dictionnaire de la Bible* (t. III, col. 841). Dans cette longue étude de théologie biblique, qui n'est plus un article de dictionnaire, mais un volume de 300 pages, l'auteur fait une analyse des textes d'Ezéchiel qui nous a été très utile pour la substance de notre exposé.

la nouvelle de la chute de Jérusalem. Durant la première période (597-586), tout l'effort du prophète vise à dissiper les illusions de ses compatriotes exilés, qui se berçaient d'un fol espoir au sujet de la cité sainte: ils ne pouvaient pas croire qu'elle pût être un jour la proie de l'ennemi, ils ne voulaient pas comprendre que le malheur était imminent et inévitable. En face de cet optimisme aveugle, Ezéchiel élève la voix terrible des menaces divines; il démontre que la ruine de Jérusalem est juste et voulue par Dieu comme châtiment de ses crimes; elle n'y échappera pas. A ces accusations sévères, exprimées en un langage parfois très cru, il joint souvent des paraboles mimées, destinées à frapper l'imagination des auditeurs insouciants, comme lorsqu'il se promène au milieu d'eux avec un bagage d'émigrant sur l'épaule (XII, 3), ou lorsqu'il dessine avec des briques le siège de Jérusalem (IV, 1). Malgré tout cela, les exilés ne se laissent pas encore convaincre. Pourtant, le dénouement tragique approche de plus en plus. Ezéchiel voit Jérusalem sous l'image d'une chaudière toute souillée de vert-de-gris, que le feu même n'arrive pas à nettoyer (XXIV, 6); il est frappé lui-même par Dieu par la mort subite de sa femme, « les délices de ses yeux » (XXIV, 16). Il lui est interdit d'en porter le deuil; il va même rester muet depuis ce moment jusqu'au jour où arrivera de Jérusalem un fugitif apportant la fatale nouvelle. Tous ces signes de malheur ne réussissent pas à faire tomber les illusions. On n'ouvrira les yeux qu'en face de la brutale réalité. Enfin, la nouvelle à laquelle personne ne pouvait croire arriva, le cinq du dixième mois de la douzième année de captivité. Un homme vint de Jérusalem en disant: « La ville est prise » (XXXIII, 21). Ce fut un coup terrible pour les exilés. Leur désillusion fut d'autant plus grande qu'ils s'étaient accrochés plus fortement au dernier espoir. Il leur sembla que désormais tout était perdu et qu'ils n'avaient plus de raison de vivre. Grave était la tentation de succomber au découragement. C'est alors que se produit le tournant important dans la vie d'Ezéchiel et qu'il va commencer la seconde partie de sa carrière prophétique.

La situation est toute changée. Le prophète reçoit comme une seconde vocation, dans les mêmes termes que la première (XXXIII, 7). Désormais, il va travailler de toutes ses forces à relever l'espérance et le courage des exilés, en leur annonçant la restauration d'Israël. Revenus de leur rêve, ses compatriotes se sentent écrasés sous le poids de leurs péchés, et ils y voient maintenant la cause de leur malheur. « C'est à cause d'eux que nous dépérissons; comment pourrions-nous vivre ? » (XXXIII, 10). Ezéchiel leur répond par les promesses de la miséricorde divine: « Je

ne prends point plaisir à la mort du méchant, mais à ce que le méchant se détourne de sa voie et qu'il vive. Revenez, revenez de vos mauvaises voies ; pourquoi mourrais-tu, maison d'Israël ? » (XXXIII, 11). Aussi le peuple désemparé se groupe peu à peu autour de lui ; on s'assemble pour l'écouter à l'ombre des murs ou aux portes des maisons ; on aime à entendre sa voix de « chanteur agréable » (XXXIII, 32) qui dit des choses consolantes pour les cœurs affligés, mais ce n'est pas encore la véritable conversion intérieure que Dieu attend.

On voit ainsi qu'Ezéchiel, comme d'ailleurs la plupart des prophètes, eut toujours à agir et à lutter à contre-courant de l'opinion régnante : annoncer le châtiment à des gens pleins d'illusions, annoncer le salut à des désespérés. Pour tenir bon en face de cette double situation il fallait une clairvoyance et une force d'âme peu communes. Ezéchiel ne fut pas, comme on l'a présenté quelquefois, un fanatique détraqué ; il offrit à l'emprise de l'Esprit de Dieu une nature remarquablement douée et équilibrée.

C'est de la seconde phase de sa carrière que datent ses principales prophéties de salut : celle du Pasteur qui va rassembler le troupeau et prendre soin de toutes les brebis avec une touchante sollicitude (ch. XXXIV) ; celle des ossements ramenés à la vie (ch. XXXVII) ; celle du nouveau temple (ch. XL-XLVIII), et surtout celle de la régénération spirituelle des hommes, qui représente, nous semble-t-il, le sommet de la pensée d'Ezéchiel, et qui mérite donc d'être étudiée de plus près.

II. Les textes sur la régénération spirituelle.

Nous en trouvons déjà un, il est vrai, dans les prophéties de la première période. Il arrive comme un rayon de lumière au milieu d'oracles à caractère comminatoire ; et cela est bien dans la manière des prophètes, où les plus sombres perspectives sont traversées de lueurs d'espoir. De même qu'Isaïe, au moment où il reçoit la dure mission d'annoncer l'endurcissement d'Israël et ses conséquences, voit déjà sortir une semence sainte du chêne abattu (VI, 13), ainsi Ezéchiel, au temps où il fulmine ses menaces contre Jérusalem coupable, reçoit déjà de Dieu un gage du salut à venir. Le thème qui sera développé largement plus tard est esquissé rapidement, comme en un prélude, au ch. XI, 17-20 :

Ainsi parle le Seigneur Iahvé : Je vous rassemblerai du milieu des peuples, je vous recueillerai des pays où vous avez été dispersés, et je vous donnerai la terre d'Israël. Ils y entreront et en ôteront toutes ses infamies et toutes ses abominations.

Et je leur donnerai un autre cœur ; je mettrai au-dedans d'eux un esprit nouveau ; et j'ôterai de leur chair le cœur de pierre, et je leur donnerai un cœur de chair, afin qu'ils suivent mes ordonnances, et qu'ils gardent mes lois et les pratiquent ; et ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu [1].

Mais c'est surtout au ch. XXXVI que le prophète donne à cette pensée toute son ampleur. Il faudrait lire entièrement ce chapitre. Citons-en du moins le passage central, les versets 23-28:

Je sanctifierai mon grand nom qui est déshonoré parmi les nations au milieu desquelles vous l'avez déshonoré, et les nations sauront que je suis le Seigneur Iahvé — oracle du Seigneur Iahvé — quand je me sanctifierai en vous, à leurs yeux.

Je vous tirerai d'entre les nations, je vous rassemblerai de tous les pays et je vous ramènerai sur votre terre.

Je ferai sur vous une aspersion d'eaux pures, et vous serez purs ; de toutes vos souillures et vos abominations je vous purifierai.

Et je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair.

Je mettrai au-dedans de vous mon Esprit, et je ferai que vous suivrez mes ordonnances, que vous observerez mes lois et les pratiquerez.

Vous habiterez le pays que j'ai donné à vos pères, vous serez mon peuple, et moi, je serai votre Dieu. (Trad. Crampon.)

Essayons d'exploiter la grande richesse doctrinale de cette prophétie. On y verra les divers aspects de la régénération spirituelle promise par Dieu: son motif (cause finale), sa nature (cause formelle), son origine (cause efficiente), son mode et ses effets.

1. Elle nous montre en premier lieu le MOTIF pour lequel Dieu va intervenir en faveur de son peuple: c'est pour venger l'honneur dû à son nom qui est profané soit par Israël, soit par les nations, *propter gloriam suam*. Lorsque les païens voient le peuple élu de Iahvé dispersé et réduit

[1] Nous avons donné la traduction de Crampon à part une exception. Crampon traduit d'après l'hébreu massorétique: « Je vous donnerai *un seul* cœur », ce qui n'a guère de sens ici. D'après le contexte qui insiste sur le changement, il vaut beaucoup mieux suivre la leçon des Septante καρδίαν ἑτέραν: « Je vous donnerai *un autre* cœur ». La confusion a très bien pu se faire dans la lecture du texte hébreu entre *aher* (autre) et *ehad* (un). La leçon que nous préférons a un parallèle intéressant dans I Sam. IX, 6-9 où il est dit de Saül: « L'Esprit de Iahvé te saisira, et tu prophétiseras avec eux, et tu sera changé en *un autre homme*... Dès que Saül eut tourné le dos pour se séparer de Samuel, Dieu lui donna un *autre cœur*... »

à l'impuissance, ils reportent leurs sarcasmes sur Iahvé lui-même: quel est donc ce dieu qui est incapable de sauver ses fidèles ? Iahvé ne peut supporter une pareille atteinte à sa gloire. « J'ai eu pitié de mon saint nom », dit-il par la bouche d'Ezéchiel. « Ce n'est pas à cause de vous que je le fais, maison d'Israël, c'est pour mon saint nom que vous avez déshonoré parmi les nations chez lesquelles vous êtes allés » (XXXVI, 21-22). C'est pourquoi Iahvé annonce qu'il va *sanctifier son grand nom*, qu'il va *se sanctifier en eux*, c'est-à-dire qu'il va manifester au suprême degré sa gloire, sa sainteté, par l'œuvre de la rénovation intérieure d'Israël. Cette pensée-là est présente tout au long du livre d'Ezéchiel qui s'est constitué le défenseur inébranlable de l'honneur de Dieu. « A son regard, l'action de Iahvé dans le monde et dans l'histoire ne fait que mettre en relief et n'a d'autre but que de mettre en relief sa sainteté, la grandeur et la gloire de son nom. Voilà ce que le prophète voit en tout, ce qui l'a si profondément saisi au jour de sa vision inaugurale, ce qui le frappe de plus en plus à mesure que se déroulent les événements auxquels il est mêlé et que s'éclairent les horizons de l'avenir. »[1]

Pour Osée et Jérémie, Iahvé fait miséricorde à son peuple parce qu'il a pitié de lui, ses entrailles s'émeuvent de compassion pour lui à la vue des malheurs dans lesquels il est tombé à cause de ses péchés. Cet amour tendre de Dieu pour son peuple apparaît moins chez Ezéchiel ; il nous émeut moins, son langage est moins chaleureux et son cœur moins sensible. Par contre, il voit les choses de plus haut, avec une logique plus rigoureuse, et il assigne comme raison dernière de la miséricorde divine le seul motif digne de Dieu, sa propre gloire. Ezéchiel est le théologien qui rattache tous les effets de la bonté de Dieu à la cause finale suprême. Comment pourrait-on manquer de confiance en un Dieu qui a engagé dans la partie la gloire de son propre nom ? « Vous saurez alors que je suis Iahvé », cette formule qui revient si souvent dans Ezéchiel rappelle la définition que Iahvé donnait de lui-même à Moïse dans la nuée du Sinaï: « Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère et riche en fidélité, qui conserve sa grâce jusqu'à mille générations, qui pardonne l'iniquité, la révolte et le péché... » (Exod. XXXIV, 6).

2. La prophétie d'Ezéchiel nous montre ensuite en quoi consistera essentiellement l'action de Dieu, ou si l'on veut, sa NATURE. Trois termes la caractérisent: une aspersion d'eaux pures, le don d'un cœur nou-

---

[1] TOUZARD, *L'âme juive au temps des Perses*. Revue Biblique 1919, p. 48.

veau, le don d'un esprit nouveau. Ce sont en quelque sorte trois étapes de la transformation intérieure, mais que l'on peut très bien concevoir comme simultanées dans le temps. La première en représente l'aspect plutôt négatif, la rémission du péché, les deux autres en représentent l'aspect positif, l'infusion d'un principe nouveau de vie.

a) Je ferai sur vous une aspersion d'eaux pures. L'image et les mots mêmes sont empruntés au rite de purification par aspersion prescrit au livre des Nombres (ch. XIX), lorsqu'on avait contracté certaines souillures légales. Mais tandis que l'aspersion ordonnée dans la Loi mosaïque ne rendait à l'homme que la pureté rituelle exigée pour la participation au culte, l'aspersion d'eau dont parle le prophète aura pour effet une vraie purification intérieure, lavant les péchés et les iniquités, comme cela apparaît clairement dans le contexte (cf. XXXVI, 29, 33). Jérémie avait déjà annoncé ce même effet en parlant de la nouvelle alliance: « Je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché » (XXXI, 34). Et plus tard Zacharie parlera « d'une source ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour laver le péché et la souillure » (XIII, 1).

b) Je vous donnerai un cœur nouveau. S'il y a un cœur nouveau, créé par Dieu à la place d'un autre, c'est qu'il y a opposition, au moins implicite, avec un cœur vieux, comme dans saint Paul l'homme nouveau s'oppose au vieil homme. L'opposition est expliquée aussitôt après: le vieux cœur était un *cœur de pierre*, tandis que le cœur nouveau sera un *cœur de chair*. On voit très bien dans les premiers chapitres d'Ezéchiel ce qu'il faut entendre par ce cœur de pierre: c'est un cœur endurci (II, 4), un cœur rebelle (III, 7) un cœur adultère (VI, 9), bref un cœur qui résiste aux instances de Dieu comme une pierre à celui qui essaie de la briser. Mais le jour viendra où Dieu enlèvera ce cœur de pierre et y mettra à sa place un cœur de chair, c'est-à-dire d'après le contexte, un cœur docile, souple, aimant, qui se laissera former et diriger par Dieu, et se pliera spontanément à sa volonté. Il se fera donc un changement radical dans les dispositions intimes de l'homme vis-à-vis de Dieu.

c) Je mettrai en vous un esprit nouveau. L'esprit est à peu près synonyme du cœur, tout en indiquant davantage le principe actif qui inspire et dirige la vie, tandis que le cœur en désigne plutôt l'élément affectif. Cependant, ce qui est dit de la transformation de l'esprit n'est pas une simple répétition de la même idée, conforme au procédé du parallélisme; cette transformation de l'esprit ne consiste pas seulement en un passage du mal au bien, elle est un changement plus profond, qui atteint la nature

même. L'esprit nouveau qui prendra la place du vieux, c'est l'Esprit même de Dieu, opposé implicitement à l'esprit de l'homme: *Je mettrai en vous mon Esprit.* Il y aura donc dans l'homme une communication, une participation de l'Esprit de Dieu, qui apparaît à travers tout l'Ancien Testament comme une force divine créatrice de vie, d'ordre, de fécondité. Il y aura dans l'homme un principe de vie nouvelle qui sera la participation à la vie même de Dieu. C'est tout le mystère de notre vie surnaturelle qui est ébauché ici, ce que le langage chrétien appellera la grâce sanctifiante. Cette habitation dans l'homme de l'Esprit de Dieu est donnée par le prophète comme la dernière étape du renouvellement intérieur, car elle est le terme admirable auquel les deux précédentes sont ordonnées, mais en un certain sens on peut dire aussi qu'elle est la première, le principe des deux autres, car c'est l'Esprit de Dieu qui, par sa présence, accomplira dans l'homme la rémission des péchés, et changera son cœur de pierre en un cœur de chair malléable à l'action de la grâce [1]. Ezéchiel est ainsi le précurseur de saint Paul, qui aime à rappeler aux chrétiens qu'ils sont devenus, dans le Christ, *une nouvelle créature* (II Cor. v, 17; Gal. vi, 15).

3. La prophétie d'Ezéchiel nous révèle ensuite quels seront les Fruits qui résulteront de cette régénération intérieure.

a) Ce sera d'abord une vie morale nouvelle, acceptant toutes les exigences des commandements de Dieu et les mettant en pratique. Toute l'activité libre de l'homme sera orientée et stimulée vers le bien par un nouveau principe intérieur qui est l'Esprit même de Dieu. Cette influence de l'Esprit de Dieu sur la conduite morale des hommes, et de chacun en particulier, se trouve pour la première fois d'une manière nette chez Ezéchiel [2]; elle représente donc un progrès notable dans la révélation de l'Esprit de Dieu. Dans les plus anciens documents, en effet, on voit l'Esprit de Dieu produire en l'homme des effets passagers, soit par exemple des actes de courage héroïque (Gédéon, Samson), ou des charismes de prophétie (Saül, Balaam). Il confère aussi parfois des dons permanents de puissance, de science, de sagesse, en vue d'une mission déterminée, comme à Moïse, à Josué; ce dernier cas sera surtout vrai pour le Messie, dont Isaïe annonce que l'Esprit de Iahvé reposera sur lui, le remplissant de la richesse de ses

---

[1] Voir le lumineux exposé de saint Thomas sur la priorité respective de l'infusion de la grâce et des autres actes concourant à la justification. I*a* II*ae*, qu. 113, art. 8.

[2] On pourrait objecter que cette idée était déjà dans le Psaume *Miserere*, attribué à David. Cette difficulté sera examinée plus loin.

dons (XI, 1-2). Dans cette prophétie messianique, l'Esprit de Dieu apparaît déjà plus clairement comme principe de vie morale, puisqu'il donne au Messie l'esprit de *connaissance et de crainte de Iahvé*, termes qui résument toute l'attitude vertueuse de l'homme envers Dieu, selon le langage de l'Ancien Testament. Mais cet effet merveilleux ne serait-il pas l'apanage réservé du Messie ? Il est vrai qu'Isaïe prédit aussi une effusion sur le peuple d'un *esprit d'en haut*, ayant pour effet d'établir le règne de la droiture, de la justice et de la paix (XXXII, 15). Mais encore pourrait-on l'entendre d'une action exercée par l'Esprit sur la communauté en général, sans qu'elle atteigne le plus intime ressort moral de chaque individu. Plus tard, Jérémie annonce que *Iahvé mettra sa loi en eux et l'écrira dans leurs cœurs* (XXXI, 33). Voilà certes la grande transformation morale qui caractérise l'alliance nouvelle: la loi de Dieu n'est plus une contrainte qui s'impose de l'extérieur, elle n'est plus seulement un texte écrit sur des tables de pierre, mais une loi inscrite dans le cœur de l'homme et qui devient l'expression même de ses plus nobles aspirations [1]. Mais d'où viendra donc que la loi de Dieu nous sera si intime et pour ainsi dire connaturelle ? Ezéchiel enfin nous donne la réponse: ce sera la grande merveille opérée par l'Esprit de Dieu répandu dans les âmes. Là encore, Ezéchiel fait déjà pressentir saint Paul. « Vous êtes une lettre du Christ, lettre écrite non pas avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, en des cœurs humains et non pas sur des tables de pierre » (II Cor. III, 3), et surtout le chapitre VIII de l'épître aux Romains, où l'apôtre décrit avec enthousiasme la vie nouvelle de l'homme justifié, qui est mû par l'Esprit et se conduit en tout selon l'Esprit [2].

b) Un autre fruit qui résultera de cette rénovation intérieure sera une communion plus étroite entre Dieu et son peuple saint. La promesse déjà faite à Moïse: « Vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu » (Exod. VI, 7), se réalisera désormais d'une manière plus parfaite. Jadis, sous l'alliance du Sinaï, Iahvé habitait au milieu de son peuple dans le sanctuaire où était l'arche; c'est là que résidait sa gloire (Exod. XXIX, 45). Mais, à

---

[1] Cf. saint THOMAS, I*a* II*ae* qu. 106. *De lege nova.*

[2] La révélation progressive de l'Esprit de Dieu dans l'Ancien Testament a été fort bien étudiée dans plusieurs articles du P. VAN IMSCHOOT, O. P.: *L'action de l'Esprit de Iahvé dans l'Ancien Testament* (Revue des sciences philosophiques et théologiques 1934, p. 563-587); *L'Esprit de Iahvé et l'alliance nouvelle dans l'Ancien Testament* (Ephemerides theologicae lovanienses 1936, p. 200-220); *L'Esprit de Iahvé, principe de vie morale dans l'Ancien Testament.* (Eph. theol. lov. 1939, p. 457-476). Notre résumé s'en est largement inspiré.

cause des prévarications d'Israël, la gloire de Iahvé a délaissé son temple, l'abandonnant aux mains des impies (Ez. XI, 23). Pour un prophète-prêtre tel que l'était Ezéchiel, c'était là le plus grand des malheurs qui pût arriver au peuple, et il en est profondément bouleversé. Mais dans son message de salut il voit venir le jour où Dieu habitera de nouveau parmi les siens, d'une manière définitive cette fois: « J'érigerai mon sanctuaire au milieu d'eux pour toujours » (XXXVII, 27), et ce sera encore l'œuvre de l'Esprit vivificateur et sanctificateur: «Je ne leur cacherai plus ma face, parce que j'aurai répandu *mon Esprit* sur la maison d'Israël » (XXXIX, 29). C'est pourquoi, dans sa grande vision symbolique du nouveau temple et de la nouvelle ville, il se plaît à décrire la rentrée triomphale de Iahvé dans son sanctuaire (ch. XLIII). Ce sanctuaire, bâti au sommet d'une montagne, où le saint des saints déborde sur tout le territoire environnant, n'est pas un temple matériel comme l'était celui de Salomon. C'est l'image d'une habitation divine au milieu des hommes qui ne sera réalisée pleinement que dans l'Eglise de Jésus-Christ. Non seulement le temple, mais la ville elle-même sera toute pénétrée de la présence de Iahvé, à tel point que son nom, sa définition propre sera: *Iahvé est là* (XLVIII, 35). C'est par ces mots pleins de promesses que se termine le livre d'Ezéchiel. Ainsi le prophète qui a exalté l'absolue transcendance et majesté de Dieu est aussi celui qui a peut-être le mieux pressenti le mystère de son union intime avec les hommes, par la présence de son Esprit au sein de la communauté et dans le cœur de chacun en particulier [1].

4. Notre prophétie souligne encore le caractère GRATUIT de cette régénération intérieure qui marquera les temps messianiques. C'est Dieu qui en prend l'initiative, pour la gloire de son nom, et elle n'est pas provoquée par un mérite quelconque de la part des hommes. Ezéchiel met en relief la primauté de l'action de Dieu, soit dans le repentir qui dispose l'homme à être renouvelé, soit dans l'œuvre du renouvellement lui-même. « Lorsque *j'aurai brisé* leur cœur adultère qui s'est détourné de moi... ils se prendront eux-mêmes en dégoût pour le mal qu'ils ont fait en commettant toutes leurs abominations, et ils sauront que je suis Iahvé » (VI, 9).

---

[1] Le thème de l'habitation de Iahvé au milieu de son peuple, comme caractéristique commune d'Ezéchiel et du Code sacerdotal, est bien mis en valeur dans l'étude de H. HAAG: *Was lehrt uns die literarische Untersuchung des Ezechiel-Textes ?* présentée comme thèse de doctorat à la Faculté de théologie de l'Université de Fribourg (1943). Les conclusions de l'auteur, appuyées sur une exacte analyse des textes, nous ont suggéré plusieurs rapprochements signalés au cours de cet article.

C'est Dieu qui brise le cœur de repentir, qui le purifie par l'aspersion d'eaux pures, qui donne le cœur nouveau et l'esprit nouveau ; c'est lui qui donne à l'homme de pouvoir observer ses préceptes et de les observer en fait. N'est-ce pas déjà en germe la doctrine centrale de saint Paul, d'après laquelle « Dieu opère en nous *le vouloir et le faire*, selon son bon plaisir » ? (Phil. II, 13.) [1]

Et cependant, cela ne signifie pas que l'homme puisse rester passif et se dispenser de tout effort. C'est ce que le prophète exprime en une formule qui paraît à première vue être en contradiction avec celle que nous avons étudiée ci-dessus. « *Faites-vous* un cœur nouveau et un esprit nouveau. Pourquoi mourrais-tu, maison d'Israël ? Car je ne prends point plaisir à la mort de celui qui meurt, dit le Seigneur Iahvé ; *convertissez-vous* donc et *vivez* » (XVIII, 31). Tout semble dépendre uniquement de la libre décision de l'homme. Mais en réalité il n'y a pas opposition entre les enseignements du prophète : ce sont des aspects différents et complémentaires de la même question. Pour comprendre le texte du chap. XVIII où il est dit que l'homme doit se faire à lui-même un cœur nouveau et un esprit nouveau, il faut se rappeler d'abord qu'il appartient à la première partie du livre, il est de la période où le prophète s'efforce de réveiller les consciences endormies et de les appeler à la conversion. Il faut noter ensuite que ce texte arrive en conclusion d'un chapitre entièrement consacré à mettre en relief la responsabilité personnelle de chacun devant Dieu, exposé dans lequel Ezéchiel se révèle puissant moraliste. Si le pécheur cherche à se convertir avec toute sa bonne volonté, alors il n'y a plus d'obstacle en lui, il est en état de recevoir le cœur nouveau et l'esprit nouveau que Dieu lui donnera par pure bonté et non à cause de ses mérites. Voilà comment il est d'une certaine manière en son pouvoir de se faire lui-même le cœur nouveau et l'esprit nouveau. Le chap. XVIII représente donc la préparation du côté de l'homme de l'œuvre salutaire dont le chap. XXXVI montrera la réalisation gratuite de la part de Dieu. Pour employer le langage du Concile de Trente, on pourrait dire que le chap. XVIII parle des dispositions requises à la justification (foi, espérance, repentir, etc...) et que le chap. XXXVI parle de la justification elle-même, par laquelle

---

[1] Il ne faut cependant pas dépasser la mesure, en voyant dans ces textes d'Ezéchiel la thèse thomiste de l'efficacité de la grâce *ab intrinseco* (RENIÉ, *Manuel d'Ecriture Sainte*, t. III, p. 188). Le prophète serait sans doute bien étonné de se voir embrigadé dans cette question d'école !

Dieu infuse gratuitement à l'homme ainsi préparé le don de la justice, principe de vie surnaturelle [1].

5. Enfin, la prophétie d'Ezéchiel, lue à la lumière du Nouveau Testament, laisse déjà entrevoir par quel MOYEN se fera cette régénération intérieure, c'est-à-dire par le rite du *baptême chrétien*. L'aspersion d'eaux pures, jointe à l'action intérieure de l'Esprit de Dieu, fait aussitôt penser au baptême, tel qu'il est présenté par Jésus dans son entretien avec Nicodème. « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (Jo. III, 5). Et si Jésus s'étonne qu'un docteur en Israël tel que Nicodème ait tant de peine à admettre ces choses, c'est que précisément elles étaient déjà esquissées dans les prophètes, et en particulier chez Ezéchiel. Si Nicodème avait eu l'intelligence de la lettre, il se serait montré plus ouvert au mystère de la nouvelle naissance que lui révélait Jésus. La liturgie de l'Eglise s'inspire sans doute de la même pensée en choisissant le texte de Ez. XXXVI, 23-26 comme Introït de la messe de la Vigile de Pentecôte, qui est précédée de la bénédiction des fonts baptismaux.

Ainsi, en quelques lignes, Ezéchiel a enseigné à ses contemporains, et à nous aussi, les multiples aspects de la régénération intérieure opérée par l'Esprit de Dieu. Ne mériterait-il pas d'être appelé le théologien de la grâce dans l'Ancien Testament ?

III. Comparaison avec d'autres textes.

Nous considérons la promesse contenue au chap. XXXVI comme le cœur de la prophétie d'Ezéchiel, et nous pensons que c'est de là qu'il faut partir pour éclairer tout le livre, jusque dans ses parties plus obscures, car il n'y a guère de livre prophétique où se manifeste une aussi remarquable unité de pensée. Après avoir pratiqué sur le livre d'Ezéchiel son œuvre souvent arbitraire de dissection, la critique moderne revient de plus en plus, de nos jours, à des positions plus raisonnables et ne fait pas de difficulté à reconnaître. dans presque toutes les parties du livre, la main du même prophète.

1. *La vision des ossements desséchés*, qui est en liaison immédiate avec la prophétie du chap. XXXVI, ne peut pas s'interpréter indépendamment

---

[1] Cf. DENZINGER, *Enchiridion symbolorum*, nº 798 et 799. Il est sous-entendu que cette préparation elle-même ne se fait pas sans la prévenance et le concours de la grâce actuelle.

d'elle. Tout le monde admet aujourd'hui qu'il ne s'agit pas d'une prophétie sur la résurrection des morts, mais d'une prophétie sur le relèvement de la maison d'Israël après l'exil, comme Dieu lui-même l'explique au prophète: « Fils de l'homme, ces ossements, c'est toute la maison d'Israël. Voici qu'ils disent: nos os sont desséchés, notre espérance est morte, nous sommes perdus ! » (XXXVII, 11). Mais il faut comprendre cette restauration dans un sens surtout spirituel, car elle a pour cause ce même Esprit de Dieu qui purifie et transforme les cœurs, les rendant dociles à la loi divine. «Je mettrai *mon Esprit* en vous, et vous vivrez » (v. 14). Le peuple ainsi rétabli sera essentiellement un peuple fidèle. Le terme de cette résurrection sera donc moins l'Israël historique, la communauté juive d'après l'exil, que l'Israël messianique, le peuple de Dieu au sens idéal, l'Eglise. Du reste, plusieurs traits du tableau qui fait suite à la vision des ossements ne peuvent convenir pleinement qu'à l'époque messianique: la réunion de toutes les tribus sous un seul roi, nouveau David (v. 16-24), la perpétuité de l'alliance et du sanctuaire érigé au milieu du peuple (v. 26), la sainteté du peuple devenant un signe qui provoquera la conversion à Iahvé des nations païennes (v. 28). La prophétie des ossements desséchés est donc une traduction, en images plus frappantes pour l'imagination, de la doctrine toute spirituelle du chap. XXXVI [1].

2. De même, *la description du nouveau temple*, du nouveau culte, de la nouvelle terre sainte qui remplit les chapitres XL-XLVIII, doit aussi, croyons-nous, être comprise en fonction de la prophétie sur la régénération spirituelle. Naguère encore, de nombreux critiques y voyaient une sorte de plan législatif, la fameuse Torah d'Ezéchiel, que le prêtre-prophète aurait conçu comme pratiquement réalisable et qu'on aurait ensuite exécuté, lors de la reconstruction du temple et de la réorganisation du culte au temps d'Esdras et de Néhémie. Le code de lois sacerdotales contenu surtout dans le Lévitique aurait été en fait rédigé selon le programme tracé par les visions d'Ezéchiel et mis seulement après coup dans le recueil des lois mosaïques. Nous pensons que le rapport est inverse. Les lois régissant le culte sacrificiel étaient déjà en vigueur bien avant l'époque d'Ezéchiel ; elles remontaient même, au moins dans leur substance, au temps de Moïse et du séjour au désert. Elles se transmettaient comme un héritage sacré surtout dans la tribu de Lévi qui fournissait les prêtres. Comment n'au-

---

[1] Pour cette interprétation, voir aussi TOUZARD, art. cit. Revue Biblique 1919, p. 44 ; et HEINISCH, *Das Buch Ezechiel* (Bible de Bonn), p. 177 et seq.

raient-elles pas eu une influence sur leur formation intellectuelle et même littéraire ? Ezéchiel, prêtre et fils de prêtre, a une mentalité sacerdotale, un style sacerdotal, tout un trésor d'images provenant de l'ambiance sacerdotale dans laquelle il a été formé. Lorsque Dieu lui fait contempler les splendeurs de l'avenir messianique, peut-être sous forme de visions purement intellectuelles, Ezéchiel traduit cela en son langage à lui ; la multitude des détails, l'exactitude des mesures, etc... n'a pas une valeur pour elle-même, ce sont là des moyens d'expression par lesquels le prophète essaie de rendre la richesse exubérante de sa pensée, sous la lumière de l'inspiration divine. D'ailleurs, là aussi, on voit par plusieurs traits que cette description doit avoir un sens spirituel, comme nous l'avons déjà dit plus haut: ainsi la source qui sort du côté droit du temple et qui devient un grand fleuve, apportant partout où il passe une fécondité étonnante (ch. XLVII), symbole magnifique de la sainteté de l'Eglise ; et le partage de la nouvelle terre sainte en douze portions égales et symétriques, selon les douze tribus groupées autour de la ville aux douze portes (ch. XLVIII), symbole non moins expressif de l'unité de l'Eglise.

En s'arrêtant à la lettre de ces derniers chapitres, plusieurs exégètes ont vu en Ezéchiel un homme préoccupé avant tout du rite extérieur, qui marquerait une décadence du véritable esprit prophétique. On en a fait le père du judaïsme postérieur et de ses conceptions formalistes [1]. En réalité, son prophétisme est aussi élevé, aussi spirituel que celui de ses prédécesseurs, et s'il a exercé une si grande influence sur l'âme de ses contemporains, ce n'est certainement pas dans le sens d'une religion ritualiste, mais d'une religion toujours plus proche du culte *en esprit et en vérité*.

3. *Le Psaume Miserere.* Parmi les autres textes de l'Ancien Testament que l'on peut comparer avec celui d'Ezéchiel XXXVI, celui qui présente la ressemblance la plus frappante est sans doute le Psaume 50, *Miserere mei Deus*, que le titre attribue à David, lorsqu'il fut blâmé par Nathan après son péché. Relevons les passages les plus significatifs:

> *Ote mon péché avec l'hysope, et je serai purifié,*
> *Lave-moi et je serai plus blanc que neige* (v. 9).

---

[1] Cette manière de comprendre Ezéchiel se rencontre plus ou moins chez tous les auteurs qui dépendent de la théorie de Wellhausen sur les sources du Pentateuque. Ainsi, elle transparaît dans le portrait par ailleurs bien attachant que trace Ad. LODS *Les prophètes d'Israël et les débuts du judaïsme*, p, 254-260 ; et aussi, quoiqu'avec de judicieuses réserves, chez L. GAUTIER, *Introduction à l'Ancien Testament*, I, 454-456.

Cela rappelle chez Ezéchiel l'aspersion d'eaux pures qui lave les iniquités, car l'hysope est précisément l'instrument d'aspersion d'après le livre des Nombres (XIX).

Crée en moi un cœur pur, ô Dieu,
et renouvelle en moi un esprit ferme.
Ne me rejette pas loin de ta face,
et ne me retire pas ton esprit saint.
Rends-moi la joie de ton salut,
et qu'un esprit généreux me soutienne (v. 12-14).

Le psalmiste demande un véritable renouvellement de son cœur, une nouvelle création intérieure ; il implore la venue en lui d'un esprit saint qui est celui de Dieu lui-même, d'un esprit qui soit le principe d'une vie désormais généreuse et constante dans le bien, qui soutienne sa bonne volonté chancelante. L'objet de sa prière est donc exactement l'objet de la promesse d'Ezéchiel pour les temps à venir. On pourrait encore souligner d'autres rapprochements secondaires: le cœur brisé (cf. Ez. VI, 9), les os qui exultent de joie (cf. Ez. XXXVII) ; et la plainte du psalmiste qui gémit d'avoir été « conçu dans le péché et enfanté dans l'iniquité » (v. 7) n'est peut-être pas sans analogie avec le chap. XVI d'Ezéchiel, où le prophète rappelle à Israël coupable l'impureté de son origine païenne. De même, la formule curieuse du Psaume « délivre moi du sang » (v. 16) où l'on voit habituellement une allusion au meurtre commis par David, n'aurait-elle pas quelque affinité avec le style d'Ezéchiel, qui emploie si souvent l'image du sang versé, soit pour résumer les péchés de Jérusalem, « ville de sang », soit pour annoncer les châtiments dont elle est menacée ? On pourrait en citer de nombreux exemples, surtout dans les chapitres XVI, XXII, XXIV, XXXIII.

De pareilles ressemblances, dans les idées et jusque dans les mots, soulèvent un problème. Faut-il dire que le roi David a déjà demandé pour lui-même ces grâces de profonde rénovation intérieure dont Ezéchiel, plusieurs siècles plus tard, annoncerait la venue pour les temps messianiques ? C'est la conclusion qui s'impose si l'on admet que le Psaume *Miserere* a bien David pour auteur. Et certes, cela n'est pas impossible, surtout si l'on tient compte du témoignage de la tradition sur l'origine de ce Psaume. Les lumières que Dieu accorde aux prophètes ne suivent pas nécessairement une progression rectiligne ; il est libre de ses dons ; il y a parfois sur tel point de doctrine comme des éclairs fugitifs dans la nuit,

bien avant que cette doctrine soit entrée dans le patrimoine commun du peuple.

Ou bien faut-il dire, au contraire, que le Psaume *Miserere* est une prière qui reflète la pensée d'Ezéchiel ? et qu'il aurait par conséquent pour auteur, non pas David, mais un psalmiste de l'époque exilienne, tout imprégné de la théologie du péché et de la grâce qui est la caractéristique si nette du grand prophète de ce temps-là ? Cette solution nous paraît historiquement plus probable, car les sentiments exprimés dans le *Miserere* sortent de la note générale du Psautier davidique par leur élévation, tandis qu'ils correspondent à une doctrine en laquelle se résume toute la personnalité religieuse d'Ezéchiel [1].

Notons encore une chose en faveur de cette opinion. Si l'on tient que le *Miserere* est vraiment de David, on est obligé de faire une réserve pour les deux derniers versets et de dire qu'ils sont une addition liturgique postérieure, demandant à Dieu qu'il daigne rebâtir les murs de Jérusalem, afin qu'Israël puisse lui offrir là des sacrifices agréables, comme autrefois. Mais si le Psaume est entièrement de l'époque d'Ezéchiel, il n'y a pas besoin de faire appel à ce remaniement du texte ; les deux derniers versets sont en parfaite harmonie avec les reste du Psaume, et l'on garde mieux ainsi l'unité de cet incomparable cantique de pénitence, où le psalmiste prie en son propre nom et au nom de la communauté. On ne saurait d'ailleurs négliger le parallélisme frappant entre la phrase finale du Psaume : « Alors tu agréeras les sacrifices de justice, l'holocauste et l'oblation parfaite... » avec le passage suivant d'Ezéchiel : « Sur ma montagne sainte toute la maison d'Israël me servira. Là je prendrai plaisir en eux ; là je rechercherai vos offrandes et les prémices de vos dons en tout ce que vous me consacrerez. Je prendrai plaisir en vous comme en un parfum d'agréable odeur, quand je vous aurai fait sortir d'entre les peuples et que je vous aurai rassemblés des pays où je vous aurai dispersés ; et je me sanctifierai en vous aux yeux des nations » (xx, 40-41).

Même si, selon notre hypothèse, le Psaume *Miserere* a été composé à l'époque et sous l'influence d'Ezéchiel, il n'en est pas moins attaché au

---

[1] H. Haag se prononce également, en passant, pour la dépendance du Psaume par rapport à Ezéchiel. « Ezechiel und der Psalmist hängen von Num. xix, 9-22, ab ; letzterer aber seinerseits wieder von Ezechiel. » Op. cit. p. 38.

Le P. van Imschoot dans les articles cités plus haut constate l'affinité du *Miserere* avec Ezéchiel, mais s'abstient de poser nettement le problème qui en découle.

souvenir de David, qui était resté en Israël le modèle du repentir, par son humble aveu: « J'ai péché contre Iahvé ! » (II Sam. XII, 13). Dès que l'on voulait exprimer à Dieu ses sentiments de contrition, soit pour les péchés personnels, soit pour les péchés du peuple, surgissait le souvenir de David, type idéal du pécheur repentant. On essayait de reproduire en soi l'humilité de David et sa profonde piété, de sorte que tout psaume de pénitence devenait facilement une « prière de David », comme toute recueil de sentences était facilement mis sous le patronage de Salomon. Si l'auteur du *Miserere* n'est pas David, il a du moins interprété les sentiments de David avec une admirable pénétration, en projetant sur l'âme pénitente du roi toute la lumière dont le mystère du péché et de la grâce venait d'être éclairé, au temps de l'exil, par le message du grand prophète Ezéchiel, sentinelle de Iahvé pour la maison d'Israël.

MAX OVERNEY

Poèmes

A Charles Journet

AU LATIUM

Nous courons vers les montagnes

Au glissement silencieux de la vitesse

Elles nous tirent nous attirent

Sous les voiles immobiles des nuances

Gel de lumière transparence

Lavis poli comme le marbre

Sous le ciel élusif ascension des arbres

Eventail laqué des prairies et des champs

Plain-chant d'invitation au silence des cîmes

Carènes pesantes veinées de cristal

Escadre sereine ancrée aux étoiles

Lavée d'azur et de neige

Des collines le bondissant cortège

Nous entraîne avec toute la terre dorée

Et les grands vents et la mer incertaine

Et les lourds nuages blancs draperie pour Titien

Et les figures brillantes de ceux

Qui vous ont aimées autrefois

Campagnes du Latium

Qui vous ont prises dans leurs yeux

Enlumineurs illuminés — dieux de la Renaissance

Poussin le magnifique ou le tendre Corot

Dont le cœur ému de la douceur du monde

A éclaté en stances de couleurs

CHANSON

Que j'aime la beauté légère
Du chant menu des oiseaux
De l'odeur des primevères
De la brise sur les fougères
De la source au bois nouveau

Du doux éclat de la rosée
Sur les pétales de la rose
Des sonnailles dans la vallée
Du sourire des lèvres closes

Du jour au paisible éveil

Des fleurs de la brume irisée

De la pluie qui brille au soleil

Du vent qui joue dans les nuées

De la lumière de la perle

Et de la neige étoilée

De l'eau courante sur les pierres

D'un geste de la main ailée

De toutes les tendres choses

Où l'ombre du ciel se repose

Et qui charment sans accabler

De trop de sens et de symboles

De la caresse qui s'envole

D'un frais parfum éclos la nuit

Et laisse monter les songes

Tomber le mensonge et l'ennui

La tristesse rêver

Rome, mars 1946

RAÏSSA MARITAIN

Auschwitz[1]

Je connais la déchéance physique, la vermine, la saleté; on m'a coupé mes cheveux; me voilà comme un être sans sexe. Le bromure travaille à ma déchéance intellectuelle. Voici les signes de la déchéance morale. La crainte, l'humiliation m'envahissent. J'éprouve une haine d'esclave pour les Polonaises dévoyées qui nous surveillent. Hier, l'une d'elles m'a giflée; elle a crié: « *Schwein* », mes chaussures étant sales. C'est étrange, je me suis sentie tout d'un coup responsable d'une condition qui m'est imposée. Il m'a semblé que le poids millénaire du péché originel, comme une masse, me tombait sur le cœur. J'ai baissé la tête en silence. Je suis faible à ne rien pouvoir supporter. Au moindre affront, un flot de larmes involontaires me sort des yeux.

⁂

Nous sommes six cents à peu près dans ce groupe de la gale. Il y a le côté des Aryennes et le côté des Juives. Depuis six heures, nous attendons dans la boue. Je me suis couchée la tête sur une pierre. A neuf heures, on entendra le coup de sifflet. Nous serons vite déshabillées. Alors commencera la ruée des corps décharnés et suppurants vers l'intérieur du Bloc, où se distribuent les huiles et les pommades. (On nous aide à guérir avant l'heure du crématoire.) C'est chaque jour le même spectacle. Nous nous précipitons en troupeau. On nous refoule à coups de bâtons. Maintenant, ces contacts ont cessé de me dégoûter. C'est moi, je crois, qui inspire aux autres de l'horreur. A la douche, une femme m'a repoussée. Elle crachait par terre. Elle criait: «Va-t-en, sale galeuse! »

⁂

14 octobre. Le bruit court qu'aujourd'hui Mangelley viendra faire la sélection. Dans notre Bloc on n'envoie jamais au travail

[1] Tous les prénoms ont été changés.

qu'un nombre limité de femmes. Vais-je partir ? Vais-je rester ? La peur l'emporte. Je pars. Au loin une musique: « Rose Marie, dadi, dadi, da da da ». Ginette, une petite Française de dix-sept ans, se tourne vers moi: « Moi, je n'ai pas de pressentiment. Et toi ?» Quinze jours plus tard, elle était brûlée. Au vrai, moi, je suis abrutie.

Nous arrivons au jardin du *Revier*. Le travail d'aujourd'hui c'est de remplir de pierres des seaux, que nous transportons, à deux, un peu plus loin. A trois cents mètres, le crématoire lance dans le ciel une flamme rouge qui, après une dizaine de mètres, s'éteint dans un nuage noir, infini. Des camions arrivent chargés, repartent vides. La flamme s'arrête entre les fournées de corps. La peur me saisit. Si Mangelley venait !... Voilà que, de toute mon âme, je souhaite qu'il visite le Bloc ce matin !... Quel soulagement si, en rentrant, c'était fait ! La peur mécanique, horrible, revient. Je crois à l'immortalité de l'âme ; mais, pour mon corps, il ne croit rien, il tremble.

⁂

Devant le Bloc 22. Avec moi, une Autrichienne, qui parle français. Une femme sort du Bloc. Elle a du pain pour nous. Je me précipite dessus. Ma compagne a crié: « C'est le pain des gazées d'hier, celui qu'elles ont laissé ! » J'ai fait: « Ah ! » Et j'ai mangé. Par révolte ? par voracité ? par volonté de communion ? Je ne l'ai jamais su. J'ai mangé de ce pain, mais je n'avais plus faim.

Une femme devant le Bloc pleure en ramassant des pierres. « Qui es-tu ? » Elle répond: « Ils ont gazé ma fille, hier ! »

Voici une infirmière. Elle apprend que nous sommes galeuses. « Hier, dit-elle, c'était le tour du Bloc des diarrhées. Cette nuit, ce sera le vôtre. Essayez de sauter par la fenêtre ! » Je suis anéantie ! Ainsi, tout mon plan s'écroule. Je contemple la flamme du Crématoire. Cette nuit, je serai dedans. De nouveau, la peur me secoue.

⁂

Le temps se passe à porter des pierres. Maintenant, je ris de l'absurdité de ce dernier jour. Je plaisante mes compagnes. Elles sont vertes. Je suis, sans le savoir, aussi verte qu'elles.

On entend la musique d'un concert dans l'un des *Revier*. Je m'arrête pour écouter. Je suis ravie. Peut-être la mort est-elle le commencement de quelque musique éternelle ? « *Arbeit !* » crie une voix, et en même temps, vlan, un coup de bâton sur le dos et sur la tête. Les pleurs me jaillissent des yeux.

⁂

Mangelley passe en sifflotant, avec sa maîtresse Juive. Voilà l'être noble, racé, beau comme un ange, qui m'enverra aux gaz. Je me révolte ! Je veux bien mourir. Oui, pour Dieu, par Dieu ! Mais pas par cet être !

⁂

J'apprends qu'on a gazé Georgette (elle ressemblait à ma mère). Et Lucienne, un peu simple d'esprit, qui mangeait pendant qu'on faisait les préparatifs pour pendre M. (Je lui avais refusé une pomme de terre, puis ensuite donné mes épluchures, par pitié ? par dégoût?) Me voilà en train de sangloter éperdûment.

Une infirmière aryenne, dans l'intimité des Allemands, mais qui a gardé le cœur droit, s'approche. Elle tâche de nous rassurer. La sélection du Bloc de gale, dit-elle, n'aura pas lieu avant vendredi, donc dans six jours. Elle y a souvent assisté. C'est la plus dangereuse des sélections. Telle femme est épargnée, sans qu'on sache pourquoi, telle autre est prise, pour un seul bouton.

Depuis le matin, mes vêtements sont collés à mon dos. Cette grande plaque suppurante, c'est mon arrêt de mort, que je porte sur moi.

Le soir, rentrée au Bloc. J'ai donc six jours devant moi ? Je me jette à terre, épuisée, je dors comme une bête.

⁂

Aujourd'hui, la doctoresse Juive ne me permet pas de sortir du Bloc. Je suis allongée dans la boue. Mais j'ai perdu, pour ainsi dire, la conscience de mon corps. Je prie si intensément qu'il me semble être déjà dans les bras de Dieu. Je pense à mon père, à ma mère, à mes sœurs, que je ne reverrai plus. Ma mort va leur déchirer le cœur. Je me récite les grands vers:

Oh mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre...

Oui, c'est vrai, ce pays m'ennuie. La mort, c'est le nouveau. Une ardente curiosité me prend. Je vais voir Dieu. Cela me semble merveilleux. Pas une seconde, je ne doute. Pas une seconde, l'idée du Néant ne s'empare de moi.

Est-ce que, maintenant, je ne suis pas comme Job ? Est-ce que, maintenant, ce n'est pas la dernière épreuve de l'humiliation ? Si ma foi était plus plus grande, je verrais clairement que la mort est un accomplissement. Je l'aimerais sans arrière-pensée. Tout se réduirait à une série de maux physiques affreux, à quelque chose comme une rage de dents ou un accouchement. Est-ce qu'une femme se souvient de la douleur de ses accouchements ?

Certes, ce sera dur. D'abord le trajet en camion, toute nue. Il fait déjà froid à cette époque. Et puis il faudra attendre. Peut-être une demi-heure. Peut-être plus. Les femmes crieront. Oh ! leurs cris ! Il me faudra mourir collées à elles ! On ouvrira la porte de la chambre à gaz. Voici ce que je ferai. J'entrerai la première. Je me jetterai par terre, je fermerai les yeux, je respirerai profondément. (Je ne savais pas qu'à cette époque les Allemands n'avaient plus de gaz, et qu'ils nous jetaient toutes vives dans le feu.)

C'est mercredi. Il fait du soleil. Je m'enfuis par la fenêtre jusqu'au camp B. Je retrouve mes camarades. Caroline est là. Elle va partir dans une heure pour un nouveau camp. Elle est radieuse. Elle m'embrasse. Je vois s'éloigner sa petite sihouette aimée. Je suis sans appui, désormais, seul en face de la mort.

Mon unique vraie amie est partie. Il m'a semblé d'abord qu'elle m'aurait fait du bien, en versant quelques larmes sur mon sort. Pourtant, ce simple *A Dieu !* qu'elle m'a dit, restera pour moi, je le sens, un souvenir d'une grandeur inégalable.

Que faire ? J'entre dans un baraquement. Je vole des chaussettes, un tablier. J'aperçois derrière les barbelés un pauvre prisionner, qui aurait pu être mon père. Je lui lance un morceau de pain. J'essaie d'aller voler une soupe dans mon ancien Bloc. On m'aperçoit. Je saute par la fenêtre et me sauve comme une folle. Je pénètre dans le Bloc de gale. Toutes sont dans la cour pour l'appel: les Aryennes d'un côté, les Juives de l'autre. « Tu arrives à point », dit l'Autrichienne, « c'est la sélection ! » Je pense, en

dedans: « Mon Dieu que ta volonté soit faite ! » Mais tout haut je leur réponds *à eux*. Et je ne trouve rien de mieux à leur sortir, que le mot libérateur, « qui a l'air d'avoir cinq millions de lettres ».

Il faut rentrer et se déshabiller. Les femmes commencent à sangloter. Je suis calme, je tremble un peu. Mangelley n'est pas là. C'est le médecin Juif qui prend les numéros. Lesquels ? Cette fois-ci, des cent cinquante femmes les *moins* atteintes.

Pour nous, la sélection ne se fera que demain. Alors Mangelley viendra. Il faut dès maintenant nous préparer, nous laver. Nous disposons d'une baignoire pour trois. Andrée m'effraie. Elle est extraordinairement maigre, couverte de boutons. Mais voilà qu'elle devine mon dégoût, et que gentiment, elle me fait comprendre que c'est moi qui suis dangereuse. Alors les autres viennent regarder mon dos. Cela les réconforte, leur donne l'impression d'être en bon état. « C'est donc si affreux ? » dis-je. « Oh, non ! »

Je sais bien que je vais mourir. Mais Andrée aussi, et Ginette aussi. De voir cette petite Ginette si swing et jeune, qui va mourir, cela me rend la mort comme familière. Je regarde les dernières réactions de corps qui vont mourir. Il y a en moi comme une curiosité méchante. Mais elles, inconscientes, pleines d'espoir, frottent leur pus dans la baignoire nauséabonde.

✵

Cette nuit j'ai commencé par dormir, malgré les pous, les rats, ma voisine épileptique, la brûlure de mon corps déchiré. Je me suis vite réveillée. Je me répète : demain, quand tu entendras : *Aufstehen ! Wstawac !* ce sera *l'Aufstehen de la Mort, le Wstawac de la Sélection.* Ces derniers mots se mettent à résonner dans ma tête comme le roulement d'un train.

✵

Les cent cinquante « moins atteintes » sortent du Bloc. Elles nous laissent d'hypocrites consolations. Une camarade me propose de me faire les cartes. Je suis atrocement séduite. Le diable va-t-il me reprendre ? C'est alors que me revint cette parole du *Mystère des saints Innocents*, entendue un jour que je n'oublierai jamais. « *Je ne te demande qu'un peu de confiance, dit Dieu.* Ne te raidis pas, je t'aime. Ne pense pas ton lendemain. Que ne ferai-je pour toi ? »

✵

Je suis assise par terre à côté de Ginette. « C'est affreux, dit-elle, ce qui nous attend ! Je ne peux l'imaginer ! » Mais, Ginette, hors le swing, le cinéma, le flirt, as-tu jamais su imaginer quelque chose ? (Elle est morte, je l'ai dit, quinze jours plus tard, brûlée. Elle a eu, pour derniers sacrements, le récit du plus récent film de Paris qu'une camarade obligeante lui racontait pour lui « changer les idées ». Elle savait d'ailleurs qu'elle allait mourir, je l'ai appris plus tard.)

✵

Nous attendons. Hier, nous avons eu beaucoup de pain. C'est comme cela, à toutes les veilles de sélection. Les Allemands nous ont gâtées ! Mais je n'avais pas faim. Aujourd'hui, dans ma gamelle de soupe nagent au moins quatre bouts de viande, et je ne désire que vomir. Il pleut à torrents. Laurence est là avec son horrible mère, qui nous enverrait toutes au feu et n'a d'amour que pour sa fille: une sorte d'amour bestial.

Vers trois heures un cri: « *Alles heraus ! Aussichten !* Je sors me déshabiller. Je ne tremble pas. Mais Mangelley n'est toujours pas là. C'est le médecin Juif, de nouveau qui prend les numéros. Mais cette fois-ci, des cent cinquante *plus* galeuses. J'en suis. Que va-t-il se passer ?

Le soir, après l'appel, on nous met en rang pour partir. Une vieille Aryenne me salue. « Tu sauteras du camion ! » me dit-elle. « Oui, fis-je, je mourrai d'un coup de révolver, mais pas par les gaz ».

Pourtant, ce n'est qu'une fausse alerte. On nous conduit au *Revier* 34. Nous y attendons cinq jours !

Il faut encore se déshabiller. En passant devant une vitre j'aperçois mon corps. Il a dans sa maigreur une sorte de grâce fantastique. Une seconde, l'idée du bonheur, de la liberté, me gagne. Mais j'entrevois mon dos ; cette vision me ramène à la réalité.

✵

Je regarde mon petit couteau. Je l'appuie sur la veine. Serai-je capable d'aller plus loin ? Brr ! qu'il est rouillé ! Je vais m'infecter !..

✵

Pour la première fois, depuis des mois, j'ai une paillasse individuelle. A côté de moi, trois Françaises. Toute la journée, conversations. Il y est beaucoup question de nourriture, et de succès mondains. Monique chante. Coco me raconte sa vie de gamine de Paris: « Quand on sera rentrées, dis, tu viendras nous voir, je te présenterai à maman ! » Elle est jolie comme un cœur. Annette parle de l'Alsace: « J'ai été me faire arrêter volontairement, pour suivre ma famille. Je ne voulais pas que ma petite sœur soit seule. (Maintenant c'est moi qui suis seule. Ils sont tous partis pour les gaz à l'arrivée.) Je me souviens, c'était la veille de Pâques. Il devait y avoir fête dansante ; je m'étais tant réjouie ! On ne devrait jamais se réjouir !... » (Pauvre Annette, elle devait pourtant se réjouir encore une fois, à savoir la veille de sa mort, huit jours plus tard). Annette a dix-sept ans, elle est jolie, mince, avec les yeux bleus. Elle nous raconte tout ce qu'elle fera, quand elle sera rentrée au pays.

Je m'étonne, intérieurement, de l'absurdité de notre situation. Nous attendons la mort et nous ne parlons que de bêtises. Je pense à Pascal. Je donnerais tout maintenant, pour le lire une fois encore.

Par moment, le regret me prend à la pensée que personne ne m'attend là-haut, nulle âme à qui, éternellement, la mienne sera liée. Je me sens affreusement seule.

✵

Voici maintenant, l'heure horrible, l'heure du diable. Il me fait souvenir de la « prédiction » que la voyante a faite à ma sœur: « Un membre de votre famille mourra cette année dans une catastrophe ». Il ajoute: « Alors, va donc librement au feu, puisque la destinée doit s'accomplir !... Tu hésites ? Tu veux donc que ce soit ton père qui meure ? » Je suis complètement affolée.

✵

Humainement, je suis perdue, je le sais. Chose étrange ! l'espoir ne m'abandonne pas. Qu'est-ce que j'attends ? Au fond, j'attends le Miracle de la Mer Rouge !

Seconde après seconde, je sais que je réalise un drame inscrit de toute éternité dans la volonté divine. « *Je ne te demande*

qu'un peu de confiance, dit Dieu. Mon Fils Jésus a souffert combien plus pour toi ! »

✵

Voici que moi, petite fille stupide, je vais avoir la clef du grand mystère. Je vais savoir bientôt s'il est vrai, comme ils disent, que la vie est pure Contingence et Absurdité !

Tout d'un coup, dans un éclair, je crois comprendre que Dieu est impuissant pour ceux qui ne l'aiment pas, qu'il ne peut sauver que ceux qui l'aiment, s'abandonnent à lui, et par là échappent à Satan.

✵

Je rouvre les yeux. J'entends un cri: « *Brot holen !* » Depuis vingt deux heures je n'ai rien mangé. On distribue le pain. Je louche sur la ration de mes camarades. J'ai la plus petite. Je regarde mes côtes, tous les jours un peu plus saillantes. De nouveau les pensées mesquines...

✵

Cela m'aide parfois de me réciter des vers. Le plus souvent, c'est la *Mort de Phèdre :*

Les moments me sont chers, écoutez-moi, Thésée...

Il me semble que j'atteins des sons d'une justesse extraordinaire.

Voilà que je m'admire.

Et voilà aussi que je pense que c'est un spectacle singulier que celui de cette fille de vingt et un ans qui attend la mort, en récitant la *Mort de Phèdre.*

Je me souviens d'avoir songé, une nuit, au *Rêve* de Zola. La dernière phrase m'est revenue à la mémoire: « Elle mourut dans un souffle et un baiser ». Je me suis réveillée avec un atroce sentiment de jalousie et j'ai réalisé que j'enviais la mort de cette jeune fille. Alors, je me suis replongée dans la prière.

✵

Auschwitz, préfiguration de l'Enfer, du monde sans amour ! Royaume de Satan, dont Satan certes est le roi, mais dont nous-mêmes sommes les agents ! Ceux qui me conduiront au feu, me dés-

habilleront, m'entraîneront, me battront jusqu'au dernier instant, ce sont de mes frères et de mes sœurs.

Hitler dans *Mein Kampf* a dit qu'il dresserait les Juifs les uns contre les autres, et qu'ils se déchireraient comme des chacals. C'est bien ainsi ! Nous mourons par la main les uns des autres, les Allemands assistent au spectacle, ils ne font que le mettre en branle.

O mes frères et mes sœurs de souffrance, parfois, — mais maintenant j'ai honte de le dire —, il m'est arrivé de haïr certains de vous, à un tel point que j'aurais souhaité d'aller au Crématoire, si j'avais été sûre de les y entraîner à ma suite.

Mais cette haine, le christianisme, aujourd'hui, l'a vaincue dans mon cœur.

Ces choses qu'ils m'ont faites, est-ce que je n'aurais pas été capable de les faire moi-même à d'autres, si Dieu ne m'avait pas empêchée par un décret de son Amour ? Combien de fois a-t-il contredit mon cœur ? *Le mal que je voulais faire*, voilà que je ne l'ai pas fait ! *Et le bien que je ne voulais pas faire*, voilà que j'ai *dû* le faire !...

✵

O Israël ! Aurais-je pu, même par éclairs, haïr ainsi de tes enfants, si je ne t'avais, au fond de moi-même, follement aimé ? Ces cris de révolte étaient-ils autre chose que les cris d'un amour horriblement déçu, humilié, blessé ?

Je t'ai pourtant admiré jusque dans celles de tes filles qui ne savaient même pas pour quelles espérances tu as été élu, et qui ne croyaient ni à tes Prophètes, ni à ton Messie, ni à ton Dieu. Il y avait en elles, même dans les pires, une ténacité, une force de lutter, un ressort qui ne brisait pas, et qui était comme l'empreinte de ta grandeur.

Et je t'ai aimé, je t'aime, je t'aimerai toujours, dans celles de tes filles que j'ai vues passer sous mes yeux comme des Anges du ciel.

Il y a vous, ô amie chérie, à qui votre continuelle prière avait fait redécouvrir, pour que vous les portiez vivantes en votre cœur, les profondeurs du mystère de la Rédemption ! Vous disiez : « Une famille entière ne peut être épargnée. Je pars pour eux tous. Dieu soit béni de m'avoir choisie ! » C'est vous qui m'avez révélé ce que c'est qu'aimer Dieu.

Il y a Caroline qui souriait étrangement en apercevant la flamme du Crématoire et qui parlait de la mort avec une extraordinaire passion, une faim et une soif de connaître enfin !

Il y a toi, Myriam, frappée par Dieu sans arrêt dans ta chair. Tu me disais que tu méritais toutes les douleurs, pour avoir beaucoup péché. Comment pourrais-je oublier ta petite figure de vierge martyrisée ? Comment pourrais-je oublier ce jour de Rosch Ha-Chana, où tu supplias Dieu de t'envoyer un rayon de soleil, en signe qu'il te délivrerait de cet enfer. Et Dieu fit sortir un rayon de soleil qui vint te toucher. Et tu as été délivrée ! Mais Dieu avait vu — — moi aussi je l'ai vu — ce morceau de pain, que chaque jour, tu mettais de côté pour le porter à ta mère.

Il y a Lia qui, au moment de la distribution du pain, au lieu de se ruer en avant, s'en allait se laver, aimant mieux qu'on lui vole sa part que perdre sa dignité.

Il y a la grande Catherine qui nous couvrait d'injures, mais qui avait un cœur d'or. Un soir d'épouillage, craignant la sélection, nous étions restées toutes deux grelottantes dans la nuit, n'ayant pas mangé depuis deux heures. Le Crématoire brûlait devant nous. Je disais des vers et Catherine, à qui cela donnait un grand bonheur, brisait en morceaux le pain qu'elle avait gardé pour m'en donner des bouchées. Pourtant c'était celle d'entre nous qui a le plus souffert de la faim: jusqu'à en devenir presque folle, six mois plus tard.

O mes sœurs Juives, chair de ma chair, oui, aujourd'hui je vous aime toutes, celles qui étaient des Anges, et celles qui n'étaient pas des Anges. J'aime aussi Dadi, que toutes appelaient le «gangster d'Auschwitz », qui m'entraîna à narguer les Allemands, qui m'enseigna sur place la vie du maquis, qui m'apprit à ne pas travailler (en huit mois, j'ai fourni quinze jours de travail: elle, aucun) et à qui je dois par là d'avoir été sauvée.

⁂

Maintenant, j'accepte la Mort. La Mort, mais pas le Feu ! J ai peur du Feu !

⁂

Aujourd'hui, mercredi, 25 octobre. La journée commence sous des auspices favorables. Monique est communicative. Elle prend

plaisir à me décrire une de ses toilettes de l'an passé: un charmant tailleur, chapeau à plumes, etc. Je vais peut-être me laisser entraîner à des confidences du même genre.

Mais tout d'un coup Mangelley ouvre la porte, fait le signe de la croix et hurle: « Que le Diable vous protège ! »

Cette fois-ci, c'est la sélection !

Je passe un peigne dans mes courts cheveux, je contemple, une seconde, mon visage dans un petit miroir, et, prête pour ces noces infernales, je descends.

Au loin Mangelley examine les femmes qui défilent devant lui, les fait tourner comme des marionnettes. Il y en a qu'il signale au Polonais aryen, ce prisonnier complice, chargé de prendre les numéros, dont je n'oublierai jamais le visage sinistre et distingué.

Paulette a déjà passé. Par bêtise, mensonge, je ne sais, je lui crie: «C'est rien, hein?» «Non, c'est rien», dit-elle en souriant. Un instant après, affolée, Ginette me dit: « Il vient de prendre le numéro d'Andrée ». La panique me saisit. Je voudrais fuir. « Tu es folle ! » dit Ginette. Soudain une grande force s'empare de moi. Je lève la tête, j'avance, perdue dans une contemplation si intense que je n'ai plus conscience du poids de mon corps.

Personne ne m'arrête.

Maintenant, je me mets à courir comme si j'avais Satan et ses anges à mes trousses. Je me jette sur ma paillasse, haletante. J'éprouve une minute de bonheur indicible. Je ne pense plus à mes malheureuses amies.

✵

Sur le coup, je n'ai pas compris le miracle. Je suis comme mes ancêtres qui priaient pour que vienne le Messie; le Miracle s'est produit, et ils ne l'ont pas vu.

Une demi-heure plus tard, je me promène d'un lit à l'autre. « Et toi, ton numéro, il est pris ? » « Non », disais-je. « Eh bien, tu peux dire que tu en as une veine ! Avec ton dos !... » Cela leur semble presque une injustice.

Sara m'appelle: « Va voir Andrée, et remonte-lui le moral ». J'y vais. Je me souviendrai toujours de son grand corps maigre, roulé dans une couverture, secoué par l'hystérie. Elle me saisit les mains: « Dis, Christine, ce n'était pas une sélection ? » « Une sélec-

tion ? Mais tu es folle ! C'est un contrôle de santé ; peut-être pour toucher plus de pain, comme celles du Bloc de repos ! » « Mais toi, ton numéro n'est pas pris ? » « Non, mais il me l'aurait pris que je ne m'en ferais pas ! » Je sens qu'elle m'en veut que mon numéro ne soit pas pris.

Ginette s'approche. « Ton numéro est pris ? » « Oh oui, dit-elle en riant, mais je m'en fiche. Pourquoi vous pleurez, Andrée ? Moi je sais bien que ce n'est pas grave ! » (Elle jouait la comédie. J'ai su plus tard qu'elle avait tout de suite tout compris.) Elle me dit : « Tu sais, tu en as une chance ! Quand tu as passé, il avait les yeux en l'air. Il avait regardé celle d'avant. Et il a de nouveau regardé celle d'après. »

Ginette, c'est toi qui m'as annoncé le Miracle. J'avais prié, mais je ne l'avais pas vu ! Je remonte sur mon lit. Je pense à Dieu. Je connais un bonheur qui doit être celui d'au delà de la mort.

✵

C'est ce jour-là que je fis la connaissance de Marise, qui devait prendre tant de place dans mes aventures. Je remarquai cette jeune femme de trente et un ans qui semblait si peu faite pour la vie. Elle était l'éternelle révoltée. A cette époque elle ne croyait plus en Dieu. Elle devait y revenir, mais sa foi ne fut jamais faite d'abandon.

« Croyez-vous, me dit-elle, que c'était une sélection ? » « Chut, oui, oui, mais il faut le leur cacher ». Et tout fort : « Mais non ! » fais-je, avec tant d'assurance que je me prends au sérieux. Elle dit : « La petite Ginette est prise... Bah, ce n'est pas une grande perte ; c'est une peste ! » « Elle a dix-sept ans, c'est horrible ce que vous dites-là ! » « Ma petite, si tu étais au camp depuis seize mois, tu ne plaindrais plus personne ! »

✵

On a pris le numéro d'Annette. Elle ne comprend pas ce que cela signifie. Et nous, nous nous laissons envahir par l'aveuglement, par cette conspiration du mensonge qui précède toujours la mort... Les hommes ne veulent pas comprendre. Il semble que la vérité soit trop grande pour eux et trop douloureuse. Ils préfèrent reconstruire un édifice de mensonge, faux dès la première de ses pierres,

mais qui s'impose à eux, par ce qu'il est plus vraisemblable, plus naturel, plus humain.

Les jours passent. Rien n'arrive. Nous voilà tout occupées à changer une sélection pour la mort en visite médicale.

Comme d'autres ne cessent de changer en une quelconque aventure humaine, le drame du Dieu qui s'est fait homme pour les sauver. Ils sont tout occupés à reconstruire l'histoire du monde, à leur idée, en attendant le dernier jour.

Moi-même, maintenant, j'ai beau savoir que l'exécution n'a jamais lieu avant les huit jours, est-ce que je ne sens pas le tissu des hypothèses de mensonge s'interposer entre mon esprit et la réalité ?

« Quiconque ne fut pas trouvé inscrit dans le livre de la vie fut jeté dans l'étang de feu » (Apoc., xx, 15). Comment croire de telles choses ?

Nous non plus, nous ne croyons pas au retour de Mangelley. Ginette écoute les récits de Cricri sur Gary Cooper ; Andrée tricotte des chaussettes ; Annette pense aux bons repas qu'elle fera en Alsace quand la guerre sera finie. Aucune d'elles ne connaît l'Evangile.

« Prenez garde à vous-mêmes, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès du manger et du boire, et par les soucis de la vie, et que ce jour ne fonde sur vous à l'improviste ; car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent la face de la terre entière. Veillez donc et priez sans cesse, afin que vous soyez trouvés dignes d'échapper à tous ces maux qui doivent arriver, et de paraître debout devant le Fils de l'Homme » (Luc, xxi, 34-36).

✵

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire des dix-sept ans d'Annette, l'âge de ma petite sœur. On distribue le pain. « Dieu ! que ma ration est petite ; et grosse, celle d'Annette ! » Je me révolte. Tout d'un coup la honte me saisit : « Tu as la vie, et tu envies sa ration ! » « Je coupe une fine tranche de mon pain : « Tiens Annette, c'est pour tes dix-sept ans. Ma petite sœur les aurait le deux mars ».

✵

Ce mardi soir, je parle avec Andrée. Elle m'explique qu'elle a toujours une ration de pain d'avance. Je me moque de sa prudence.

C'est alors que Mangelley revint.

Andrée, ton numéro fut crié. Tu t'es dressée, ridicule pantin dans ta petite chemise et ton pantalon court. Ton visage terrifié était horrible à voir. Tu as hurlé: « Christine, j'ai peur! » « Mais non, Andrée, vous serez beaucoup mieux là-bas, vous aurez plus à manger. » Je ne t'ai pas serrée dans mes bras, je ne t'ai pas dit: A Dieu. Et tu es partie avec ta ration de pain d'avance.

La petite Ginette est partie toute blanche, sans un mot. Cricri la regardait par la fenêtre monter dans le camion. Ginette lui envoya un dernier signe. Un Allemand la gifla, les autres femmes hurlaient.

⁂

C'est la nuit. Je couche dans le lit de Ginette. J'entends les camions qui partent, les femmes qui hurlent, les Allemands qui tirent sur celles qui s'échappent. Je suis comme hallucinée. Je me confonds avec Ginette. J'avais été arrêtée huit jours après elle, dans une boulangerie comme elle. Nous nous étions toujours suivies. A Drancy, le même homme nous avait courtisées. Je l'avais suivie au Bloc de gale. J'avais obtenu un livre, comme elle. Maintenant je couchai dans son lit, et dans une semaine je serais brûlée.

⁂

Ce matin à dix heures, un médecin allemand entre, sourit aimablement. Il faut se déshabiller et descendre. Tout à l'heure nous avons reçu tout un demi-pain. Je comprends. La terreur de la bête fond sur moi. La sanitaire du bloc parle français. « Dites, Madame, ce n'est pas une sélection ? » Moi aussi, maintenant, j'ai besoin de mensonge. « Mais non dit-elle, c'est un transport. » Que je l'aime, de me mentir ! Je mets une grosse paire de chaussures pour cacher mes pieds ulcéreux. Le défilé commence.

Je n'ai pas été numérotée.

Mais cette fois-ci, c'est naturel. En huit jours de soins la suppuration s'est arrêtée, mon dos cicatrise.

Le médecin est d'une rare amabilité. Il devise avec les femmes dont il prend les numéros. « De quelle nationalité es-tu ? » « Quel âge as-tu ? » Tout cela sur le ton de la plus courtoise mondanité. Il aurait dit sur le même ton: « Ta place est au Crématoire. »

Cricri s'est cachée pour ne pas défiler. En sortant de sa cachette elle se trouve nez à nez avec le médecin. « Quel âge es-tu ? » « Qua-

torze ans. » « Tu mériterais que je prenne ton numéro. Mais tu es encore trop grasse. Je te brûlerai dans six mois. »

Trois jours plus tard, je passai au Bloc 18. D'autres tribulations, pires encore, allaient commencer.

✵

J'ai été athée profondément, jusqu'à l'âge de vingt ans. Je pouvais blasphémer atrocement, sans même ressentir ce petit choc de superstition que tant d'athées connaissent. J'était très malheureuse, sans idéal, d'un immoralisme complet, me complaisant dans l'Absurde et le Désespoir.

Et puis, un jour, tout s'est illuminé. J'ai cru. J'ai compris l'Amour de Dieu pour les hommes, ce qu'étaient le Bien et le Mal, la lutte fantastique que devait mener l'homme pour s'abandonner avec confiance au Dieu d'Amour et renoncer à l'orgueil.

Une fois, je compris que pour affermir ma foi et purifier ma vie, il faudrait quelque chose comme le martyre. Quinze jours plus tard, la Gestapo m'arrêta. Dans ma prison, j'étais avec une sainte. Pendant que je crânais avec les Allemands, elle priait. Elle m'apprit la prière.

Dans le train plombé qui roulait vers Auschwitz, je commençai de supplier Dieu de m'humilier jusqu'au plus profond de moi-même ; et, en échange, de sauver les miens. Je ne pouvais croire cependant que ma prière se réaliserait aussi pleinement et que je pourrais atteindre un tel niveau de dégradation. J'ai connu l'Enfer. Pas une fois, je n'ai douté de Vous, mon Dieu !

****

Témoignages polonais

Ah, qui ne parle de liberté ? mais pour
comprendre ce que c'est,
Il faut avoir été captif, et hors-la-loi, et avoir fui !
Et me voici comme un oiseau blessé, tombé
de la horde migratrice, qui fait son nid
dans la basse-cour sous une charette !
...Et exilé pour comprendre la patrie !

Paul CLAUDEL
(Cantique du peuple divisé.)

« Il y a 6 ans, la Grande-Bretagne a déclaré la guerre à l'Allemagne parce que celle-ci avait attaqué la Pologne. Au cours de cette guerre, même aux heures les plus tragiques, nous n'avons cessé de proclamer notre intention de reconstruire une Pologne libre et indépendante. Pour des raisons qui ne dépendent pas d'elle, la Grande-Bretagne n'a pas été en état de tenir ses engagements. Il semble que, malgré nos efforts et nos sacrifices, nous serons encore longtemps poursuivis par le tragique fantôme de ce qui fut un jour la Pologne ». Que l'on médite bien ces mots de M. Randolph Churchill, fils de l'ancien Premier britannique, qui viennent en conclusion d'un article publié le 3 janvier dans le journal irlandais « Irish Times ». Elles ne sont que la mélancolique constatation d'un état de fait auquel il semble impossible de rien changer. Un état de fait angoissant, gros de conséquences, mais qui se trouvait déjà tout entier contenu dans le drame de Varsovie.

A ce sujet, on ne saurait relire aujourd'hui un texte plus juste et plus fort que celui de l'éditorial de « Nova et Vetera », écrit peu de temps après la destruction de la capitale polonaise: « Varsovie, ou la troisième guerre mondiale ». Après avoir rappelé l'affreuse tragédie dont fut victime la résistance polonaise, broyée entre deux Molochs, M. l'abbé Journet notait: « Une chose est claire. Ce que veulent *d'une même volonté d'impérialisme* l'« adversaire » hitlérien et l'« allié » stalinien de la Pologne, c'est la disparition radicale d'une *certaine* Pologne..., ce que veulent d'une semblable volonté de puissance M. Hitler et M. Staline, c'est la disparition radicale d'une

Pologne qui ne soit ni allemande ni russe, de la *Pologne polonaise*, de cette Pologne qui ne veut pas mourir. Si cette Pologne mourait, si l'Europe la laissait mourir, le désastre serait illimité ».

Suit une description hallucinante du programme tracé d'avance qui serait mis à exécution:

1° Assassinat de l'intelligence polonaise, soit des élites qui ne sont pas disposées à trahir en se mettant au service d'un gouvernement de l'étranger.

2° Assassinat du corps de la Pologne par une politique de déportation dont les Allemands ne donnèrent l'exemple qu'envers leurs adversaires.

3° Assassinat beaucoup plus dangereux encore de l'âme polonaise en opérant une sorte de transfusion du poison machiavélique dans le cœur même des Polonais assez insensés pour accepter « la constitution d'une Pologne-fantôme, d'une marche polonaise extérieure, à laquelle on offrirait de se récupérer sur les territoires les plus authentiquement allemands de l'Allemagne — jusqu'à l'Oder ! — et à qui on demanderait de se souiller en travaillant à la déportation en masse des populations allemandes ».

Qui ne voit maintenant que ces prévisions n'avaient rien de chimérique ?

Les rapports qui nous parviennent à travers le « rideau de fer » ne montrent que trop hélas qu'elle ne comportent aucune exagération. La « Pologne-fantôme » est actuellement sous le contrôle absolu de la police politique soviétique agissant notamment par ses deux organes:

1° le corps de sécurité intérieure (KBW) dirigé par le général Kiniewicz (officier du NKVD) ayant à sa disposition 17 compagnies commandées par 30 officiers (tous membres du NKVD);

2° la direction centrale des informations de l'armée (GZJ) dont tous les officiers qui en font partie sont des officiers soviétiques *en uniforme polonais*. On trouve à sa tête le fameux Kozuszko (du NKVD) connu précédemment sous d'autres noms (Timofiev ou lieutenant Sadowski) qui pour l'occasion revêt l'uniforme d'un général de brigade polonais. Parmi les 6 bureaux qui composent la GZJ, on remarque spécialement celui qui est commandé par le « colonel polonais » Poniedzidnikov, flanqué du procureur Labanoff, les deux grands maîtres des camps de concentration et des « maisons de correction » politiques destinées à recueillir les « éléments douteux » de la population. La liste de ces deux sortes d'établissements que nous avons sous les yeux et qui date de décembre 1945 ne comporte pas moins de 37 noms de lieux parmi lesquels on n'est pas peu surpris de retrouver les trop célèbres camps de Maidanek et d'Auschwitz.

Bien entendu, ce déploiement de forces et spécialement l'activité du « bataillon d'information » placé sous les ordres du commandant Kozuszko (frère du chef de la GZJ) et du « bureau politique pour les affaires de l'A.K. » (armée polonaise souterraine, pourtant dissoute) sont officiellement justifiés par la nécessité de combattre les bandes de « terroristes » qui en liaison avec les Baltes et les Ukrainiens tiennent le maquis. La presse publiait le 13 février des « révélations » du ministre de la sécurité publique Radkiewiecz dont précisément le KBW dépend directement dénonçant « les liens étroits existant entre les attentats meurtriers commis en Pologne et le commandement des unités polonaises à l'étranger » (général Anders). Mais pourquoi faut-il que dans son juste désir de représailles, le KBW frappe sommairement comme par hasard les principaux membres des partis d'opposition dont l'activité s'exerce au grand jour ? Ainsi furent assassinés B. Sciborski, président de l'organisation de la jeunesse paysanne « Wici » (le 22 novembre 1945) ; Rytlewski, membre éminent du Parti du Travail (le 2 novembre 1945) ; Wrona, un des chefs du Parti paysan polonais (le 8 décembre 1945). Interpellé à ce sujet le 23 janvier par le prof. Savory à la Chambre des communes, M. Bevin déclara :

— Je suis très inquiet de constater le nombre de meurtres politiques qui ont eu lieu dans plusieurs endroits de la Pologne au cours de ces dernières semaines dans des conditions qui, dans bien des cas, indiquent que la police secrète « polonaise » y a participé. Il est indispensable que le Gouvernement provisoire polonais mette immédiatement un terme à ces crimes de façon à ce qu'on puisse procéder le plus tôt possible à des élections vraiment libres, conformément aux décisions de Crimée.

Même si l'on tient compte des remous et des désordres qui suivent inévitablement une guerre aussi vaste et aussi implacable il est difficile de trouver une autre explication à cet état de fait inquiétant que l'application d'une volonté d'impérialisme impitoyable qui utilise systématiquement, en s'adaptant habilement aux circonstances locales, les méthodes éprouvées depuis longtemps en Russie même et dont les dirigeants nazis n'ont été, en un sens, que de mauvais imitateurs.

Les conséquences de cette situation, M. l'abbé Journet les a également clairement marquées : « Ce serait le triomphe sans contrepoids du machiavélisme et, pour longtemps, la fin de ce qu'on a appelé jusqu'ici l'Europe. Sur le champ d'une Allemagne en ruines, il ne resterait plus qu à équilibrer l'impérialisme de l'Est par un impérialisme de l'Ouest. On diviserait l'Europe en deux zones d'influences, celle de l'Atlantique et celle de l'Eurasie. Mais l'entre-deux étant dévoré, il faudra bien préparer, pour le moment où les deux impérialisme se heurteront en Europe — le Japon les séparera-

t-il longtemps encore dans le Pacifique ? — la troisième guerre mondiale ».

Préparer la guerre n'implique pas qu'elle éclate. Certain adage latin prétend même le contraire. On voudrait se persuader que l'atmosphère dans laquelle nous vivons n'est pas un nouveau Munich. Mais comment l'espérer quand des peuples entiers sont soumis à une effroyable pression policière, que par milliers Baltes ou Polonais sont déportés dans les conditions que l'on sait pour faire place à une colonisation de type hitlérien [1] et que partout les crimes, les spoliations et les injustices commis contre des collectivités prises en corps provoquent de profondes blessures et engendrent des haines mortelles qui restent un peu partout enfouies comme des explosifs prêts à sauter. Comment être insensible à cette mise en garde très nette du cardinal-archevêque de Westminster, Mgr Bernard Griffin, prononcée le 10 mars au cours de sa réception solennelle à la cathédrale de Westminster:

— Je ne crois pas être trop craintif en déclarant que la situation internationale actuelle est aussi dangereuse qu'au moment de Munich. Notre conscience est aussi inquiète quand nous apprenons de source compétente que des pays qui ont combattu avec nous sont encore placés sous la domination d'une puissance étrangère. Je suis certain que nous désirons tous la liberté et l'indépendance des pays de l'est de l'Europe.

L'histoire se répète, dira-t-on.

Au commencement du XI^e siècle, à la veille des Croisades, il y eut un homme effrayant parmi les épouvantables. C'était un empereur byzantin, un Basileus couleur de sang, un capitaine inouï, à la manière d'Annibal. Lui aussi avait juré l'extermination d'un peuple, mais, plus heureux qu'Annibal, il y parvint. La Bulgarie étant alors un empire dangereux pour Constantinople, il décida qu'il n'y aurait plus de Bulgarie, ni même de Bulgares. Pendant quarante ans, il ne se débotta pas, il ne descendit pas de cheval, et quand il se coucha pour mourir, cette nation n'existait plus. On le nomme Basile II, Tueur de Bulgares. Je ne connais pas une épopée plus terrible.

Léon Bloy à qui nous empruntons ce raccourci foudroyant ne

---

[1] De source sûre, nous savons d'après des renseignements de décembre 1945 que 60 000 Lithuaniens « supprimés » ont été remplacés par 30 000 Russes adoptant des états-civils lithuaniens. Les déportations continuent au rythme de 3 à 4000 par mois.

se doutait pas que dans ce genre on allait bientôt pouvoir faire beaucoup plus fort.

Vers la fin de son article, M. l'abbé Journet cite des paroles de M. Winston Churchill qui ne cherchent pas à cacher les difficultés résultant des conceptions diamétralement opposées que se font l'URSS et les paysans anglo-saxons de la « démocratie » en général et de la restauration polonaise en particulier. Mais le premier britannique voulait faire preuve d'un robuste optimisme sur la solidité de l'alliance des Trois Grands et la possibilité de trouver un terrain d'entente acceptable. C'est un peu la méthode Coué et l'éloge qu'il fait de la résistance polonaise à Varsovie sonne étrangement après l'affirmation que Staline — qui laissa volontairement massacrer les hommes, les femmes et les enfants de cette résistance et qui déporta en Sibérie ce qui restait — « s'est prononcé à plusieurs reprises en faveur d'une Pologne forte, amicale, souveraine et indépendante ».

Cette curieuse dialectique tente de justifier une alliance monstrueuse si l'on regarde aux principes et aux régimes politiques, conclue sous l'empire d'une impérieuse situation militaire, soumise au jeu de la force et de l'intérêt, par la nécessité réelle cette fois et sincèrement désirable de voir collaborer tous les peuples de la terre, et tout d'abord les plus puissants d'entre eux, au bien-être général et au progrès de la civilisation. Mais cette justification d'une alliance fausse et trompeuse par la nécessité d'une alliance juste et bonne est payée par l'holocauste douloureusement constaté par M. Churchill fils. Et les phrases des discours les plus « raisonnables » seront impuissantes à masquer la détresse des résistants polonais, baltes et ukrainiens qui eux ne peuvent plus espérer de secours extérieur et vivre dans l'attente du débarquement libérateur, et à empêcher de s'élever le cri émouvant de l'élite polonaise véritable qui se refuse obstinément à mourir et continue à croire en dépit de tout au droit et à la justice. Sont-ce des chevaliers d'un autre âge ?

Nous disons non. Leur appel, même étouffé dans le sang, ne sera pas lancé en vain. Il sera accueilli par tous ceux qui restent persuadés qu'à la longue, malgré des réussites passagères, le machiavélisme aboutit à la castatrophe, que le « crime parfait » n'est plus possible sur le plan international et qu'en choisissant le droit,

ils conservent la meilleure part qui ne leur sera pas ôtée. C'est pourquoi nous avons éprouvé un sentiment singulièrement rafraîchissant en lisant la « Lettre ouverte à Jacques Maritain et François Mauriac » écrite dans la plus profonde nuit par Joseph Czapski:

J'ai eu le bonheur de vous connaître dans mes années d'apprentissage à Paris. J'admirais votre intégrité de penseur, d'écrivain, votre courage. Pour moi, étranger, vous n'étiez pas seulement Maritain ou Mauriac, vous étiez la France, une tradition d'intégrité intellectuelle, une atmosphère qu'on ressentait chez les écrivains et les penseurs français... Toute l'opinion de la France a été chauffée à blanc pour la défense d'un seul homme injustement condamné, parce que vous jugiez bien qu'il s'agissait alors d'un principe dont la violation acceptée entraînerait un abaissement, un affaissement de la morale française. Vous avez eu alors Zola, et vous avez eu Péguy.

Ces lignes, par lesquelles débute la lettre, datent du 5 octobre 1944. Celle-ci ne toucha qu'un public polonais très restreint et ne fut imprimée que comme manuscrit. Le 11 octobre, dans un autre silence, celui de la presse suisse qui jamais ne lui fit écho, M. l'abbé Journet répondait dans son éditorial (comme on dit qu'une couleur répond à une autre): « Suivant un mot célèbre, c'est l'Europe entière qui, par le partage de la Pologne, est mise en état de péché mortel ». Il n'y a plus qu'un seul bénéficiaire du partage de 1939. Et il se trouve du « bon » côté. N'est-ce pas encore plus grave ?

Il est impossible de reproduire d'une manière fragmentaire le texte bouleversant de Joseph Czapski. Toute la tragédie polonaise s'y trouve condensée. Presque jour après jour, nous entendons résonner les appels d'angoisse, d'espérance folle, de sourde déception de la radio de Varsovie. Qu'on se représente, par exemple, l'effet produit par le discours de M. Churchill, insistant sur la cession aux Russes des provinces orientales, au fond de cet enfer où parviennent en même temps les nouvelles des victoires alliées sur le front occidental et la certitude de la prochaine délivrance de Paris: « Est-ce que, pour ce long et sanglant martyre, nous devons perdre la moitié de la Pologne ? »

Une nation de trente millions est vouée à une définitive destruction biologique par deux Etats totalitaires de 80 et 180 millions. Ce pays qui le premier a dit « non » à Hitler, avec une capitale en cendres, ne peut même pas se faire entendre, sa bouche sanglante doit être encore baillonnée,

et on dit que c'est nécessaire au nom de la cause commune. Mais quelle est cette cause commune ? après qu'on a enterré la Charte de l'Atlantique et qu'on veut faire cadeau à la Russie de la moitié du territoire polonais en nous donnant des promesses de récompense du côté de l'Ouest, comme si la Patrie était une armoire qu'on transporte de place en place.

L'auteur de cette protestation passionnée n'est pas un écrivain de profession. C'est un peintre qui avant la deuxième guerre mondiale s'était surtout distingué par son activité artistique. On le vit à Paris, vers les années 1930 entouré d'un groupe de jeunes bohèmes comme lui, gagnant leur pain par de multiples travaux de rencontre pour poursuivre leurs études avec acharnement. Bonnard et Matisse furent ses maîtres. Il exposa à deux reprises et à part quelques articles de critique publia un livre sur Pankiewicz, l'ami de Bonnard, et une plaquette sur Cézanne. Avec un enthousiasme juvénile, il devint un des propagateurs de la peinture nouvelle en Pologne et collabora à la revue « Glos Plastykow » (Voix d'artistes) de Cracovie et aux « Nouvelles littéraires » paraissant à Varsovie.

En 1939, Czapski rejoignit l'armée polonaise en sa qualité d'officier. Il a lui-même raconté son odyssée dans un petit volume imprimé en 1945 : « Souvenirs de Starobielsk ». Il fut fait prisonnier par les Russes avec les dernières troupes polonaises au moment où celles-ci, s'apprêtant à opposer une dernière résistance aux envahisseurs allemands dans les montagnes méridionales de la Pologne adossées à la Roumanie furent frappées par le coup de grâce de la « glorieuse armée rouge ».

Presque tous les officiers et quelques milliers de soldats, pris en septembre 1939, les armes à la main, passèrent entre octobre 1939 et mai 1940 par trois camps : Starobielsk, Kozielsk et Ostachkow (trois couvents désaffectés).

Au début de l'évacuation de ces camps, le 5 avril 1940, il y avait au total 15 700 hommes ; *400 seulement furent retrouvés*, transférés à Pawlichtchew-Bor puis à Griazowietz, près de Wologda, et libérés en septembre 1941, ensuite de l'« agreement » Staline-Sikorski, du 30 juillet 1941 qui entraîna l'« amnistie » d'août promulguée en faveur de tous les citoyens polonais détenus en Russie dans le but de favoriser la formation d'une nouvelle armée polonaise en territoire soviétique. Le camp de Starobielsk, en particulier, comptait 3920 prisonniers, presque tous officiers ; 70, à peine, sur-

vécurent, dont Czapski. « Les autres disparurent sans laisser de traces, malgré les démarches pressantes et réitérées que l'on fit pour savoir où ils pouvaient se trouver. » Parmi les noms qui nous sont mentionnés on rencontre un nombre impressionnant d'officiers supérieurs, de médecins et spécialistes connus, de professeurs d'université, d'ingénieurs, de savants, de journalistes, bref, l'élite intellectuelle, cette intelligence même de la Pologne qu'il s'agissait de supprimer.

L'auteur est hanté par le souvenir de tous ces hommes qui ont partagé sa captivité, qu'il a connus de tout près, qui ne se réduisent pas comme pour nous à un chiffre dans une statistique mais ont un visage humain infiniment touchant. Dans un style dépourvu de tout artifice littéraire, volontairement dépouillé, presque pauvre, mais qui précisément est celui qui convient pour un semblable document, il utilise ses dons d'observation pour nous faire le portrait d'une vingtaine d'entre eux et prendre une série de croquis sur la vie du camp. Aucune scène d'atrocité. Rien qui rappelle les camps de concentration allemands. Ceux qui doivent disparaître avant les autres, pour une raison particulière, sont arrêtés par des agents du NKVD comme n'importe quel citoyen soviétique et se perdent derrière les murs des prisons ordinaires.

Il y avait parmi nous plusieurs prêtres, et notamment l'Abbé Aleksandrowicz, qui avait fait toute la campagne de septembre comme aumônier militaire, et qui, auparavant, était un prédicateur bien connu de Wilno. Logé avec le commandant Soltan, légèrement boîteux à cause d'une blessure à la jambe, il marchait en s'appuyant sur une canne. Il avait laissé pousser une longue barbe. Au cours de la première période de notre captivité, la plus dure, cet homme plein de bonté et de douceur nous donna beaucoup de courage et un grand réconfort spirituel. C'est à lui que se rattache le souvenir du premier office religieux organisé spontanément le 11 novembre. Dans un sale couloir de l'édifice rouge des « commandants », l'abbé Aleksandrowicz traduisit en polonais, de son bréviaire latin, le passage de l'Evangile où est relaté l'épisode de la petite fille ressuscitée par le Christ. Jaïrus, chef de la synagogue, s'était jeté aux pieds de Jésus, le suppliant d'aller chez lui parce que son enfant était à toute extrémité : « Viens et impose-lui les mains afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive ». Et lorsqu'on apporta la nouvelle que sa fille était morte, Jésus lui dit : « Ne crains pas, crois seulement ». Et Jésus se rendit à la maison de Jaïrus, et là « il vit une foule bruyante et des gens qui pleuraient et poussaient de grands cris ». Il entra et leur dit : « Pourquoi pleurez-vous ? L'enfant n'est pas morte mais elle dort ». Et ils se moquèrent de lui...

Mais il la saisit par les mains et lui dit: « Talytha Koumi » ce qui signifie « Jeune fille, lève-toi, je te le dis ». Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher, car elle avait douze ans. Et ils furent dans un grand étonnement...

Ce texte que tous connaissaient était écouté comme si c'était la première fois que nous l'entendions; tous pleuraient pour avoir eu si peu de foi et avoir cru par moment que « la jeune fille ne dormait pas mais était morte ».

On ne pardonna jamais à l'abbé Aleksandrowicz l'activité déployée dans notre camp pendant les trois premiers mois de notre internement. Quelques jours avant Noël, il fut brutalement emmené. On le saisit pendant la nuit avec le surintendant Potocki et le rabbin de l'armée polonaise Steinberg.

Tous les trois ont disparu.

Nous savons seulement qu'après quelques semaines de prison à Moscou, on les enferma à Kozielsk, dans une tour isolée, pour les déporter ensuite dans une localité inconnue.

Le récit suivant est très caractéristique de la mentalité qui règne au sein de la police secrète soviétique lorsqu'elle n'est que pour l'usage interne et peu instruite des conditions de vie extérieures au pays. Sans doute est-elle bien plus subtile aux échelons supérieurs, comme le montre le récent ouvrage d'Arthur Kœstler: « Darkness at noon » (traduit en français sous le titre « Le zéro et l'infini »). Mais y a-t-il autre chose qu'une différence de degré ?

On nous soumit pendant tout l'hiver à Starobielsk à des interrogatoires réitérés, d'habitude nocturnes, et très variés quant à l'intensité et à la forme. Nous fûmes photographiés à plusieurs reprises et nos fiches signalétiques furent établies bien des fois. Chacun était en butte à des tentatives de chantage et de corruption. Le style des interrogatoires était extrêmement varié, en commençant par des interrogations polies sur nos points de vue concernant la situation militaire, faite par de hauts fonctionnaires de l'NKVD (commissariat du peuple aux affaires étrangères), arrivés de Moscou, en aboutissant à des interrogatoires qui duraient trois ou quatre jours de suite presque sans répit, et jusqu'à de tendres exclamations: « Ah, comme elle est pauvre votre jeune femme: elle ne vous verra plus jamais si vous ne nous avouez pas... si vous ne nous promettez... »

Pour autant que je sache, on n'était pas battu à Starobielsk de mon temps, ni torturé comme dans les prisons de Lwow, de Kiew et dans certaines prisons de Moscou.

Quant à moi, je ne fus pas spécialement tourmenté au cours des enquêtes. Mon interrogatoire, par contre, prit par moments une tournure plaisante (du reste plaisante pour moi aujourd'hui seulement, pas alors,

quand je savais bien que mon sort dépendait d'un seul mot imprudent ou d'une seule réaction d'humeur de mon interlocuteur). Je fus interrogé par trois personnes, un Juif qui se parfumait abondamment et deux « enkawedistes », deux Russes primitifs. Je leur déclarai que j'avais travaillé huit ans à Paris comme peintre. Cela leur parut fort suspect:

— Quels ordres avez-vous reçus du ministre des affaires étrangères lorsque vous êtes parti pour Paris ? me demanda un des « enkawédistes ».

Je lui répondis que le ministre ne savait même pas que j'allais à Paris.

— Alors que vous a dit son remplaçant ?

— Mais, lui aussi ignorait mon départ, répondis-je. J'allais comme peintre et non comme espion.

— Croyez-vous que nous ne comprenons pas que comme peintre vous auriez pu dessiner le plan de Paris et l'envoyer au ministre à Varsovie ?

Je ne pus faire comprendre à mon inquisiteur qu'on peut acheter le plan de Paris pour quelques sous à tous les carrefours et que les peintres polonais n'étaient pas des espions qui dessinaient secrètement le plan des villes. Jusqu'à la fin, chacun de mes inquisiteurs refusa obstinément de croire qu'on pouvait aller à l'étranger pour des raisons autres que l'espionnage. On ne me fit d'ailleurs pas l'honneur de me faire interroger par de grands experts.

Peut-être jugeait-on facile de duper ces prisonniers polonais qui n'avaient aucune expérience des procédés « psychologiques » du Parti. Toujours est-il que ces procédés ne réussirent que trop bien au moment où arriva l'ordre de « liquider » le camp.

Les autorités de notre camp répandirent le bruit que les Soviets nous remettraient aux Alliés, qui à leur tour nous enverraient combattre en France. On nous fit même trouver, en le jetant subrepticemment dans nos baraques, l'itinéraire présumé de notre voyage qui devait s'effectuer via Bendery, voie menant par la Roumanie. Une nuit, on nous réveilla pour nous demander s'il y avait parmi nous quelqu'un qui connût le roumain ou le grec.

Cela créa un tel état d'esprit que beaucoup d'entre nous, lorsqu'on commença au mois d'avril à nous faire partir par petits groupes de quelques dizaines de personnes, croyaient fermement qu'ils allaient vers la liberté. Nous n'arrivions pas à comprendre, cependant, d'après quels principes formait-on les groupes en partance. On mêlait l'âge, les grades, les professions, l'état social, les opinions politiques. Chaque départ démentait nos conjectures. De toute façon, chacun de nous attendait fébrilement l'heure où on lisait une nouvelle liste de partants. On l'appelait l'« heure du perroquet », car le hasard qui semblait présider à la rédaction des listes nous rappelait les billets extraits par les perroquets des joueurs d'orgue de Barbarie.

Le commandant du camp, le colonel Berejkow, et le commissaire

Kirchon, assuraient officiellement certains de nos collègues que nous serions tous évacués vers des points centraux, puis renvoyés en Pologne à nos lieux de naissance, tout aussi bien sous l'occupation allemande que russe. Debout sur le grand escalier de l'église centrale, le commandant faisait ses adieux aux groupes partants avec un large sourire plein de promesses.

— Vous partez — disait-il — là-bas où j'aimerais bien aller moi-même.

Peu à peu le camp se vida complètement. Czapski demeura seul avec quelques dizaines de compagnons. L'heure du départ vint pourtant. Dès la gare, les désillusions commencèrent. Ce fut un interminable voyage en wagon cellulaire fermé et étroitement surveillé puis sur des camions qui permirent à leurs occupants d'observer le pays de misère où ils passèrent, ces villages délabrés où « les paysans, tristes et effroyablement maigres, aux longues barbes comme on en portait du temps de Boris Godounov, nous regardaient en silence de leurs yeux éteints ».

Tout ce groupe aboutit finalement à un nouveau camp où il retrouva un certain nombre d'autres prisonniers. Bientôt, les 400 « hôtes » de Griazowietz se rendirent compte que par un inexplicable privilège, ils étaient les seuls « survivants » des camps de Starobielsk, Kosielsk et Ostachkow. Seuls, ils bénéficièrent effectivement de l'« amnistie » du 12 août 1941. Appelé à collaborer à la reconstitution d'une armée polonaise sous les ordres du général Anders en qualité de « chargé des prisonniers non rentrés », Czapski ne parvint jamais à retrouver la trace des disparus en dépit d'habiles recherches auprès des fonctionnaires les plus hauts placés du NKVD. Il eut l'occasion de contrôler lui-même l'authenticité du fait suivant:

Au mois d'octobre 1940, huit mois avant le début de la guerre russo-allemande, les bolchéviks réunirent dans un camp, spécialement aménagé près de Moscou, et puis dans la ville même, plusieurs officiers de notre Etat-Major, dont le colonel Berling, et leur proposèrent de préparer dès cette époque la constitution d'une armée polonaise contre les Allemands. En acceptant cette proposition, Berling posa des conditions catégoriques: tous les soldats et tous les officiers devaient être incorporés sans tenir compte de leur opinion politique. L'entrevue eut lieu avec Beria et Merkulow.

— Mais cela va sans dire, répondirent-ils. Tous les Polonais, sans dis-

tinction d'opinion politique, auront le droit de s'engager dans l'armée que nous allons former.

— Très bien, répliqua Berling, nous avons d'excellents cadres pour cette armée dans les camps de Starobielsk et de Kosielsk.

C'est alors que Merkulow laissa échapper une phrase significative:

— Non, pas ceux-là; nous avons commis à leur égard une grave faute (balchouïu achibkou).

Cette phrase me fut répétée mot pour mot par trois témoins qui avaient assisté à l'entrevue.

En raison de son activité au service de l'Etat-major polonais, Czapski dut séjourner principalement à proximité du centre de ralliement des Polonais « récupérés » en provenance de toutes les extrémités de l'immense territoire soviétique, soit à Bouzoulouk. Pendant ces quelques mois, il eut l'occasion d'entrer plus étroitement en contact avec les citoyens soviétiques. Nous le remercions vivement ici d'avoir bien voulu nous communiquer les notes qu'il rédigea à ce moment et qui complètent ses « Souvenirs de Starobielsk ». Ces impressions directes et simplement humaines sont plus éloquentes que les théories.

Le gouvernement soviétique faisait tout ce qu'il pouvait pour nous tenir à l'écart de la population; ce n'est qu'après bien des difficultés que nous reçûmes la permission de loger chez l'habitant à Bouzoulouk. Les conversations où l'on parlait franchement étaient extrêmement rares, parce que dangereuses pour nos hôtes. D'ailleurs, plus tard, dans le Turkestan, nous avons appris qu'on avait déporté de nombreux habitants de Bouzoulouk parce qu'ils avaient été en contact (du reste forcé) avec nous: on les avait déportés pour plus de sûreté.

La raison, il nous la donne plus loin:

Il n'y a pas que les ennemis du peuple, il n'y a pas que les bourgeois qui soient réprimés. Le citoyen moyen respire là-bas à demi; il ne peut dire une parole sur des domaines entiers de la vie et de la pensée. Ce que cela donne à la longue, personne ne peut s'en rendre compte qui n'a pas habité la Russie.

...Un flot de Polonais libérés des prisons descendait vers le Sud. Ces gens méritaient la plus étroite surveillance, une méfiante malveillance de la part des « bien-pensants ». Ils avaient d'autres mouvements, d'autres réactions; ils pensaient et parlaient plus franchement malgré les prisons et les déportations. Et sur certains Russes plus sensibles, leur passage laissait une impression indélébile, dangereuse, la nostalgie d'une autre existence.

— Notre vie est bien brutale, m'a dit une femme médecin des fin-

fonds de la Russie, une éminente spécialiste, vous êtes venus soudain et nous avons vu qu'il y a encore des hommes libres; c'est dur de vous dire au revoir...

Mais revenons au récit de Bouzoulouk dont voici un trop court passage:

Je m'efforçai de me faire une idée de la situation religieuse à Bouzoulouk. Ce n'était pas facile. Les habitants en parlaient généralement à contre-cœur et en termes évasifs. J'appris cependant qu'il existait jusqu'en 1935 une église orthodoxe située à 300 km. de Bouzoulouk; on s'y rendait une fois par an; en 1935, cette église fut fermée: il n'y a maintenant aucune église à portée des habitants de Bouzoulouk. Lorsqu'à propos de la guerre germano-soviétique on se mit à parler de liberté religieuse dans les journaux russes, un prêtre orthodoxe arriva on ne sait d'où. Il s'installa chez des habitants et plusieurs personnes commencèrent à envisager la réouverture d'une église. Au bout de quelques jours, à peine, la propriétaire de l'appartement chez qui habitait le pope fut convoquée. On lui ordonna de chasser immédiatement le prêtre russe et on la condamna à une amende. Elle avait deux fils au front. Elle put à peine se défendre. Elle était très pauvre.. mais elle dut expulser le pope sur le champ.

J'ai habité un certain temps une petite chambre horriblement froide chez une vieille femme, Alexandra Nicolaiewna, une ancienne bonne ayant servi chez des barons qui du temps des tzars possédaient une terre dans les environs de Bouzoulouk. Cette vieille était extrêmement prudente et apeurée. On ne pouvait parler avec elle ni de sujets religieux, ni de sujets politiques; sur tous les sujets d'ailleurs, elle était pour le moins laconique. Qu'avait-elle donc à cacher si ce n'est qu'elle était croyante, qu'elle faisait le signe de la croix, qu'elle avait une Bible et des icônes, et qu'elle possédait un étrange papier que j'avais découvert un jour dans un tiroir profond, une feuille de papier fin, portant l'empreinte d'une prière écrite de l'écriture des textes religieux de l'ancienne Russie. Elle la conservait soigneusement pour le moment de sa mort. En Russie, lorsqu'un orthodoxe croyant va mourir, ses proches lui mettent sur le visage une telle feuille de papier; la prière qui y est imprimée est celle que récite le prêtre auprès du mourant; étant donné les conditions d'éloignement de l'église dans lesquelles vivent les fidèles, ce petit papier remplace les derniers sacrements et le réconfort de la religion.

...Lorsque je quittai Bouzoulouk, Anna Nicolaiewna me fit un signe de croix russe et me dit une fois encore: « Que Dieu te bénisse »; elle avait les larmes dans les yeux.

J'ai encore habité une autre maison chez un vieux cheminot. Il avait pris part à la Révolution et c'était un fidèle des fidèles. Silencieux, il avait une femme timide et douce et un seul enfant. Le vieux était un autodidacte qui étudiait inlassablement; je lui a vu entre les mains non seulement du Gorki, mais même des œuvres d'Anatole France,

traduites en russe. La Révolution russe lui donna une situation. Avec les Polonais, il était franchement et invariablement méfiant, sans bienveillance. Je ne parvins jamais à vaincre cette attitude. Il ne pouvait être question d'une discussion sérieuse avec lui; il répondait à tout par des arguments tirés du catéchisme politique obligatoire pour tout communiste. Il croyait aux dogmes bolchévistes, à la vilaine hostilité et à la sottise du « monde bourgeois ».

...De nouveaux faits et visages entr'aperçus l'espace d'une seconde se présentent sans cesse à mon esprit. J'entrai une fois dans un bureau. Des dactylos tapaient à la machine, des employés s'affairaient; derrière une mince cloison travaillait une fonctionnaire que je venais voir pour une question de service. Soudain, au milieu de la conversation, la voix hâchée par des larmes refoulées, sans se soucier, semblait-il, du danger, elle se mit à me raconter, à moi qu'elle voyait pour la première fois, son histoire:

— Mon mari était cheminot en Mandchourie; lorsque les chemins de fer passèrent aux mains des Soviets, on nous emmena tous, cheminots et familles, en Russie soviétique, et on nous remplaça par d'autres; nous fûmes affectés à Bouzoulouk; mon mari trouva même une bonne place. Après quelques mois, il fut déporté, on ne sait ni où, ni pourquoi. Depuis plusieurs années, je n'ai pas de nouvelles de lui. Pourquoi tout cela ?

Il fallait que cette femme fût à bout pour commettre la folle imprudence de raconter de telles choses à un Polonais qu'elle ne connaissait pas, presque au su de tout le monde.

Non, personne à l'étranger ne peut la comprendre. Il faudrait un écrivain, un observateur de génie, un nouveau Tolstoï, un Proust russe ou polonais pour décrire ce que l'on trouve en Russie partout, à chaque moment — ce que trahissent soudain, dans la vie quotidienne, un geste imperceptible, un regard inoubliable. Ce ne sont pas les conditions difficiles, la faim, qui importent le plus. Ce sont ces regards d'hommes étranglés, d'hommes parmi lesquels on n'en trouve presque pas dont l'un des proches n'ait été envoyé dans un camp du Nord.

Je ne sais combien il y a d'hommes dans les prisons et les camps russes. On parle de chiffres allant de 12 à 35 millions. Mais cette réponse d'un juge d'instruction est caractéristique: lorsqu'un de mes camarades, au cours d'une enquête, lui dit que nous étions trente millions de Polonais et que ce n'était pas si facile de nous supprimer, il se mit à rire:

— Et puis après ? Nous en avons plus que ça dans les prisons et les camps de travail.

Or, ce travail d'esclaves de grandes masses humaines est aujourd'hui un des éléments les plus essentiels de l'économie soviétique.

Czapski emporta ces visions bouleversantes dans son immense périple qui l'emmena avec la nouvelle armée polonaise à travers les steppes de la Russie, le Turkestan, la Perse, l'Irak, la Palestine,

l'Egypte, jusqu'en Italie où se battit merveilleusement le 2e corps polonais. Ce qu'il a vécu ne saurait être oublié. Il a connu des gens comme les membres de cette « famille Korzeniowski » qui périt de misère et de désespoir après sa déportation en Russie, malgré les promesses d'un illusoire rapatriement et dont nous espérons bientôt publier en français la navrante histoire. Certes, il y a des moments où, si l'on ne considère que le côté purement humain des choses, l'épreuve est trop dure, le ciel lourd comme une chape de plomb, la tentation du désespoir presqu'irrésistible. Et cependant, dans ce monde où l'« humain » n'a plus de place, où tout semble aride et mauvais, on rencontre soudain des hommes ou des femmes au comble du dépouillement qu'habite une joie incompréhensible, venue d'ailleurs, qui, elle, n'est pas « de ce monde ». L'auteur des pages que nous publions ci-après a passé deux années dans les camps. Il a perdu toute sa famille. Le récit qu'il nous donne ne fait-il pas comprendre dans un sens infiniment plus élevé et vraiment surnaturel la pensée célèbre de Pascal: « Quand l'univers l'écraserait (cet univers écrasant forgé par les hommes) l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt... » et cet homme dans le camp connaît le sens de la vie et de la mort.

18 mars 1946

LUCIEN MÉROZ

La joie [1]

Dans le camp, on l'appelait communément le peintre. Certains s'adressaient à lui, suivant l'habitude russe, par son petit nom et par celui de son père, en lui disant: Mikolaï Pietrovitch; son nom de famille n'était jamais prononcé. Dans l'expression de son visage, dans sa façon de parler, dans son attitude et dans ses gestes, il y avait on ne sait quoi qui le distinguait de son entourage de gens affamés, abrutis et hébétés. Il était très difficile de définir son âge. Tantôt il paraissait avoir 60 ans, tantôt, une trentaine d'années. Il avait les cheveux blancs avec une légère teinte jaunâtre couleur de blé mûr, soit blanchis par les ans, soit blancs naturellement. Sa figure était pâle et flétrie mais gardait une expression de jeunesse; on pouvait dire, ou une figure de vieillard, ou bien celle d'un homme fort amaigri. Il avait les yeux bleu clair comme le ciel du nord; quelque chose d'insaisissable dans leur expression prouvait que son regard portait plus loin que sur les objets extérieurs — au fond même de son être, dans les mondes qui échappent à la perception des sens. On finit par apprendre qu'il avait 60 ans.

En effet il était peintre. Avant la première guerre mondiale il habitait Paris, où ses tableaux avaient été exposés à diverses reprises. En 1913, il retourna en Russie et s'établit dans le Saint-Petersbourg d'avant la révolution. Il fréquentait surtout les cercles artistiques, avait ses entrées à la Cour, faisait des portraits des grands ducs. La révolution n'était pas pour lui une catastrophe personnelle, le nouveau régime ne supprimait pas les artistes, bien au contraire, il avait tendance à les protéger. A la tête du Commissariat de l'Instruction et de la Culture était Lounatcharski qu'il connaissait bien pour l'avoir rencontré jadis dans les cafés

---

[1] Voir page précédente.

parisiens. Il recevait plus de commandes qu'il ne lui était possible d'exécuter. Et voilà que les jours terribles arrivèrent en 1937, quand, après l'assassinat de Kirov, le fameux Yéjov prit la direction du N.K.V.D. Des centaines de milliers d'hommes de métiers et de milieux divers furent alors mis dans les camps. Parmi eux se trouva aussi Mikolaï Pietrovitch. On ne lui fit aucun reproche, pas une seule fois il ne fut interrogé; tout simplement les délégués du N.K.V.D. se montrèrent chez lui un jour pour lui faire savoir qu'il était considéré comme présentant un danger pour la société et de ce chef devait être déporté pour une période de cinq ans dans les camps correctionnels de travail.

Mikolaï Pietrovitch fut envoyé dans les camps dont le travail consiste à abattre les arbres dans les forêts lointaines du nord. En raison pourtant de son âge et de sa maladie de cœur, les droits d'invalide de première classe lui furent accordés. Au termes du règlement, un invalide de première classe est exempt du travail dans les bois et ne peut être employé qu'aux travaux dans l'enceinte du camp. C'était une grande faveur, puisque la tâche exigée des ouvriers astreints aux travaux dans les bois était impossible à accomplir par un homme d'une force et d'une adresse physique moyennes. Pour la plupart des déportés, l'affectation aux brigades de travailleurs employés à la coupe des bois équivalait donc presque à une sentence de mort par l'épuisement et par la faim, la tâche non accomplie entraînant la réduction jusqu'au minimum des rations alimentaires. Sa qualité d'invalide permit à Mikolaï Pietrovitch de supporter la vie dans les camps pendant plus de trois ans, période qui avait précédé notre rencontre.

Suivant un principe préconisé par le N.K.V.D., tout détenu doit être, dans la mesure du possible, employé aux travaux ressortissant du domaine de sa spécialité professionnelle. Par conséquent, on cherchait à faire travailler Mikolaï Pietrovitch dans la peinture. Quand il fallait peindre le plancher dans le bureau du commandant du camp, c'est Mikolaï Pietrovitch que l'on envoyait. Quand on couvrait de tôle un bâtiment de l'administration et qu'il fallait ensuite peindre la toiture, c'est encore Mikolaï Pietrovitch que l'on envoyait. Sa fonction habituelle était de passer au goudron et à la chaux les lieux d'aisance. Car ce travail était considéré aussi comme celui d'un peintre. Dans les intervalles de ces occupations

artistiques, Mikolaï Pietrovitch était employé aux travaux accessoires de bureau relevant du service de la planification auprès du chef des travaux du camp.

Ces petits travaux étaient une bénédiction pour Mikolaï Pietrovitch dans la vie de camp qu'il menait. Une deuxième bénédiction de son destin était la possession d'une couverture. C'était une authentique couverture ouatée rouge, comme on en voit souvent dans les maisons d'une aisance moyenne, très sale mais relativement peu usagée. Il croyait que c'est avant tout grâce à elle, qu'il s'était maintenu en vie jusqu'alors. Un hiver nordique sévissait dehors, la température baissait souvent jusqu'à 40 et même 50 degrés centigrade; la baraque dans laquelle nous étions logés était mal protégée contre le froid; il y avait beaucoup de fentes non calfeutrées et le vent menait grand train entre les grabats. Nous n'avions qu'un seul poêle en fonte qui chauffait dans un rayon de 5 à 6 mètres, mais au-delà de cette limite, le froid régnait. La couverture maintenait le dernier reste de chaleur qui s'enfuyait du corps exténué de Mikolaï Pietrovitch.

Conserver la possession de cette couverture était un des soucis continuels de Mikolaï Poetrovitch. Ce n'était pas pourtant une tâche facile. La baraque où nous étions installés était habitée en grande partie par des gens dits « ourki » (criminels russes de profession). Ils formaient un groupe organisé, exerçant à l'égard des détenus politiques un terrorisme absolu. Ceux-ci se voyaient arracher des mains leurs exiguës rations de pain presque ouvertement, se faire déloger des meilleures places sur les grabats, voler des affaires qu'ils possédaient. La couverture était un objet trop frappant pour les yeux pour qu'il fût facile de la sauvegarder. Ses loisirs, Mikolaï Pietrovitch les passait assis tout bonnement sur son trésor. Mais avant de partir pour son travail, il avait toujours un problème compliqué à résoudre: où trouver un lieu sûr pour sa couverture ! Ce souci constant de la sauvegarde de la précieuse couverture devint la raison capitale de notre étroite amitié.

A cet époque j'étais exempt d'aller au travail à cause des engelures aux pieds. Mes pieds étaient dans un état désespéré, couverts de plaies qui suppuraient. Au dispensaire du camp, on manquait d'articles de pansement; le médecin y mettait une espèce de poudre et je devais envelopper ces plaies purulentes avec un sale chiffon

qui me servait de chaussette. Tout mouvement m'occasionnait de grandes souffrances, j'étais donc forcé de ne pas bouger de ma place. J'étais, par conséquent, l'homme propre à garder la couverture. J'y consentis d'autant plus volontiers qu'il y avait dans notre baraque un autre Polonais, lui aussi hors d'état de travailler; de cette façon, nous avions la certitude que pas un moment la couverture ne resterait sans garde.

Et les affaires ont ainsi tourné que lorsque, le soir, au retour de son travail, Mikolaï Pietrovitch venait chercher son dépôt, nous nous mettions habituellement à causer. C'étaient des moments de repos pour mon esprit. Mes idées s'éclairaient d'une lumière nouvelle quand j'écoutais ses considérations. Je sentais alors très fort que le monde qui nous entoure est peut-être un monde réel, mais qu'il n'implique pas le fond des choses. La vérité est quelque part tout près de nous et notre effort continuel devrait consister à ne pas s'éloigner d'elle.

Mikolaï Pietrovitch m'exposait sa philosophie de la vie. Le sujet intarissable de ses considérations était le Sermon sur la Montagne.

« Je me réjouis, Wladyslaw Julianovitch, me dit un jour Mikolaï Pietrovitch, je me réjouis toujours ».

« Pourquoi vous réjouissez-vous ? », demandais-je, étonné.

« Car, voyez-vous, il est écrit dans l'Evangile (Mikolaï Petrovitch cite en vieux slave d'église les paroles de béatitude) : « Heureux les affligés, car ils seront consolés » — c'est pourquoi je me réjouis. Nous sommes au fond même de la misère et de la dégradation, si profondément dans la vallée des larmes que seule la joie pourrait jaillir d'ici. Eux (en parlant du régime soviétique, Mikolaï Pietrovitch disait toujours « eux »), inculquent aujourd'hui à toute la Russie les principes du matérialisme dialectique. La dialectique pourtant n'est pas la loi du seul monde matériel, mais aussi bien du spirituel. A une certaine étape de l'existence, la souffrance doit se transformer en son antithèse qui est la joie. Mais pour cela, il faut que soient accomplies certaines conditions: il faut savoir se placer par rapport à la souffrance, prendre une attitude convenable. Nous ne nous imaginons même pas, Wladislaw Julianovitch, ce que c'est que la joie qui nous est préparée en récompense de ce

que nous endurons ici. Je pressens cette joie qui approche et je m'en réjouis, et je m'en réjouis, et je m'en réjouis toujours. »

Une autre fois, le sujet de sa réflexion était la béatitude: « Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux ».

« Que veut dire pauvres d'esprit ? », disait Mikolaï Pietrovitch. Croyez-vous qu'il s'agisse des illettrés, des naïfs, ou bien de ceux qui ne savent pas pénétrer les choses compliquées ? Non, ce sont ceux qui montrent de l'humilité dans la poursuite de leurs buts, qui acceptent avec joie, comme le don de la Providence, tout ce que la vie leur apporte. La pauvreté spirituelle ne consiste pas à posséder ceci ou ne pas posséder cela, elle tient à la nature de nos désirs. On peut être pauvre comme un rat d'église sans l'être dans l'esprit. Savez-vous que jusqu'à présent, je ne peux abandonner certains rêves que je faisais dans ma jeunesse. Lorsque j'étais encore à Paris, je résolus d'aller en Amérique; je voulais y installer mon atelier; mais la guerre m'empêcha de le faire. Jusqu'à présent, je n'ai pas cessé d'y rêver et d'espérer y aller un jour. Cela veut dire que je ne suis pas encore pauvre d'esprit. Et par ailleurs, cette couverture: si j'étais pauvre d'esprit, je ne prendrais pas tant de soin pour la conserver. Je crois tout de même que si je parvenais à abandonner tous ces rêves, ma joie serait plus pure. »

Un deuxième principe de la philosophie de Mikolaï Pietrovitch était la certitude que la vie est belle. Quand il me le dit pour la première fois, je fis presque instinctivement la réflexion: « Oui, mais de toute façon, pas ici ».

« Mais précisément, ici aussi — s'écria Mikolaï Petrovitch — sortez et regardez de quels rayons merveilleux aux reflets changeants se revêt l'aurore boréale. A voir cela, n'éprouve-t-on pas l'impression que ce n'est qu'un des aspects de la beauté absolue ? Ne vaudrait-il pas la peine de vivre et de souffrir rien que pour regarder une merveille pareille ? »

Mais ce n'est pas uniquement dans les phénomènes de la nature réjouissant nos yeux que Mikolaï Petrovitch voyait la beauté de la vie. Cette beauté, à son avis, résidait avant tout dans les réflexes de notre âme, dans l'attitude qu'un homme prend à l'égard d'un autre, dans les liens qui se nouent entre les âmes. Certaines remarques de Mikolaï Pietrovitch me firent comprendre qu'il était marié

deux fois et que les deux femmes étaient vivantes au moment de son arrestation. J'ignore les circonstances qui étaient à l'origine de sa séparation d'avec sa première femme, je ne le lui demandai jamais et je ne sais donc pas si la faute en était à lui ou à l'une d'elles. Mais s'il lui arrivait de me raconter l'histoire passée de sa vie, il mentionnait les deux femmes avec la même nuance de sentiment et de reconnaissance. Il était plein d'optimisme et il croyait les revoir un jour; il croyait, de toute façon, que les liens noués ici-bas continueraient à l'être dans ce que sera l'union des âmes dans la vie future.

Habituellement, les entretiens avec Mikolaï Pietrovitch fortifiaient ma foi au sens plus profond de ces choses mornes que l'on voyait alentour. Nous étions miséreux, exténués, nous avions les jambes couvertes de plaies et fort enflées, tout notre corps était marqué d'abcès, autour de nous il y avait la crasse et la brutalité, la méchanceté et la haine. Au cours de ces entretiens, j'eus parfois l'étrange impression d'être en attente. Comme si au bout d'un instant un voile devait être déchiré et que les vérités cachées à notre intelligence dussent se manifester en toute clarté, le mystère du mal et celui de la souffrance devenir intelligibles.

Les entretiens avec Mikolaï Pietrovitch m'inspiraient de l'optimisme et ressuscitaient en moi la foi en l'homme. Mais j'avais en même temps une volonté immanente de négation presque instinctive. C'était peut-être pour le faire parler et pour me consoler par la suggestion de son inébranlable optimisme. Je répondis donc à ses arguments sur la beauté de la vie: « Notre vie ici, ce sont les poux, la crasse, la faim et le froid, mais ce n'est pas là son côté le plus répugnant: celui-ci consiste dans l'abrutissement de l'homme, dans la disparition totale du sens de la dignité humaine. Regardez les femmes de notre camp. Une bonne partie de ma vie, je l'ai passée dans l'armée; j'ai fait deux guerres, je connais bien la vie de soldat. Mais les jurons qu'elles prononcent, les conversations qu'elles tiennent, je ne les ai jamais entendus auparavant. Presque chacune d'elles est prête à se donner au cuisinier rien que pour un sourire de celui-ci, même pas parce qu'elle a faim, tout simplement parce que le cuisinier est une personnalité influente dans le camp. Et pourtant il y en a parmi elles qui en liberté étaient mères et épouses et qui, à n'en pas douter, avaient un sens de la dignité

de la femme. Et l'attitude des détenus à l'égard des malades et des faibles: cette façon de les frapper, de les déloger des meilleures places, de les repousser du feu. Il me souvient d'avoir vu un jour de ma tendre jeunesse des poules donner des coups de bec à un poussin malade alors qu'il s'approchait d'elles pour picoter un grain. J'ai vu ensuite des choses graves: j'ai vu les boyaux sortant aux hommes encore vivants, éventrés par les grenades. Mais les infirmiers emportaient les blessés et j'oubliais vite l'impression. Le souvenir de ce poussin me poursuivait toute la vie comme un cauchemar. Aujourd'hui j'éprouve cette impression pour une deuxième fois en réalité — parmi les hommes. Regardez bien, Mikolaï Pietrovitch, ces silhouettes qui s'avancent vers nous pour surprendre notre conversation, dans l'espoir d'en rapporter les bribes au mandataire du N.K.V.D. Où voyez-vous la beauté ici ?»

Mikolaï Pietrovitch resta pensif. Un instant après, il leva sur moi ses yeux bleu clair: « Vous avez dépeint, Wladyslaw Julianovitch, un tableau vrai mais incomplet. Les malheurs libèrent quelquefois le mal caché au fond de l'homme, mais ils libèrent la beauté occulte des âmes. La beauté prend un éclat particulier sur un fond de laideur; seulement nous nous refusons à le voir, ayant les yeux trop fixés sur notre souffrance. Tout cela est juste, mais où est dans votre imagination la place de Nadejda Alekseïevna, où est celle des sectaires, où mettez-vous le médecin, où le vieil anarchiste qui tient l'administration des bains ? Pourquoi les avez-vous oubliés ?»

Je fus surpris. En effet, je ne tins pas compte de ces gens.

Nadejda Alekseïevna était une femme relativement jeune, frisant la trentaine, employée comme aide-comptable. Je la connaissais très peu. Je savais seulement que, au moment de son arrestation, elle laissait quelque part, dans l'Oural, son mari et ses deux enfants. Elle était détenue pour avoir, paraît-il, tenu des propos de plaisanterie sur le culte de Staline. D'ailleurs son procès n'était pas instruit; le N.K.V.D. se basant sur un rapport, l'avait condamnée par la voie de l'administration comme une personne présentant un danger pour la société, à cinq ans de camp de travail. Elle n'avait aucune ressemblance avec les autres femmes du camp. On l'entendait parler très rarement; le plus souvent, elle se taisait. Le regard de ses grands yeux foncés était toujours fixé à terre; si

elle l'élevait quelquefois sur la personne avec qui elle conversait, on sentait venir le souffle d'un autre monde, du monde qui existait dans son âme. Sa présence faisait taire les jurons. Elle était, à n'en pas douter, jolie bien que fort éprouvée par la misère. Il n'était pourtant pas imaginable qu'un homme lui fît la proposition que les femmes du camp si souvent se voyaient faire presque en public. Son entourage tenait à son égard une attitude différente bien qu'elle ne fût qu'une esclave sans droits, de même que nous tous. Il y avait en elle une force intérieure qui imposait le respect. Son visage s'éclairait d'un sourire quand elle rencontrait Mikolaï Pietrovitch: ces deux s'entendaient bien.

On appelait sectaires deux baptistes dans notre camp: un vieux âgé d'environ 60 ans, un autre, jeune, de 25 ans à peu près. C'étaient de simples paysans russes; ils étaient employés aux travaux forestiers, dits travaux communs, et ne cherchaient jamais à s'y dérober. Comme ils avaient l'habitude de travailler durement dès leur enfance, ils se tiraient d'affaire tant bien que mal et parvenaient même à accomplir leur tâche, ce qui leur donnait droit à une nourriture passable. Dans notre camp, ils n'étaient pas les seuls prisonniers détenus à cause de leurs convictions religieuses: ils n'étaient même pas les seuls baptistes. Mais les autres subissaient plus ou moins cette atmosphère de malice et de haine et plus ou moins s'en accommodaient. Ces deux gardèrent leur particularité. Ils traitaient tout le monde avec la même bienveillance inaltérable. Ils cherchaient à aider tout le monde chaque fois qu'ils le pouvaient. C'est le plus jeune qui était particulièrement remarquable; un homme grand, au physique très fort, excellent travailleur, il avait un sourire si clair quand le hasard nous mettait quelquefois ensemble pour converser, ses yeux avaient l'éclat du cristal, si brillants, que tout autour la clarté du jour en semblait accrue. Il me rappelait toujours une image de Saint-Jean l'Apôtre que j'avais vue dans quelque galerie.

Le médecin était un Juif allemand originaire de Breslau où il avait fait sa médecine. Pendant l'autre guerre, il était dans l'armée allemande en qualité d'infirmier. Le dévouement dont il avait fait preuve à Verdun lui valut la décoration de la croix de fer. A l'avènement au pouvoir d'Hitler, le médecin se réfugia en Pologne où il avait des parents proches en Volhynie. « Mon existence

matérielle était assurée aussi sous le régime hitlérien, me racontait-il un jour, car en ma qualité de chevalier de la croix de fer, je n'étais pas frappé par la loi raciale, mais moralement, je ne pouvais pas supporter que le principe de la dignité humaine fût ainsi foulé aux pieds. »

En Pologne, il avait cependant de grandes difficultés. Bien qu'il fût bon médecin, excellent surtout en matière de diagnostic, on ne lui accordait pas l'équivalence de son diplôme et on faisait en sorte qu'il n'obtînt plus le droit d'exercer. Lorsqu'en 1939 les troupes russes occupèrent les terres orientales de la Pologne, le médecin fut arrêté ainsi que des milliers d'autres Juifs qui avaient fui la terreur hitlérienne. En route vers l'Est, il fut séparé de sa famille. Sa femme et sa fille furent dirigées vers Kasakhstan, tandis que lui-même allait vers le nord. Le médecin ne fut pas interrogé une seule fois ; il ne reçut pas l'acte d'accusation. Ce n'est que plus tard, déjà interné dans le camp, et après que la guerre russo-allemande eût éclaté, qu'on lui remit le verdict du collège du N.K.V.D. aux termes duquel il était condamné à cinq ans de travail comme un homme « présentant un danger pour la société ».

Je fis plus ample connaissance avec le médecin. Il savait très peu le russe ; continuellement il avait donc besoin, pour lui servir d'interprète, d'un détenu connaissant la langue allemande. J'en étais un et cela donna lieu à notre rapprochement. A le regarder travailler avec un dévouement total, j'éprouvais comme une humiliation que dans l'Etat polonais qui m'était si cher on n'ait pas su apprécier la valeur de cet homme qu'on n'ait pas trouvé un moyen de passer outre aux formalités des règlements de l'administration pour lui donner le champ libre où il pourrait appliquer ses connaissances. Avec cela, c'était un homme extrêmement serviable ; il cherchait à aider tout prisonnier qui s'adressait à lui. Ses yeux de myope, recouverts de verres immenses, brillaient d'une rare bonté. Bien que dans notre camp des détenus mourussent presque tous les jours, chaque mort, le médecin la ressentait personnellement. Il faisait aux autorités du camp des rapports interminables sur l'état sanitaire défectueux, sur le manque de médicaments et d'articles de pansement, sur les mauvaises conditions des hôpitaux, etc. Il s'ingérait même dans les affaires telles que le taux des salaires et l'alimentation et il avertissait dans ses rapports que le taux

des salaires, entraînant l'exténuation physique des prisonniers, pourrait causer un fléchissement dans l'exécution des plans de production. C'était agir avec hardiesse et au risque de s'attirer des conséquences bien graves. Formellement, il n'était aussi qu'un prisonnier sans droits.

L'anarchiste était un type d'homme de beaucoup d'intérêt. C'était l'ancien collaborateur du fameux théoricien de l'anarchisme Kropotkine. Ouvrier de son métier, il se distinguait par ses lectures qui étaient d'une rare ampleur, mais auxquelles il n'apportait aucun souci d'ordre méthodique. Malgré son âge avancé (il avait 70 ans environ), il gardait un enthousiasme juvénile pour les principes qu'il préconisait. Il soutenait toujours avec obstination que toute association — d'Etat, religieuse, professionnelle, etc. — dénature l'individu et rend plus difficile la réalisation de sa destinée. Il croyait en Dieu et affirmait que tout homme délivré des entraves sociales doit trouver son chemin à suivre pour s'approcher de Lui. A cause de ses convictions, il se fit plus d'une fois mettre en prison par les autorités du régime du tsar. Mais la plus horrible forme d'oppression, pire même que celle que nous apprend l'histoire de l'antiquité, était, à son sens, créée par le régime soviétique en Russie. Il ne cachait pas ses idées, les exprimait ouvertement et sans cesse, et, si étrange que cela paraisse, il l'échappait belle. Selon toute apparence, le mandataire du N.K.V.D. dans le camp ne le considérait pas comme dangereux pour la société. Dans le camp, vu son âge avancé, il bénéficiait, de même que Mikolaï Pietrovitch, des droits d'invalide et remplissait les fonctions d'administrateur des bains.

En effet, je ne fis pas cas de tous ces hommes dans notre entretien. Je les regardais comme des exceptions qui ne constituent pas l'essence même des camps. J'étais là en train de réfléchir pour les placer dans le tableau sommaire de la vie dans les camps.

Mikolaï Pietrovitch sembla deviner ma pensée. « Le rôle véritable de cette espèce de gens dans notre réalité est plus grand que vous ne le croyez », dit-il un moment après.

« Tâchez de comprendre que la Russie est un pays d'exception. Car c'est un pays où s'incorpore Satan. Je vous vois sourire. Votre sourire est bien l'expression de votre civilisation surrationaliste. Et pourtant vous êtes un homme croyant. Nous autres, Russes,

nous avons toujours senti l'existence réelle de Satan au cours de notre passé — et un Russe croyant a ce sentiment aujourd'hui. Et vous, Wladyslaw Julianovitch, qui êtes depuis si longtemps en Russie, n'éprouvez-vous pas une impression comme si la réalité russe était l'image de sa gueule abominable.

« Mais il ne sera pas vainqueur, Wladislaw Julianovitch, il sera écrasé, précisément parce qu'il y a des gens comme Nadejda Alekseïevna, comme le médecin, comme les sectaires. Il redoute avant tout la pureté du cœur de l'homme. Il ne s'agit pas de savoir quelles sont leurs idées ou leurs croyances. Je ne sais pas, par exemple, de quelle façon et à quoi croit Nadejda Alekseïevna ; le médecin, à ce qu'il semble, n'est pas croyant du tout ; l'anarchiste a une façon de croire si particulière que je ne réussis pas à le comprendre. Il n'est pas question non plus d'être sans péchés. Nous sommes tous pécheurs, Wladyslaw Julianovitch. Mais il y a en ces hommes une étincelle, un élément de grâce, une volonté subconsciente pour que cette grâce ne soit pas perdue. Il y a encore en Russie beaucoup d'hommes aux cœurs purs, plus que vous ne croyez. C'est contre eux que sera brisée la puissance du mal qui nous domine. Je sais que cela arrivera et je goûte déjà la joie de la victoire.

« Il existe en langue russe une combinaison de deux mots qui ont un son bizarre. traduit en langue étrangère : le chant clair. C'est comme un chant de chœurs d'anges. C'est le chant qui retentit dans nos églises dans la nuit de la Résurrection ; un chant sourd et joyeux de la victoire des esprits lumineux sur les esprits du mal. Il me semble quelquefois entendre ce chant. Très souvent je rêve de l'église où tous les cierges sont allumés, les parements dorés des prêtres brillent et les chœurs accordés chantent. Et je suis si bien ; mon âme est en joie. Je me réveille et je me réjouis, je me réjouis. »

Quelques jours après notre entretien, l'événement suivant se produisit. Un soir, rentrant du travail, je vis Mikolaï Pietrovitch qui portait son dîner. Voûté, sa veste ouatée déchirée, ses grosses bottines de caoutchouc également déchirées, il s'avançait sur le verglas avec une extrême précaution. Des deux mains, il tenait un bol de soupe surmonté d'un morceau de pain bis de 300 grammes. Sa figure exprimait un étrange, presque dévôt attendrissement avec lequel il regardait fixement ce morceau de pain. Pendant cet hiver rigoureux, c'était un fait assez commun dans le camp. Les

prisonniers avaient très souvent une psychose du pain. Plus d'une fois ils le baisaient avant de le manger, lui donnaient des noms caressants, faisaient sur lui le signe de la croix. Ce qui est curieux c'est que cela concernait uniquement le pain et non pas les autres aliments. Il arrivait même que les prisonniers qui avaient touché du poisson l'échangeaient volontiers contre un morceau de pain représentant en calories une valeur inférieure à celle du poisson. Mikolaï Pietrovitch subissait cette psychose; son regard fixé sur le pain exprimait un ravissement qui le mettait hors de lui.

A ce moment même, un autre prisonnier qui le croisait, un criminel de métier, paysan grand et fort, saisit d'un mouvement rapide comme un éclair le pain des mains de Mikolaï Pietrovitch. Mikolaï Pietrovitch s'élança pour tâcher de défendre son trésor. Le criminel le bouscula; Mikolaï Pietrovitch tomba à plat ventre par terre, la soupe fut renversée. Le criminel recula en quelques bonds rapides pour se cacher à l'angle de la plus proche baraque.

Je courus aussitôt auprès de Mikolaï Pietrovitch. Il gisait à terre, presque sans remuer et poussait un léger gémissement. Je me mis à le soulever. En tombant il s'était fendu la peau au-dessus de l'œil droit contre un morceau de glace pointu. Le sang se répandait par gouttes sur la neige et sur mes mains. De grosses larmes tombaient des yeux de Mikolaï Pietrovitch. Je le pris sous les bras et le conduisis vers la baraque. Au bout d'un instant, Mikolaï Pietrovitch se rendit compte par qui il était conduit et s'aperçut aussi qu'il pleurait. Le regard de ses yeux bleus, embués de larmes et vitreux, se dirigea sur moi: « Ne croyez pas que je pleure, Wladyslaw Julianovitch. Il se peut que je pleure, mais c'est malgré moi. En réalité je me réjouis, tout va pour le mieux et le monde est si beau ».

Je ne lui répondis rien. Je le conduisis à sa baraque, à sa place sur le grabat et je le couvris de sa précieuse couverture.

*****

L'optimisme naturiste de J.-J. Rousseau

I. La nature humaine selon Rousseau.

La controverse au sujet de J.-J. Rousseau date de la publication de ses premières œuvres. Il a contesté l'interprétation qu'on donnait de sa pensée. Même bien entendue, cette pensée devait sans doute diviser les hommes, les engager les uns contre les autres puisque son objet est l'homme même. Dans son attaque contre *Emile*, Mgr de Beaumont a tout de suite foncé sur la phrase « scandaleuse »: *Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits, il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain* — armé qu'il était de la chrétienne formule: la faiblesse et la corruption de notre nature. Il nous est loisible de reprendre ce problème d'histoire mais non pas dans la douce quiétude des recherches érudites, pour satisfaire la curiosité sans émoi d'un passé mort. Il nous ramène au point de résistance de la conscience moderne particulièrement réfractaire ou hostile à la conception chrétienne de l'homme, au dogme de sa chute originelle.

* * *

Contempteur de son temps, J.-J. Rousseau en partage bien des idées, des préventions, des préjugés. Il méprise d'un mépris égal et qui dure la métaphysique et la théologie. Il est cependant tributaire de philosophes et de théologiens ou par eux inspiré, mais la spéculation plus pure ou plus haute lui paraît être un exercice sans profit. Il n'aime pas à tirer ses preuves de si haut, comme il dit, ou à chercher si loin ses réponses. Philosophes ou théologiens plus ou moins infidèles ont pu préparer, du reste, les voies à son optimisme. Ils ont contribué diversement à créer, à répandre l'idée de la bonté naturelle de l'homme. Dès avant Rousseau, s'altère la doctrine du péché et plus généralement se manifeste, chez les catholiques et chez les protestants, un dédain caractéristique de la dogmatique. J. A. Turettini, au début du XVIII^{e} siècle, se détournait des dogmes « abstraits et stériles »,

et la Bible, livre d'édification, ne devait pas édifier l'homme vers de trop hauts sommets. N'est-ce pas un adversaire de J.-J. Rousseau, Ch. Bonnet, (adversaire, il est vrai, sur le plan politique surtout), qui écrivait cette phrase étonnante (elle a cessé d'étonner) : *Dieu n'est point l'objet direct de la religion, c'est l'homme*[1]. Elle se doit d'assurer l'honnêteté et le bonheur de l'homme. Rousseau s'abandonne à ce courant paresseux des lassitudes spéculatives que précipite le seul désir de la vie heureuse. Tournée vers l'homme, sa pensée, ne pose jamais que le problème de son bonheur. Cette considération nous commande prudence et défiance à l'endroit des arrangements logiques (fussent-ils de Rousseau lui-même) où sa pensée, sa sensibilité, sa poésie ne peuvent tenir tout entières. L'on peut bien pour éclairer les textes emprunter leur lumière aux définitions plus rigoureuses et plus simples, mais il serait naïf de s'étonner trop vite qu'elle ne les pénètre pas toujours.

Si l'optimisme naturiste est la foi dans la nature réputée bonne, respectable, adorable, il reste à reconnaître ce que recouvre le mot nature, et, si cette foi fut celle de Rousseau, le sens ou les sens que le mot revêt chez lui. Son lexique est peut-être mobile, et trompeur son discours. En tout cas, et jusqu'au *Contrat social* compris, où il a consenti le plus grand effort vers les définitions rigoureuses et la logique sévère, il n'est pas un texte où le système doive nous dissimuler le mouvement, le frémissement de tout l'être. Le mot nature qui peut éveiller chez les philosophes ou les moralistes des résonances si diverses, fait lever sans doute chez lui et chez beaucoup après lui, tout un bruissement symphonique.

Il n'est pas possible d'établir une série sémantique rigoureusement ordonnée selon la chronologie. Il n'importe. Notons d'abord, simplement, que ce Genevois mal élevé, soumis à tant d'influences diverses, mais avec une orientation assez nette — Rousseau est faible plutôt que versatile — n'a jamais été parfaitement acclimaté dans les grandes villes ; et l'on sait combien il aime le végétal, l'animal, les arbres et les eaux, le jeu des puissances élémentaires et la beauté ou la grâce des plus naturels décors. Dès le *Premier Discours*, il évoque un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux et dont on se sent éloigné à regret. Il appelle aussi nature cette Sagesse Eternelle, dont rien ne semble contester la transcendance — qui inscrit sa puissance et sa bonté dans l'ordre des choses et leur magnificence.

---

[1] P.-M. MASSON: *La Religion de J.-J. Rousseau*, T, II, p. 280.

Mais qui ne voit qu'en ces débuts déjà, le mot se charge d'une signification polémique, d'une intention protestataire à l'endroit de la société, de toute règle sociale qui déforme ou « conforme » l'individu, dissipe la personnalité ? La déclamation du *Premier Discours*, par un fâcheux emploi des mots trop grands où l'idée flotte — et se perd, laisse apparaître assez bien déjà son besoin d'une retraite hors du milieu social ou mondain, et dirions-nous, s'il ne s'y mêlait trop de timidités, d'indécision et d'« égotïsme» aussi, son besoin du recueillement. Désir en tout cas de s'appartenir, de secouer le joug des habitudes, des convenances, des mensonges sociaux, d'oublier les livres (il excepte l'Evangile), pour mieux entendre la voix intérieure, car il n'est d'autre philosophie. La réponse au roi de Pologne insiste sur l'infaillibilité du guide intérieur. Que ne l'écoutons-nous toujours ? Et la réponse à Bordes, et à tous les pessimistes, leur oppose ce même témoignage, qui le convainc, lui, qu'il est foncièrement bon.

Le *Deuxième Discours* nous introduit plus délibérément dans les perpectives de l'histoire. Apparemment, du moins. Au commencement, l'homme vivait selon la nature, sous le règne de la nature. Rousseau rêve — il n'est pas le seul ni le premier — d'un état de nature. Il l'imagine, le colore autrement que Hobbes, ou Spinoza, autrement que Voltaire. Il recrée ou crée cet état pour s'y évader et permettre à d'autres l'évasion. S'évader en soi-même... serait-ce la manifestation d'une simple introversion artistique ? Il veut bien retrouver une condition objective où l'homme coulait des jours tranquilles et innocents. Innocent parce qu'il vivait solitaire, ignorant la réflexion et le remords, accordé qu'il était aux choses et à soi-même, dans la confusion d'une pensée à peine éveillée et semblable à l'instinct. La nature — Sagesse Eternelle — a pourvu aux besoins de cette créature en veillant à ne les pas multiplier.

Cette rêverie historique ne conclut pas, ou dépit de l'interprétation commune, à notre insociabilité foncière, au caractère absolument antinaturel de la société. Malgré le détour par les forêts vierges, c'est en pays civilisé qu'elle aboutit et veut aboutir. Aussi bien Rousseau reconnaît-il à son primitif la perfectibilité et, tout comme Bossuet, ce sentiment de la pitié d'où dériveront toutes les vertus sociales. Il n'est pas exact de prétendre que le passage à la vie communautaire s'opère exclusivement par une sorte de pression des circonstances, selon des déterminations de l'extérieur. C'est par une exigence de sa nature et non des seules circonstances que l'homme se lie à l'homme pour former une société. Mais la rêverie a pour fonction, en flattant l'imagination du poète, d'appuyer sa critique de la société

contemporaine, fondée sur l'inégalité des conditions et sur le privilège, d'appuyer son apologie dès lors entreprise de la liberté et de l'égalité.

Je voudrais bien qu'on m'expliquât quel peut être le genre de misère d'un être libre dont le cœur est en paix et le corps en santé. C'est que la liberté (l'égalité est condition de la liberté) comme la vie, est un don essentiel de la nature, une exigence de notre nature. *Les politiques font sur l'amour de la liberté les mêmes sophismes que les philosophes ont fait sur l'état de nature : par les choses qu'ils voient, ils jugent des choses très différentes qu'ils n'ont pas vues ; et ils attribuent aux hommes un penchant naturel à la servitude par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont sous les yeux supportent la leur ; sans songer qu'il en est de la liberté comme de l'innocence et de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, et dont le goût se perd sitôt qu'on les a perdues...* Il ajoute : *Comme un coursier indompté hérisse ses crins, frappe la terre du pied et se débat impétueusement à la seule approche du mors, tandis qu'un cheval dressé souffre patiemment la verge et l'éperon, l'homme barbare ne plie point la tête au joug que l'homme civilisé porte sans murmure et il préfère la plus orageuse liberté à un assujettissement tranquille*[1]. Nous percevons ici le ton des plus violentes revendications. Et encore: « *L'inégalité étant presque nulle dans l'état de nature, tire sa force et son accroissement du développement de nos facultés et des progrès de l'esprit humain et devient stable et légitime par l'établissement de la propriété et des lois. Il suit encore que l'inégalité morale* (c'est-à-dire dans la société constituée) *autorisée par le seul droit positif, est contraire au droit naturel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité physique* (c'est-à-dire dans l'état de nature), *distinction qui détermine suffisamment ce qu'on doit penser à cet égard de la sorte d'inégalité qui règne parmi les peuples policés puisqu'il est manifestement contre la loi de nature de quelque manière qu'on la définisse qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage et qu'une poignée de gens regorge de superfluités tandis que la multitude affamée manque du nécessaire*[2].

L'innocence, la tranquillité des jours révolus, lointains, les avantages de l'état de nature ne sont dépeints que pour faire une antithèse avec la corruption, toutes les misères de l'état présent, pour permettre de crier à l'injustice, de vitupérer une civilisation qui, de tant de manières, froisse le droit naturel à la liberté.

---

[1] *Oeuvr. Comp.* (édit. Hachette) I. 117.
[2] *O. C.*, I, 126.

Ce droit est inaliénable, on n'en dépouille pas un homme sans l'altérer dans sa nature. L'esclavage est une violence qui deshumanise, si bien que les *jurisconsultes qui ont gravement prononcé que l'enfant né d'une esclave naîtrait esclave, ont décidé en d'autres termes qu'un homme ne naîtrait pas homme* [1].

De telles phrases ne nous invitent-elles pas déjà (certaines expressions surtout [2]) à négliger l'histoire et à nous arrêter à une certaine interprétation des mots « nature » — et « état de nature » ? Assurément, Rousseau a eu tort de bloquer, comme l'en accuse J. Maritain, en un seul pseudo-concept équivoque la nature des métaphysiciens (l'essence) et la nature des empiristes (donné primitif, état primitif) ; la discrimination toutefois s'opère, nous semble-t-il, sans un effort héroïque entre une description, une évocation, un mythe qui n'est guère qu'un procédé dialectique — et l'affirmation authentique de sa passion libertaire: ma nature me veut libre, je ne suis homme qu'autant que je jouis de la liberté, affirmation que son éloquence théoricienne étend, comme elle peut, à l'espèce entière. Le témoignage du passé n'est sollicité (ou imaginé) que pour légitimer l'insoumission dans le présent et le changement dans le futur. Ce qu'il prétend rejoindre et définir, c'est donc l'homme essentiel et cela dès avant le *Contrat social*, en reconnaissant toujours la liberté (au sens de l'indépendance à l'égard des autres) comme un élément constitutif de sa nature, un droit inamissible [3].

* * *

Les hommes sont méchants, une triste et continuelle expérience dispense de la preuve, cependant l'homme est naturellement bon. [4]

Ce présent (*est* naturellement bon) doit être pris au sérieux. La proposition à deux temps (pessimiste et optimiste) fonde sa critique, inspire son œuvre positive, son roman, sa rêverie... L'on connaît le texte des *Dialogues* [5] qui ramène l'œuvre entière de Jean-Jacques au grand principe « que la nature a fait l'homme heureux et bon et que la société le déprave et le rend misérable ». [6] Il ajoute qu'*Emile* ce livre tant lu, si peu entendu

---

[1] *Ibid.*, I, 119-120.

[2] V. plus haut: la loi de nature, *de quelque manière qu'on la définisse.*

[3] Cf. *Revue Philosophique* (1941), article de Guéroult. Le tort de l'auteur, croyons-nous, est de différer jusqu'au *Contrat* l'apparition du sentiment de la liberté et de croire à deux descriptions successives de l'homme essentiel sans indiquer les éléments communs à l'une et à l'autre.

[4] *O. C.*, t. I, 133.

[5] *O. C.*, t. IX, 287.

[6] Ce n'est pas la condamnation de la société en soi. Voir notre édition du *Contrat Social* (à paraître).

et si mal apprécié n'est « qu'un traité de la bonté originelle de l'homme, destiné à montrer comment le vice et l'erreur, étrangers à sa constitution s'y introduisent du dehors et l'altèrent insensiblement... »

Nous ne sommes pas disposés à donner à ces lignes d'un auteur si évidemment touché par la maladie, une valeur exceptionnelle. Mais il est intéressant de remarquer comment il y souligne le trait d'une créature sans vice et sans erreur. Que dit le traité de l'éducation ? Il faut le déchiffrer à travers les antithèses forcées et les paradoxes, en faisant sa part aussi à cette coquetterie que met Rousseau à surmonter des contradictions imaginaires (et parfois réelles). Il s'applique, justement, à lever les contradictions de l'homme, à l'affermir dans le respect de sa nature pour lui assurer une vie heureuse.

Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses. Il convient donc de garantir le developpement normal, de favoriser, au plus, une maturation régulière, sans la forcer artificiellement ou qu'intervienne un agent étranger.

L'éducation réussira en laquelle la convergence sera parfaite c'est-à-dire en laquelle les hommes seront assez sages pour ne pas contredire la leçon des choses mais pour en permettre plus aisément la réception. La pédagogie active et fonctionnelle de J.-J. Rousseau qui prétend s'étayer d'une psychologie progressive n'est qu'un aspect de son optimisme naturiste qui veut exclure de l'être humain toute division, empêcher qu'éclate la lutte, le drame.

Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits : il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain et il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment et par où il est entré »[1]. C'est bien la formule des *Dialogues*. La seule passion, continue-t-il, est l'amour de soi-même ou l'amour propre dans un sens étendu (ailleurs, il les distingue). Cet amour propre, en soi et relativement à nous est bon et utile, et comme il n'a point de rapport nécessaire à autrui, il est, à cet égard, naturellement indifférent.

Si la seule passion fondamentale est l'amour propre, à l'état virtuel et de disposition innée, il dote l'homme dès son enfance, d'une espèce de justice (justice à son profit) ; et à l'âge voulu, comme la pitié, s'éveillent l'amitié et l'amour. Ces affections de l'âme, éclairées par la raison mais non pas établies sur elle, dérivent toutes de cet amour de soi réputé utile et bon. Distingué de l'amour propre, passion strictement sociale, il prolifère quand il

[1] *Emile, Liv. II. OC.* II. 60.

est protégé, en passions humaines et douces, passions de bienveillance et de commisération (voir le livre IV). C'est donc que l'homme est promis aux relations avec ses semblables comme il est promis à une activité réfléchie et spécifiquement morale. Il est déclaré expressément, en effet, que c'est lorsqu'il connaît les sentiments et les notions du bien et du mal qu'il est vraiment un homme ; ce sont ces sentiments et ces notions qui le constituent véritablement homme, grâce à eux qu'il appartient à l'espèce. Il n'est pas question de le reléguer au fond des bois ; le moment venu (tard, il est vrai), il est introduit dans le « tourbillon social ». Il y est introduit après avoir fortifié sa personnalité, son goût de la liberté.

Toute cette éducation est centrée sur le sentiment de la liberté à conserver et sur l'unité intérieure, l'harmonie sans trouble qui prolonge, amplifie l'innocence et la félicité de l'état de nature (= état primitif). Ce thème — ou ce mythe — sera plus d'une fois rappelé mais toujours dans l'intention de justifier l'individu indépendant à l'égard des préjugés du monde, ignorant la division et le trouble ... Mais voilà ! Comment imaginer que l'individu se puisse défendre en jouant, sans recevoir de blessure contre les agressions de l'ennemi du dehors et contre l'ennemi du dedans. Quel optimiste, si solide soit-il, contestera jusqu'au bout la lutte pénible, douloureuse, dès lors qu'il croit au bien et au mal ? Rousseau n'a pu nier cette évidence que la lutte se déclanche fatalement. Sans préconiser la fuite, il a différé autant que possible l'engagement et tâché de limiter ses dégâts. Il a chargé de cet office le vicaire savoyard. Certes, son traité d'éducation ne respecte pas toutes les délicatesses, mais c'est quelque chose qu'il ait affirmé en un siècle souvent cynique que l'homme tire son excellence de sa conscience, qui le rend semblable à Dieu. Pourquoi la voix de cette conscience ne s'élève-t-elle pas plus vite, et plus haut puisqu'elle parle la langue de la nature ? L'optimisme trop ferme — trop mou plutôt de Rousseau — l'incline à des ménagements périlleux et lâches et il lui dicte les formules flatteuses et nocives : « *Ah ne gâtons point l'homme. Il sera toujours bon sans peine et toujours heureux sans remords* ». Mais qu'y a-t-il au fond de ces formules, d'où procède cette pédagogie trop lisse, trop peu courageuse. N'y perçoit-on pas une plainte, l'effet d'une expérience pénible, pleine de regrets ? Le passage arrogant du troisième *Dialogue* ne nous trompera pas où l'apologiste de la nature se fait du même coup l'apologiste de Jean-Jacques. Il s'y vante d'avoir ôté la rouille qui cachait les sentiments naturels et d'avoir dessiné le portrait ressemblant de l'homme naturel. Il l'a pu dessiner parce qu'il en était, pense-t-il, l'ex-

ceptionnel exemplaire : *Ou est-il cet homme de la nature qui vit vraiment de la vie humaine, qui comptant pour rien l'opinion d'autrui, se conduit uniquement d'après ses penchants et sa raison, sans égard à ce que le public approuve ou blâme ?... Si vous ne m'eussiez dépeint votre Jean-Jacques j'aurais cru que l'homme naturel n'existait plus mais le rapport frappant de celui que vous m'avez dépeint avec l'auteur dont j'ai lu les livres ne me laisse pas douter que l'un ne fit l'autre quand je n'aurais nulle autre raison de le croire.* [1] Quel est le degré de sa sincérité dans cette satisfaction de soi-même ? Il est d'autres pages, plus lucides ou d'autres phrases plus vraies où se perçoit le murmure au moins d'une conscience qui ne se laisse pas étouffer. « *Bon sans peine, toujours heureux sans remords.* » Rêve absurde qui doit compenser une existence traversée, plus amère qu'heureuse et qui ne fut pas celle des maturations lentes, de l'imagination sauvegardée, des émois différés. Elle a subi les hasards des situations imprévues, les hasards de la route. Elle ne s'est pas maintenue pour y cheminer avec sécurité dans la voie de la « nature ». Elle fut engagée dans les sociétés diverses, vouée aux rencontres fâcheuses, sollicitée de bien des façons, rarement par le bien, souvent par le mal. La nature ? Mais au sens qu'il a dit : Les dispositions fondamentales d'une créature de Dieu, il a fallu qu'il la retrouvât, la découvrît. Et il est équitable avant de le critiquer de lui faire un mérite de sa recherche. Son optimisme avant d'être l'abandon à la facilité, la quête d'une espèce d'euphorie, et le refus des plus précieuses valeurs comme des plus indispensables secours est un effort pour se dégager d'un désordre et aussi une méritoire confiance dans la sagesse créatrice. *Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme.* La phrase n'a rien de scandaleux. C'est le commentaire de Rousseau qui la fait dévier. Sur les causes et les conditions de cette dégénérescence et sur les conditions de la régénération Rousseau s'est mépris. Il s'est mépris sur notre plus vraie liberté. Le contempteur des hommes, des mœurs, a mis trop généreusement ou trop orgueilleusement sa confiance en soi-même, en l'homme.

« *On apprend dans ses livres à être mécontent de tout hors de soi-même.* » Si ce mot de Joubert dit vrai il faudra convenir que ses livres ne favorisent pas l'accueil du message évangélique : trop de confiance en l'homme et, quoi qu'il paraisse, une confiance mal éclairée en Dieu. Finalement, c'est à sa religion et à sa piété qu'il faut regarder. Son refus de la spéculation et de la ré-

[1] *O. C.*, IX, 288.

vélation —, d'une sagesse surnaturelle —, d'une vision plus large, plus ample, plus profonde des choses, son anthropocentrisme, son égoïsme — que beaucoup de ses adversaires, du reste, sont incapables de rectifier convenablement — sont au principe de ses écarts et de ses erreurs.

* * *

Une remarque[1] au moins s'impose concernant le *Contrat social*. Il introduirait dans l'œuvre de Rousseau, selon l'opinion courante, une contradiction irréductible: farouchement antilibéral, le traité politique détruirait purement et simplement les thèses de l'optimisme naturiste en demandant à un Etat fort, tout puissant, de lier sévèrement l'individu qui ne serait plus saisi que sous l'aspect d'une brute à enchaîner. Tel n'est pas notre sentiment. Tout ce qui précède réduit la distance déjà des *Discours* et d'*Emile* au *Contrat*. Ce que nous pourrions ajouter sur ce dernier livre et sur la *Nouvelle Héloïse*, *La Lettre à d'Alembert* opérerait dans le même sens ou à peu près. Si « *chaque individu est un tout parfait et solitaire* » c'est que chaque individu est essentiellement libre, sans dépendance, au principe ou en principe, à l'égard d'autrui, et bénéficie d'une autonomie qui condamne toute domination sur lui. Personne ne peut disposer de personne contre sa volonté. D'autre part, *l'ordre social est sacré* puisque dans l'ordre social seulement, à condition que n'y soit pas froissé le droit à la liberté, l'homme s'accomplit. Ici, cependant, la misère le guette et la dépravation. Il ne leur échappe que par l'effet d'une institution que le *Contrat* prétend expliquer. C'est un contresens d'imaginer que Rousseau, après avoir critiqué avec véhémence la société, fait amende honorable, rend les armes, et se range. En surmontant l'antinomie de l'autorité requise par la vie politique et de la liberté, attribut essentiel de l'être humain, il s'enchante de l'illusion (au moins pour un temps) d'être parfaitement fidèle à soi-même dans le développement continu de la doctrine. Seulement, son optimisme transfère la bonté, la rectitude des mouvements de l'individu au citoyen — à ce membre de la Cité qu'a touché la grâce civique, qui s'absorbe dans la communauté, et dont la volonté personnelle s'identifie pour des fins communautaires, à la volonté générale. Et cette volonté générale va toujours, d'intention, dans le sens du bien de la communauté.

---

[1] Nous nous permettons de renvoyer pour quelque développement à notre édition du *Contrat social*, *L.U.F.* Voir spécialement l'introduction.

Cette société où seule la volonté générale commande, au sens strict (par la loi qu'elle édicte), est la seule qu'en son âme et conscience reconnaisse Rousseau. L'autorité qui s'y exerce est seule légitime, sa justification est dans sa bonté — et dans ce fait qu'elle laisse intacte, pense-t-il, la liberté. Autorité sacrée, consacrée par la confiance exaltée d'un optimisme peu soucieux de chercher, quoiqu'on ait dit, ailleurs et plus haut les fondements du droit ou de la loi. La religion est réduite, dans le *Contrat* au rôle ancillaire ou mercenaire: elle pénètrera jusqu'à l'âme des citoyens pour les *dénaturer* plus complétement, selon le mot équivoque ou trompeur d'*Emile*, les lier plus solidement au service de l'Etat. Toute la pensée religieuse de Rousseau n'est pas contenue dans les quelques lignes du *Contrat social* et dans le chapitre de la *Religion Civile*. Qu'il ait pu les écrire ne laisse pas de nous intéresser et nous presse encore davantage de considérer son attitude religieuse.

François BOUCHARDY

Orientations de la caractérologie

De l'empirisme à la science.

Si la caractérologie constitue, si du moins elle tend à constituer la connaissance scientifique du caractère humain, il s'en faut de beaucoup que tout ce que nous savons sur la question ne date que de C. G. Carus, en qui Klages se plaît à saluer un des rares précurseurs des caractérologues modernes, ou de J. Bahnsen, qui inventa, en 1867, le terme même de *Charakterologie*. Comme toute autre science, celle-ci a ses antécédents, d'ordre empirique. L'observation quotidienne de ses semblables, la réflexion introspective sur sa propre complexion mentale et morale, l'attention accordée à la constance ou à l'évolution de certains « traits de caractère » ont fourni à l'homme des renseignements pratiques sur le caractère des individus humains, avant qu'aucun philosophe s'avisât de les approfondir et de les systématiser. Et l'on continuera, après, à faire de la caractérologie sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose.

L'ampleur et la justesse de ces vues empiriques varient naturellement selon le degré de perspicacité de l'observateur. Les études de caractère d'un Théophraste ou d'un La Bruyère marquent un effort de regroupement des notations recueillies à même les individus réels, et de construction de types fictifs — mais représentatifs — au moyen d'observations prises sur des sujets concrets, mais éparses. Haussement au-dessus du singulier, tendance à l'universel, qui demeure encore dans les bornes du particulier infraspécifique. De même les caractères portés à la scène par un Shakespeare s'inspirant de l'histoire, ou par un Molière portraiturant des vivants, non sans y ajouter l'un et l'autre le coup de pouce magistral qui en fait des caractères-types « plus vrais que nature » ; les caractères campés par le romancier, de la *Princesse de Clèves* au *Nœud de Vipères :* tous ces produits de l'art littéraire sont tributaires d'une connaissance des hommes par contact, fréquentation, intuition, communion, connaturalité, tous genres de connaissance empirique,

mais poussée au maximum de puissance et doublée du don d'expression et d'évocation propre à l'artiste créateur.

Le stade scientifique de la connaissance du caractère humain, la véritable caractérologie qui mérite ce nom savant, légèrement pompeux, mais susceptible, dans quelques décades, de devenir aussi courant, aussi banal que celui de psychologie — son aîné d'à peine cent ans — la caractérologie scientifique ne commence qu'avec une investigation plus large et méthodique, avec la recherche des facteurs déterminants du caractère chez les individus ou dans les collectivités humaines.

Jusqu'ici, rien de spécial à la caractérologie. Le genèse et l'évolution de cette branche de la psychologie marchent en parallèle avec le processus de formation de la psychologie scientifique dans son ensemble [1]. La caractérologie empirique et la scientifique ne forment pas deux caractérologies, mais deux étapes d'une caractérologie en voie de se constituer comme science.

Les travaux récents consacrés à la caractérologie trahissent une autre similitude entre le destin de ce jeune rejet et celui de l'arbre dont il est issu [2]. On pourrait écrire un volume sur: La Psychologie à la recherche de son objet — et ce titre n'aurait de paradoxal que l'apparence. On en pourrait écrire un autre sur un sujet connexe: La Caractérologie à la recherche de son objet. A peine arrivée en effet au stade scientifique, l'étude du caractère humain — cet objet concret, s'il en est, et immédiatement saisissable, semble-t-il — se trouve conçue et conduite d'une manière très différente par deux courants de recherches contemporaines. Dans les pages qui suivent, nous nous proposons d'esquisser leurs orientations propres et de définir les principes de leur divergence.

La caractérologie française, de Ribot à Le Senne.

Ouvrons le plus récent *Traité de caractérologie* [3]. Il nous est

---

[1] Cf. E. Baudin, *Psychologie* et *Précis de logique des sciences*, de Gigord, Paris.

[2] W. Boven, *La Science du caractère*, Delachaux & Niestlé, Paris et Neuchâtel, 1931, donne un inventaire des publications caractérologiques à cette date; cf. *Journal de Psychologie*, novembre et décembre 1930.

[3] R. Le Senne, *Traité de caractérologie*, aux Presses universitaires de France, Paris, 1945.

arrivé de France, il n'y a que peu de jours. L'auteur, M. René Le Senne, professeur à la Sorbonne, met le doigt, dès les premières lignes de sa préface, sur le point de bifurcation qui nous intéresse.

Dans un sens étroit, note-t-il, le caractère désigne « le squelette permanent de dispositions qui constitue la structure mentale d'un homme ». Dans ce sens étroit, par conséquent, on appellera caractérologie la science qui embrasse non pas « la totalité des traits et des mouvements qui s'entrecroisent dans la vie psychologique d'un individu », mais seulement « ce qui la conditionne congénitalement par-dessous... la résultante des hérédités qui sont venues se croiser en lui » (pp. 1 et 10).

Dans un sens large, au contraire, la caractérologie porte non seulement sur la complexion mentale native d'un homme, « mais sur la manière dont cet homme exploite le fonds congénital de lui-même, le spécifie, le compense, réagit sur lui » (pp. 1-2).

Et voilà dessinés, non pas deux chapitres d'une même caractérologie, mais deux caractérologies distinctes, à principes distincts, et même opposés, à méthodes distinctes, et même opposées.

Le Senne déclare d'emblée s'en tenir quant à lui au caractère et à la caractérologie pris au sens strict, et laisser délibérément de côté leur acception plus large. Sur cette prise de position, on est en droit de le ranger à la suite des psychologues français, Ribot, Fouillée, Paulhan, Malapert. On se sent confirmé dans cette disposition, à voir comme il refuse d'entrer dans le sillon ouvert par les caractérologues allemands, Klages, Prinzhorn, Utitz, Fritz Künkel, etc. Est-il besoin de dire qu'un nationalisme obtus n'a rien à voir dans cette attitude, puisqu'aussi bien on pourrait ajouter Wundt, et combien d'autres, à la liste qui commence par Ribot; Boutinaud et quelques autres à celle qui finit par Künkel ? On nous permettra cependant, pour simplifier, de parler, d'une part, d'une caractérologie française, ou ribotienne, et, d'autre part, d'une caractérologie allemande, ou klagésienne, sans vouloir atténuer le moins du monde les nuances importantes qui se manifestent par ailleurs chez les auteurs que nous rangeons derrière leurs chefs de file respectifs.

Ce qui distingue essentiellement les deux types de caractérologie, c'est la notion fondamentale de *caractère*. Le Senne, dans ses définitions liminaires, appelle caractère au sens strict ce qu'on

appelle en général *tempérament*, et cette transposition ne laisse pas que d'être fâcheuse. Les tempéraments classés par Galien en sanguins, flegmatiques, colériques et mélancoliques, constituent, dans la terminologie de Le Senne, autant de caractères, lesquels « correspondent sans violence à quatre groupes de la classification de Groningue » (p. 47), soit des professeurs Heymans et Wiersma. Il adopte la typologie de ces derniers. Les deux tiers de son ouvrage décrivent huit types de caractères: le nerveux, le sentimental, le colérique, le passionné, le sanguin, le flegmatique, l'amorphe et l'apathique. Par contraste, le caractère au sens large — dont il ne veut jusqu'ici rien savoir — recouvre la même réalité, en partie native, en partie acquise, que le caractère du langage empirique ou littéraire.

En d'autres termes, le caractère au sens strict, défini d'entrée de cause par Le Senne, comporte une notion et une dénomination empruntées à la pensée et au dictionnaire des médecins. Sous sa plume, même appliqué au mental, il garde le sens qu'il a dans des expressions comme: les caractères anatomiques ou morphologiques d'un individu. Or, si Le Senne tient à conserver le même terme de caractère pour les données natives corporelles et pour les données natives mentales de l'individu — quitte à se brouiller avec le parler usuel — ce n'est pas qu'il identifie le corporel et le mental, loin de là; nous le verrons clairement par la suite. C'est qu'il les considère sous un aspect qui leur est commun, en raison duquel il veut pour elles un nom commun, à savoir qu'elles sont des données de la nature. « Il n'y a rien dans le caractère qui ne soit *congénital*, né avec l'individu, constitutif de sa nature première » (p. 10). C'est pourquoi, il entend que le caractère constitue le fonds « solide et permanent..., le squelette de la vie psychologique » (ibid.).

Pris au sens large, — celui que Le Senne signale pour s'en écarter, — le caractère se distingue de son acception étroite par deux traits essentiels. D'abord il est *acquis*, au lieu d'être inné. Il est la résultante de la combinaison des données natives avec les influences subies par le sujet et les transformations opérées par lui-même au cours de son existence. En second lieu, si le caractère au sens étroit se réduit au squelette de la vie mentale, au sens large il désigne la *totalité* du type psychologique d'un individu.

Pour achever de circonscrire la position de Le Senne aux premières pages de son livre, rapportons-la aux deux pôles de la formation de l'individu que la pédagogie anglo-saxonne désigne par les termes de *nature* et de *nurture*, le donné et l'acquis. Le caractère au sens étroit correspond à ce qui est mental dans la *nature*. Au sens large, il englobe tout ce qui s'est assimilé de la *nurture* dans la vie psychique du sujet.

Mais M. Le Senne est un esprit hospitalier, qui nous réserve des surprises.

Pour peu qu'on connaisse les travaux de Heymans et Wiersma, on a envie de dire, après avoir parcouru 538 pages sur les 650 que compte l'ouvrage de Le Senne: « En somme... à l'ouest, rien de nouveau ! » Certes, il valait la peine de mettre à la portée du lecteur français les enquêtes biographiques et statistiques des deux savants néerlandais, œuvre monumentale confinée dans des revues allemandes pour spécialistes. Néanmoins le refus préliminaire de tenir compte de la nouvelle caractérologie allemande — relativement nouvelle, puisqu'elle date de 1910, avec la première publication de Klages, mais nouvelle par rapport à la caractérologie française, — ce refus demeure gênant et nous laisse déçu, après un titre aussi prometteur que celui de *Traité de caractérologie*. Aussi n'est-on pas peu surpris, en abordant le dernier sixième du livre, de voir M. Le Senne ouvrir ses fenêtres, se départir de son ostracisme, et faire son miel des récoltes qu'il a trop longtemps paru dédaigner. De sorte que, au terme de la lecture, il faut reconnaître qu'il a tenté une synthèse de dernière heure, avec trop de timidité, en laissant subsister des contradictions entre le début et la fin de son œuvre, mais aussi que cet effort intelligent vaut d'être salué. Il offre au surplus le piquant intérêt d'un « cas difficile » de caractérologie, en trahissant les difficultés qu'éprouve un esprit éminent, formé dans le sérail de la psychologie ribotienne, à assimiler les apports d'une école orientée différemment.

Pour mesurer tout le sens de l'heureuse initiative de Le Senne, voyons de plus près en quoi la caractérologie klagésienne se distingue de la ribotienne.

La caractérologie allemande, de Klages à Fr. Künkel.

La caractérologie allemande moderne ne considère pas le caractère comme la masse des alluvions de la *nurture*, stratifiée sur

la couche primaire de la *nature*. C'est plus exactement l'agencement, l'organisation de ces nouveaux acquêts. Tous les matériaux accueillis ou recueillis en cours de route sont disposés et utilisés selon un certain ordre, qui leur confère une unité organique, en les subordonnant à certaines fins du sujet. Le principe de cet ordre finaliste réside dans une attitude interne de l'esprit vivant, dans une idée-reine, ou une image directrice qui domine la vie psychique de l'individu. *Leitbild :* ce mot-clef revient sans cesse chez Klages, Prinzhorn, et surtout chez Fritz Künkel. C'est à ce dernier, parce qu'il s'est gardé comme du feu d'extrapolations métaphysiques où ont erré ses confrères [1], parce qu'il est le moins « dogmatique » des caractérologues, et le plus proche de l'homme concret d'aujourd'hui, que nous emprunterons l'esquisse du caractère en fonction du *Leitbild*.

L'image dominante peut être consciente ; le plus souvent, elle est inconsciente. Il ne faut donc pas la confondre avec l'idéal artistique, moral ou religieux, qui est de nature objective, ou objectocentrique. Elle exprime plutôt une conception déterminée du moi, ce « centre actif, comme dit Le Senne [2], au cœur de la relation unissant le caractère » — donné — « et la personnalité » — acquise, construite. Elle exprime la situation que le sujet aspire à voir attribuer à son moi dans le monde, ou le rôle qu'il s'efforce de lui faire exercer dans la vie. Elle n'est donc pas une idée pure, un concept, mais une idée étoffée d'images. Elle n'est pas non plus simple représentation ou jugement théorique, mais idée-image pratique, consigne, devise, orientée vers l'action, directrice, *Leit-bild*.

Elle confère à l'individu une unité d'action, de comportement, de conduite. Elle constitue l'élément formel de son caractère, la « particularité distinctive de son être » [3]. Le caractère humain intégral se compose bien du donné physique et psychique, et de l'acquis, mais le donné est comme une matière et l'acquis comme

---

[1] Cf. Gustave THIBON, *La Science du caractère* (L'œuvre de Ludwig Klages) [et de Prinzhorn]. Coll. Questions disputées. Desclée de Brouwer, Paris, 1933.

[2] *Op cit.*, p. 11.

[3] KLAGES, *Persönlichkeit*, p. 12.

une forme [1]. Et dans cet acquis, ce qui le fait proprement humain, c'est le mental; ce qui le fait personnel, c'est l'attitude psychologique propre à chacun; et ce qui « caractérise » formellement le psychisme individuel, c'est un noyau central, une attitude foncière du moi par rapport à tout le non-moi, la teneur habituelle de ce rapport incarné dans l'image directrice [2].

Toute déviation du caractère se réduit en définitive à de l'égocentrisme *(Ichhaftigkeit)*. Non pas cet égocentrisme qui est une tournure normale de l'esprit enfantin à un certain âge, et que les analyses de M. Jean Piaget ont mis en lumière. Ni à cet égocentrisme vital, plus exactement dénommé instinct de conservation, qui persiste normalement chez l'adulte, lui inspire le soin de son existence et de ses besoins naturels *(primum vivere)*, préside même à la hiérarchie morale de ses obligations de justice et de charité *(Tu aimeras ton prochain comme toi-même... Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes)*. Mais une survivance hors de saison de l'égocentrisme infantile, ou une exagération du respect de sa propre vie, une application exaspérée à défendre son indépendance de personne *sui juris*, aux dépens d'une saine attitude objectocentrique *(Sachlichkeit)* [3].

Le caractère équilibré, normal, (dont la perfection n'existe sans doute que chez les saints, et sûrement pas dès le début de leur vie) comporte une attitude essentielle d'adaptation, de correspondance au réel dans toute son ampleur, matérielle et spirituelle. D'autres diront: une correspondance aux « valeurs ». Cet objecto. centrisme est tout autre chose que le « caractère objectif » équiva-

---

[1] THIBON, *op. cit.*, p. 42. De son côté, LE SENNE, *op. cit.*, p. 11, s'exprime dans les mêmes termes à propos du caractère (au sens étroit) et de sa relation à la personnalité.

[2] Cf. THIBON, *op. cit.*, pp. 38-39: « noyau fondamental... centre immuable..., rapport particulier à chaque individu, qui lie, au-dessous de la zone consciente, la vitalité à l'esprit, et imprime aux facultés certaines directions qui les inclinent à agir et à pâtir suivant un mode déterminé ». D'après Prinzhorn.

[3] Fr. KÜNKEL, *Einführung in die Charakterkunde*, 9e éd. Hirzel, Leipzig, 1942. — Cf. R. ALLERS, *Das Werden der sittlichen Person*, 4e éd., Herder, Freiburg i. Br. 1935, p. 55. Par comparaison, les considérations de Le Senne sur l'égocentrisme et l'allocentrisme paraissent bien indigentes (*op. cit.*, pp. 118-122).

lant à « froid », dans l'enquête de Heymans et Wiersma [1], que la sécheresse, que l'indifférence. Une attitude obejctocentrique commande l'amour à l'égard de telle personne, l'admiration en face de la beauté, l'enthousiasme pour une noble cause, aussi bien que la crainte (non pas toutefois l'angoisse) devant le danger, ou la pitié devant le malheur, ou le dévouement, la studiosité, le repos, selon les circonstances.

L'égocentrisme proprement dit amène une interposition du moi, de ses tendances, de ses instincts, de ses intérêts, entre le tout qu'est la personne ou le sujet — et l'objet. Il n'est pas un simple regard sur le moi, mais une obsession du moi. Il trouble les rapports spontanés et immédiats entre le sujet et l'objet, tour à tour portant la personne à refuser de s'engager quand il le faudrait, ou à s'engager à contre-temps. Il engendre une susceptibilité, une irritabilité, un besoin de se mettre en vedette, ou de se réfugier « à cent pieds sous terre », qui révèlent une véritable idolâtrie du moi.

Causes et unité du caractère.

Nous en avons assez dit pour marquer les différences d'orientation des deux caractérologies, celle de Ribot, celle de Klages, et de leurs suivants. Elles se résument en une formule: la première cherche à dévoiler les facteurs antérieurs qui aboutissent à la constitution d'un caractère déterminé; la seconde montre à quoi aboutit la vie chez un homme ayant tel caractère. La première regarde en arrière et dit: « D'où vient cela ? » La seconde regarde en avant et dit: « A quoi cela conduira-t-il ? » Un tiers crieur survient, comme disait Montaigne, et demande: « Mais pourquoi se montrer si exclusif, et ne pas unir les deux points de vue ? » [2]

Le Senne a ses premières attaches avec l'école de Ribot. Il a jugé bon d'adopter pour son traité le terme de caractérologie,

---

[1] Le Senne, *op. cit.*, p. 638.

[2] Gustav Morf, *Praktische Charakterkunde*, Francke, Berne, 1945, adopte une solution pragmatique de compromis entre la théorie du caractère héréditaire et la théorie du caractère construit librement par la personne, entre l'efficience et la finalité, par simple addition des points de vue.

étranger aux traditions de l'école française de psychologie. Mais en annexant ce terme qui fit fortune au delà du Rhin et jusqu'aux bords du Danube (avec Masaryk), il y introduit la substance des concepts ribotiens. A part les 50 pages finales où, traitant de la valeur et des limites de la caractérologie, il s'émancipe sur le tard, la plus grande partie de son exposé reste imprégnée du dogme ribotien, selon lequel la psychologie est une branche des sciences naturelles, plus précisément de la biologie. Selon le premier *Traité de psychologie* de Georges DUMAS, — et son *Nouveau Traité* ne s'en écarte point à cet égard — la biologie est la science de l'être vivant, qui se subdivise en anatomie, physiologie, psychologie... Unification de la biologie par la cause matérielle. Il est assez logique que le mot *caractère* conserve, dans une psychologie traitée comme une branche de la biologie, la même acception « étroite » qu'en anatomie.

La caractérologie d'outre-Rhin a subi et assimilé plusieurs influences qui ont bouleversé cette conception et la classification, *ex parte materiae*, qui en résulte. Bornons-nous à citer les plus décisives. Influence d'abord des biologistes qui discernent une solution de continuité entre l'univers physico-chimique et le monde vivant. Pour Driesch, pour Buytendijk, ajoutons aujourd'hui: pour Cuénot, Vialleton, Alexis Carrel, ce n'est plus le mécanisme pur et simple qui règne dans l'organique. Influence, deuxièmement, des philosophes et des psychologues qui, au sein de l'organique, ainsi distingué du mécanique, distinguent encore ou plutôt retrouvent d'anciennes distinctions momentanément obnubilées dans la psychologie « académique » — entre l'organique et le psychique. Bergson a passé par là. Freud a, de son côté, sinon révélé, du moins mis en relief l'inconscient, et les causes non-organiques des névroses. Soulignant l'unité du vivant, il rejoint la troisième influence, celle des philosophes et des psychologues qui ont répudié l'associationnisme, l'atomisme mental, la psychologie des « éléments », pour mettre en évidence le *tout*, les *Ganzheiten*, des perceptions, des intuitions, des démarches et des actions, enfin le *tout* constitué par la personne. Signalons ici Dilthey, dont se réclame la *Gestaltpsychologie* de Köhler et Koffka, Spranger, Klages et nos caractérologues. Influence enfin de la philosophie spéculative qui secoue la gangue matérialiste, retrouve la vie de l'esprit, l'unité de la personne, les

valeurs spirituelles, avec Rickert, Eucken, Scheler, avec Brentano et Husserl, avec les représentants de la *psychologia perennis*, dont la renaissance thomiste contemporaine, par un Jacques MARITAIN notamment, ranime la pénétration et étend le rayonnement au delà des cercles trop longtemps fermés de la pensée catholique.

L'une des conséquences les plus frappantes de ces influences, entraînant une nouvelle orientation de la caractérologie, réside dans la différence des causes qu'on assigne désormais aux phénomènes psychiques et au caractère.

La caractérologie ribotienne, ou biologique, s'attachant à l'analyse des constituants, et par suite à l'hérédité, fait appel aux causes matérielle et efficiente. La caractérologie klagésienne, et künkélienne surtout, proprement psychologique, se tourne vers les causes finales, vers les buts poursuivis par l'être spirituel. « Celui qui veut comprendre une action humaine, écrit Fritz Künkel, ne parvient à y voir clair que si, en dehors des causes qui poussent, pour ainsi dire, par derrière, il scrute aussi les buts et les fins qui exercent leur attraction, pour ainsi dire, par devant »[1]. Il rejette le déterminisme du caractère humain par l'hérédité[2]. La toute-puissance des impulsions instinctives *(Triebe)* est un préjugé des psychanalystes et n'agit que sur celui qui s'y rend d'avance[3]. Chacun se fait son caractère, et peut le défaire.

L'unité qu'il confère à la vie psychique est considérée dans les deux types de caractérologie, aussi bien que dans les convictions spontanées de l'empirisme, comme un trait spécifique du caractère. Mais la nature de cette unité varie totalement d'une caractérologie à l'autre. Dans le système Ribot, l'unité est celle d'un fonds natif, donc permanent, immuable. Unité est ici synonyme de bloc primitif, diversement exploitable, mais foncièrement intangible. Unité statique, stratigraphique, quasi géologique. Dans le système Künkel, l'unité est celle d'une organisation construite par le moi, donc susceptible d'être modifiée par lui. On se corrige de ses défauts

---

[1] Fr. KÜNKEL, *Die Arbeit am Charakter*, 2e éd., Bahn, Schwerin, 1939, p. 23.

[2] Fr. KÜNKEL, *Charakter, Leiden und Heilung*, Hirzel, Leipzig, 1934, p. 55.

[3] Fr. KÜNKEL, *Einführung in die Charakterkunde*, pp. 68-73. Cf. ALLERS, *op. cit.*, pp. 56 et sqq.

de caractère ; on ne change pas son hérédité. Unité est ici synonyme de disposition de lignes de force *(Leitlinien)*, issues d'une même source (le moi), convergeant au même but (la sauvegarde du moi conçue selon une image directrice déterminée) et faisant tout servir de moyen en vue de cette fin. Unité dynamique, vitale, spirituelle.

Le grand mot est lâché: l'esprit. Toute caractérologie qui reste à la remorque de l'associationnisme demeure impuissante à concevoir et à maintenir, au long de ses analyses et de sa typologie, une unité autre que de juxtaposition, d'agglomération, de combinaison d'éléments quantitatifs. Le tout vivant, le tout d'un esprit incarné à plus forte raison, lui échappe sans cesse. Ce n'est point par hasard, mais en vertu d'une logique interne au système qu'il adopte dans la première partie de son ouvrage, que Le Senne, à peine vient-il d'affirmer l'existence de la personnalité, freine aussitôt en ajoutant que cela doit s'entendre: « indépendamment de toute signification morale » — ce qui est exact si l'on veut ainsi distinguer l'éthique de la psychologie — « et de toute valeur spirituelle » — ce qui peut s'admettre si l'on insiste sur le mot valeur, pour exclure de la psychologie tout jugement de valeur, mais ce qui finit par chasser de la psychologie humaine sa fonction la plus éminente et la plus immanente, la plus « caractéristique », en un mot: l'esprit (pp. 10-11). Il échappe à notre auteur un aveu significatif quand il écrit que « pour n'être pas coupable de réduire l'homme à son caractère » (au sens étroit), il rappelle l'existence de la liberté, mais ajoute du même trait de plume qu'il le fait « quitte à n'en plus parler » (pp. 11-12).

Comme nous l'avons constaté, Le Senne finit par s'évader du cadre ribotien et par reparler, en termes excellents, de la liberté essentielle à l'homme. Il décrit la « structure anthropologique de l'individu » disposée en quatre étages. Nous connaissons le premier qui est le *caractère*, soit « le tout des traits congénitaux ». Le second est baptisé « *psychodialectique du moi :* c'est l'ensemble des réactions par lesquelles le moi répond aux problèmes qui lui sont posés, soit par son caractère même, soit par le rapport entre ce caractère et son milieu » ; le troisième est la « *personnalité*, qui résulte non seulement des facteurs précédents, mais des influences naturelles et sociales, particulièrement de celles d'enfance, de famille et de for-

mation». Mais comment se distinguent-elles des influences du milieu situé au deuxième étage ? « Le quatrième facteur... est la *visée de valeur*, résultante de l'action et de la liberté du sujet» (p. 545).

Toutes les notions spiritualistes reprennent, au cours de ces cinquante pages, la place qu'on paraissait leur dénier dans les 500 précédentes: « conscience de sa destination... vocation (p. 555)... direction de conscience» (p. 557), etc. La terminologie nouvelle — inutilement renouvelée à notre sens — peut parler de psychodialectique du moi là où l'homme de la rue et quelques autres parlent tout bonnement de formation du caractère. Elle peut s'échauffer autour de la visée de valeur, sans prononcer le mot traditionnel de devoir moral. Peu importe, en somme, puisque l'essentiel est retrouvé.

Caractérologie et Pédagogie.

Le Senne n'hésite pas, en fin de compte, à signaler les services que la caractérologie est appelée à rendre à l'éducation (p. 561). Elle lui fournit des informations sur la constitution mentale des individus. Mais c'est plutôt la psychodialectique du moi, la formation de la personnalité et la visée de valeur qui concerneraient formellement l'action éducative. Quel que soit le nom qu'on leur donne, une caractérologie résolument finaliste à la Künkel, ou une psychodialectique du moi à la Le Senne, relèvent-elles encore de la psychologie ? Ne sont-elles pas des sections de la pédagogie ? C'est la dernière question que nous poserons.

La psychologie étudie l'homme, ou l'enfant, tel qu'il est, par nature et en vertu des influences déjà subies. Science théorique. La pédagogie étudie les moyens d'éduquer l'homme, de le transformer, de l'influencer, d'agir sur lui. Science pratique.

On ne saurait donc reprocher à la psychologie de suivre sa nature, et de ne pas être pratique. Mais on peut lui reprocher de ne pas être utilisable par l'éducateur, de ne pas lui donner une connaissance complète de l'homme, de perdre au cours de ses analyses la vue du *tout* qu'est l'homme, de ne pas nous le faire comprendre dans son unité personnelle et agissante. Klages s'est offert le plaisir de stigmatiser en termes mordants la faillite de la psychologie

associationniste à cet égard [1]. Or, il nous paraît que c'est pour avoir omis ou exclu de considérer la finalité *(Zweckhaftigkeit)* inhérente aux activités psychiques, que la psychologie « biologique » s'est trouvée dans l'impuissance de reconstituer la synthèse de l'homme vivant et agissant, dont elle se bornait à disséquer les éléments constitutifs, à analyser les facteurs, les causes matérielle et efficiente.

Au contraire, pour avoir réintroduit la considération des buts de l'activité psychique, la caractérologie n'est pas sortie de la psychologie, elle l'a restaurée dans sa totalité. Elle y a ramené un des éléments essentiels des activités du sujet vivant, pensant, voulant et agissant. Naturellement, une pareille caractérologie est plus proche des applications pratiques qu'une caractérologie aveugle sur la finalité. En réintroduisant la cause finale, elle réintroduit la cause première des mouvements et de l'action. Elle éclaire par conséquent la manière dont il faut s'y prendre pour modifier l'action, pour créer ou corriger des habitudes d'action, pour éduquer. Si l'on voulait une rigueur absolue de termes, il conviendrait donc de distinguer la caractérologie pure, section de la psychologie, qui engloberait la caractérologie des premières pages de Le Senne et toute la caractérologie issue de Klages; et la caractérologie, section de la pédagogie, qui comprendrait la psychodialectique du moi, la formation de la personnalité et l'initiation à la visée de valeur de Le Senne, plus encore la caractérologie klagésienne.

Peut-être, avec le *Traité* de Le Senne, voyons-nous poindre enfin l'aurore d'une synthèse vivifiante des informations de la psychologie française et des directions de la caractérologie allemande, dont bénéficieront et la psychologie, pour récupérer la plénitude de son domaine humain, et la pédagogie, pour gagner en efficacité.

LÉON BARBEY

---

[1] Ludwig KLAGES, *Les Principes de la caractérologie.* Alcan. Paris, 1930, pp. 8 et sqq.

Un texte de Ramon Lull sur la croisade et les missions

Une grande pensée, une sainte chimère a rempli l'âme du bienheureux Ramon Lull à partir de la crise spirituelle qui l'a ramené au Christ et a fait de lui un apôtre: la conversion des infidèles, et en premier lieu des Musulmans. Il nous le dit et nous le répète tout au long de son œuvre [1]. L'amour du Sauveur crucifié l'a sauvé, lui, Ramon, de la vie mondaine et licencieuse. Désormais, l'amour du Christ est le moteur unique de sa vie. Mais cet amour, de nature essentiellement mystique, a pris chez lui, à côté des formes contemplatives [2], le caractère d'une vocation active. Le pauvre pécheur converti qu'il est — le pauvre pécheur converti qu'est tout homme qui cède à l'appel du divin Aimé — doit à l'amour de Dieu une juste correspondance. Les souffrances, les travaux, les langueurs, ce sont les seuls moyens qui permettent au mystique de s'unir à l'Aimé. Mais la manifestation extérieure de l'amour dans la créature est son apostolat. Et pour Ramon Lull, enfant de son pays et de son temps [3], l'apostolat devait nécessairement s'exercer pour la conversion des infidèles, de ceux-là surtout avec qui il était en rapports continuels, les Musulmans.

---

[1] Cf. notre article *La personnalité poétique et mystique du bienheureux Ramon Lull*, dans *Nova et Vetera*, XVII (1942), p. 33 s.

[2] Lull est l'auteur, entre autres, du *Libre de Contemplació*, vaste encyclopédie de la vie contemplative, et de l'exquis bréviaire mystique *Livre de l'Ami et de l'Aimé* (trad. fr. de Marius André, Paris 1921).

[3] R. Lull est né à Majorque, vers 1235, cinq ans après que le roi catalan Jacques Ier *le Conquérant* eût repris l'île aux Sarrasins. De nombreux Musulmans sont restés dans le pays après la conquête chrétienne. De plus les rapports étaient fréquents entre les ports catalans et les pays du Levant et de l'Afrique du Nord, à cette époque où les rois de la Couronne d'Aragon exerçaient un véritable empire maritime dans la Méditerranée.

Cette idée lullienne d'une dette d'amour qui impose à l'homme la tâche de rendre à Dieu les innombrables infidèles, est essentielle pour comprendre toute la vie et l'œuvre de l'apôtre majorquain. Il se constituera en *procurateur* des infidèles et il leur vouera son activité, jusqu'au martyre. C'est là le secret de sa vie mouvementée et la clef qui nous permet de comprendre par l'intérieur son œuvre si étendue et souvent déconcertante. Il n'a recherché le savoir universel et n'a abordé tous les genres littéraires que pour l'action religieuse. Son œuvre est en réalité une vaste apologétique. S'il se lance dans l'entreprise désespérée de son *Ars Magna*, qui prétend démontrer la crédibilité des vérités dogmatiques pour des raisons qu'il estime *nécessaires*, ce n'est que pour imposer à tout esprit réfléchi l'adhésion au dogme chrétien, — entreprise propre d'un orgueil monstrueux, si ce n'était pas plutôt une généreuse chimère. S'il épouse souvent les méthodes de pensées des Arabes [1], c'est pour mieux les amener aux vérités de la foi. S'il coule ses idées sociales et religieuses dans les moules souples du roman et de la poésie, c'est pour atteindre les hommes du monde parmi les chrétiens et les intéresser à son unique dessein.

Ce que Lull voudrait est donc de s'adresser à l'intelligence et à la sensibilité des hommes qui vivent dans l'erreur, avec un respect profond pour les âmes qui de bonne foi suivent les fausses doctrines: par la raison démontrer le nécessité de la foi catholique, et par l'amour ramener les infidèles au Christ. Mais quel est le moyen pour faire parvenir jusqu'à ces hommes la connaissance de la Vérité, qui doit s'imposer par sa propre force ? C'est ici où Lull montre toute la hardiesse de ses conceptions et la générosité de son âme.

---

[1] La thèse des origines arabes de la philosophie lullienne est poussée à l'extrême par les arabisants espagnols tel Julián Ribera, *Orígenes de la filosofía de Raimundo Lulio*, Madrid 1899, réimprimé dans *Disertaciones y opúsculos*, Madrid 1928. Cf. aussi Aldo Mieli, *La science arabe et son rôle dans l'évolution scientifique mondiale*, Leiden 1928, p. 245 ss. Plus exacte, à notre sens, est l'opinion du R. P. Efrem Longpré, dans l'art. *Lulle* du *Dictionnaire de théologie catholique* d'A. Vacant et E. Mangenot, vol. IX (1926), col. 1112-1134. Selon le P. Longpré, « dans l'ensemble de sa philosophie, R. Lulle souscrit aux thèses fondamentales de l'augustinisme médiéval et se meut dans le sillage de saint Anselme, des victorins et de saint Bonaventure ». Cf. E. Gilson, *La philosophie de saint Bonaventure*, Paris 1924, p. 496.

L'idéal qu'il propose aux Papes et aux Conciles de son temps, ainsi qu'aux puissants de la terre, n'est autre que celui d'une large action missionnaire. Un idéal qui échappait encore à la plupart des esprits en cette époque, encore de chrétienté fermée, où l'Eglise, rangée toute entière dans la moitié occidentale du monde, n'envisageait d'autre moyen de propager la foi, que d'arracher des territoires à l'Islam, les armes à la main. C'était l'époque où la *Reconquête* de la Péninsule Ibérique durait encore et le mouvement des Croisades venait à peine de s'éteindre avec la mort de saint Louis sur les plages de Tunis [1].

Pour Ramon Lull cependant, ce qui importe en premier lieu est de convaincre, non de vaincre, les infidèles. Lui-même il s'est longuement préparé à cette immense besogne. Pendant les dix ans qui suivirent sa conversion il s'est formé à toutes les disciplines intellectuelles. Il apprit le latin, la théologie, l'arabe et la philosophie islamique. Et il désirait que tous ceux qui devaient le suivre, qu'il aurait voulus le plus nombreux possible, en fissent autant. Il donne l'exemple. A Miramar, dans un des plus beaux endroits de Majorque, il fonde un couvent pour les Frères Mineurs qui veulent se préparer à l'apostolat en terre infidèle par l'étude approfondie de l'Islam. Mais il sait que les armes de l'intelligence ne peuvent pas suffire à cette tâche surhumaine. Il exige de ceux qui veulent s'y consacrer le sacrifice suprême et la soif du martyre. Il rendra lui-même témoignage, jusqu'à verser son sang.

---

[1] La vie de Lull s'étend de 1235 à 1316. La période la plus active est celle qui va de 1276 jusqu'à sa mort. A vrai dire, l'idéal de convertir les infidèles par la mission commençait déjà alors à tenter les meilleurs esprits de l'époque grâce surtout aux efforts des Dominicains et des Franciscains. Mais il était encore loin de s'imposer comme une nécessité aux hautes sphères de la Curie romaine et aux princes chrétiens. On peut voir à ce propos: B. GRABMANN, *Die Missionenidee bei den Dominikaner Theologen des XIII. Jahrhunderts*, dans *Zeitschrift f. Missionswissenschaft*, I (1911), p. 137-146; Bertold ALTANER, *Die Heranbildung eines einheimischen Klerus in der Mission des 13. und 14. Jahrhunderts*, dans *Zeitschrift für Missionswis.*, XVIII (1928), p. 193 ss.; O. VAN DER VAT, *Die Anfänge der Franziskaner Missionen und ihre Weiterentwicklung im nahen Orient und in den mohammedanischen Ländern während dem XIII. Jahrhundert*, Werl i. W. 1934.

Pour intéresser la chrétienté à ses projets missionnaires Lull parcourt fiévreusement l'Europe [1]. Mais ses efforts n'éveillent pas — ou pas beaucoup — d'écho. Alors, subsidiairement (c'est important de le noter), il ajoute à ses propositions un projet de Croisade. De quoi tenter un Pape plein d'ambition politique, tel que Boniface VIII ou un prince aux rêves théocratiques et impérialistes, tel que Philippe le Bel.

Quelques auteurs modernes ont soigneusement étudié les idées de Ramon Lull sur la Croisade, en leur prêtant bien plus grande attention qu'à ses projets missionnaires [2]. Il est assurément bon de savoir ce que le *Docteur illuminé*, un esprit si important pour son époque, pensait des Croisades. Mais encore il faut faire à la croisade guerrière la place exacte qu'elle occupe dans l'ensemble de son enseignement. Et je viens de noter qu'elle est secondaire. Maître Ramon ne s'y résigne, pour ainsi dire, qu'en désespoir de cause et comme pour appuyer son projet fondamental qui est celui de la prédication. J'oserais même affirmer que, dans le contexte de la pensée lullienne sur la propagation de la foi, la croisade fait figure de concession aux idées de son temps et à l'état général des esprits [3].

---

[1] Nous possédons de R. Lull une biographie contemporaine, composée par un de ses disciples et amis les plus proches publiée par le P. B. de GAIFFIER, S. J. dans les *Analecta Bollandiana*, XLVIII (1930), pp. 130-178. La meilleure biographie moderne du grand Majorquain est celle du P. LONGPRÉ, dans l'article cité du *Dict. de théol. cath.*, IX, col. 1072-1088; très utile celle de E. ALLISON PEERS, *Ramon Lull. A Biography*, Londres 1929. En français on peut lire aussi Marius ANDRÉ, *Raymond Lulle*, dans la collection *Les Saints*, Paris 1900.

[2] Cf. Adam GOTTRON, *Ramon Lulls Kreuzzugsideen*, Berlin-Leipzig 1912; H. WIERUSZOWSKI, *Ramon Lull et l'idée de la Cité de Dieu. Quelques nouveaux écrits sur la croisade*, dans *Estudis franciscans*, XXIX (1935), pp. 87-110. — Mais l'importance de notre Bienheureux comme promoteur des missions et classique de la missiologie n'a pas échappé à d'excellents érudits comme B. ALTANER, dans son travail *Glaubenszwang und Glaubensfreiheit in der Missionstheorie des R. Lullus*, dans *Historisches Jahrbuch*, *XLVIII* (1928), pp. 586-610 et Ugo MONNERET de VILLARD, *Lo studio dell'islam in Europa nel XII e nel XIII secolo*, Città del Vaticano 1944 (*Studi e testi*, 110) pp. 43; 72, entre autres.

[3] Cf. ALTANER, *Glaubenszwang und Glaubensfreiheit*, p. 605 ss. Sur les projets attardés de croisade contemporains de Lull, voir spécialement Franz HEIDELSBERGER, *Kreuzzugsversuche um die Wende des 13. Jahrhunderts*, Berlin-Leipzig, 1911.

En outre, la croisade telle que Lull l'envisage, n'est plus une fin en soi; elle n'a même pas pour but de créer des marches chrétiennes aux confins de l'Asie et de l'Afrique pour défendre l'ordre chrétien temporel, la chrétienté que l'Islam ne menace plus, comme aux temps d'Urbain II (1095) et de saint Bernard (1146); les opérations militaires que Lull propose [1] ont comme seule finalité d'offrir aux religieux missionnaires de plus grandes facilités pour pénétrer en terre d'infidèles. La possession de Constantinople, qu'il réclame pour l'Eglise Romaine, n'est dans son esprit que le symbole de l'unité de la foi et le pendant de la donation de Rome au pape par Constantin, le tout soumis au grand but divin de la mission [2]. La délivrance elle-même de la Terre Sainte, « de la patrie terrestre du Dieu du ciel », à part la valeur mystique qu'elle avait déjà pour saint Bernard [3], apparaît à notre propagandiste comme un appât pour décider les églises à payer la dîme, les clercs à renoncer à certaines prébendes et aux habitudes de luxe et les princes à apporter la contribution que leur fixe le Pape [4]. Encore pour le théoricien et le champion de la chevalerie chrétienne qu'est notre Bienheureux [5], les croisades constituent une merveilleuse occasion pour développer les vertus chevaleresques, qu'il sentait s'étioler et se mondaniser dans les mœurs courtoises de son siècle, dans le goût des tournois et dans les romans de chevalerie. Et il y voit enfin un exutoire à l'esprit querelleur et aux luttes fratricides des princes chrétiens [6].

---

[1] *Petitio in concilio generali ad adquirendam terram sanctam*, adressée aux pères du Concile de Vienne en 1311, *Ordinatio Secunda*, publiée par H. WIERUSZOWSKI, dans *Estudis franciscans*, XXIX (1935), p. 105.

[2] *Petitio in concilio*, loc. cit.; *Liber de acquisitione terrae sanctae*, publié par LONGPRÉ, dans *Criterion*, Barcelone, III (1927), p. 268. Le problème du retour des Grecs et des autres schismatiques à l'Eglise romaine a beaucoup préoccupé R. Lull. Cf. *Petitio Raymundi ad Bonifacium VIII*, publ. par WIERUSZOWSKI, loc. cit. p. 101 et le texte que nous traduisons plus loin p. 108.

[3] Saint BERNARD, *Epist.* 363, nº 1, dans MIGNE, *Patr. lat.*, t. 183, col. 565 (cité par JOURNET, *Nova et Vetera*, XII (1937), p. 353, nº 4).

[4] *Petitio in concilio*, ord. III[a], IV[a], V[a], p. 105 s.; *Liber de acquisitione*, p. 269; *Liber de fine*, publié par GOTTRON, *Ramon Lulls Kreuzzugsideen*, p. 75.

[5] Lull composa un *Libre del Ordre de Cavayleria* (vers 1276), manuel du chevalier chrétien, tel que le concevait le moyen âge.

[6] Voir le texte reproduit ci-après, p. 112.

Ceci étant posé, nous ne devons certes pas attendre de Ramon Lull une doctrine complète sur la valeur de la croisade en elle-même, ainsi que sur les problèmes politiques et théologiques qu'elle pose, concernant les rapports de l'Eglise et du pouvoir civil. Il y a d'ailleurs une claire évolution dans sa pensée. Dans les premières années de son activité publique il fait preuve d'une défiance justifiée sur la valeur spirituelle de la croisade — comme dans le texte que nous transcrivons où il va jusqu'à la mettre sur le même pied que la « guerre sainte » de Mahomet. Tandis que plus tard, dans son désir de faire partager par les puissants de la terre la fièvre dont il brûle pour la conversion des infidèles, il cède aux idées de Boniface VIII. Dès 1295, il paraît proposer la croisade comme un acte du pouvoir direct de l'Eglise, un acte de disposition de son « trésor corporel », alors que le « trésor spirituel » serait communiqué aux infidèles par la prédication et l'exemple [1].

La place me manque ici pour examiner à fond sur ce point la pensée lullienne. Je répète seulement, à sa décharge, que la croisade ne représente jamais l'essentiel dans ses projets. Il l'accepte, pour des buts précis et limités. Mais ce qui importe avant tout pour cet Ami ardent de l'Amour incarné, c'est la mission, c'est la conquête des âmes *per manera d'amor*, au moyen de l'amour. De plus, ce docteur illuminé, ce maître des Universités de Montpellier et de Paris, n'a jamais eu l'ambition de faire de la théologie. S'il adhère dans son cœur aux thèses augustiniennes et s'il rêve d'établir sur terre la Cité de Dieu, dans laquelle toute puissance relève de l'Eglise, lorsqu'elle touche au bien public spirituel [2], — toutefois le but de son action et de son enseignement à travers l'Occident n'est autre que d'émouvoir les hommes d'Eglise et les hommes d'Etat pour leur faire partager son désir effrené d'apostolat missionnaire.

Y réussit-il ? Quand on songe qu'il a fallu tout le mouvement des grandes découvertes géographiques, et tous les changements profonds de structure de la chrétienté dans les temps modernes pour donner aux Missions leur élan actuel, on a la mesure de l'échec

---

[1] *Petitio Raymundi ad Bonifacium VIII*, loc. cit., p. 101: *Thesaurus iste quem pro divini cultus multiplicatione ipsis infidelibus dicimus reserandum, duplex est, spiritualis videlicet et corporalis...*

[2] Cf. WIERUSZOWSKI, *R. L. et l'idée de la Cité de Dieu*, passim.

certain auquel étaient alors voués les rêves lulliens. Certes le concile général de Vienne en Dauphiné, en 1311, a recueilli dans son Canon XI quelques-unes des mesures que proposait Ramon Lull. Mais ce ne fut qu'un écho sans grand lendemain de ses appels obstinés [1]. La timide protection que lui accordent deux souverains de sa race Jacques II de Catalogne et Frédéric II de Sicile, ne lui permit point non plus de mettre ses plans en exécution. Paradoxalement, ce n'est que l'idée de croisade, déjà dépassée par l'évolution de la pensée politique et désormais de réalisation impossible, qui trouvait encore des partisans parmi les princes. Treize ans après la mort de Lull, le roi Alphonse IV d'Aragon lançait encore en 1329 un projet de croisade contre les Musulmans de Grenade. Il échoua, fermant ainsi pour toujours le temps des expéditions organisées de la chrétienté contre les infidèles [2].

Cependant, notre Bienheureux, déçu dans ses espoirs humains, est porté par une plus haute Espérance. *Vieux, pauvre et méprisé, — sans aucune aide d'homme né,* — comme il le dit lui-même, —

---

[1] En vertu de ce canon (Corpus iuris canonici. Pars secunda, Decretalium collect. Constit. Clementinae, lib. V, tit. I, const.1; HEFELE-LECLERQ, *Hist. des Conciles*, VI 2, 1915, p. 688), les universités de Paris, Oxford, Bologne et Salamanque et la Curie romaine doivent instituer des chaires de grec, hebreu, arabe et siriaque et traduire en latin des ouvrages en ces langues. On espère que ceux qui suivront cet enseignement, *fidem propagaturi salubriter in ipsos populos infideles.* Cf. ALTANER, *Raymundus Lullus und der Sprachenkanon des Konzil von Vienne*, dans *Historisches Jahrbuch*, LIII (1933), pp. 190-219; ID. *Die Durchführung d. Vienner Konzilbeschlusses über die Errichtung von Lehrstühlen für orientalische Sprache*, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, LII (1933), pp. 226-236, ainsi que les pages très importantes que consacre à l'insuccès pratique de la décision que Lull avait si péniblement arrachée au Concile U. MONNERET de VILLARD, *Lo studio dell'Islam*, cit. pp. 44-49.

[2] Désormais, les luttes des peuples chrétiens contre les Musulmans (prise de Grenade par les Rois Catholiques en Espagne, défense de Vienne contre les Turcs) auront de plus en plus le caractère de guerres nationales. René GROUSSET, *Hist. des Croisades*, III, p. 428 signale que déjà la septième croisade, « malgré le caractère profondément religieux que lui imprima la sainteté de son auteur (saint Louis), se présente au contraire à nous comme la première expédition coloniale du royaume de France », à cause de son caractère purement français. Seule l'expédition maritime de Lépante contre les Turcs (1571) apparaîtra encore comme une opération collective de la chrétienté.

ce croisé de l'amour de Jésus-Christ part tout seul en terre d'infidèles pour y prêcher et discuter avec les docteurs de l'Islam. Il sait que la mort l'y attend, et une mort, comme celle de son Aimé, « entourée des signes de la défaite ». Mais ce n'est qu'une défaite apparente. Les appels de Ramon Lull pour une activité missionnaire s'adressaient à des esprits qui n'étaient pas encore mûrs pour les recevoir. Mais aucune bonne semence n'est perdue dans le trésor de l'Eglise. Celle que l'apôtre catalan a plantée et arrosée de ses larmes et de son sang, a fleuri splendidement dans la chrétienté des temps modernes.

RAMON SUGRANYES DE FRANCH

* * *

Le fragment que nous traduisons est tiré du *Libre d'Evast e de Blanquerna*, sorte de grand roman didactique, dans lequel Ramon Lull expose ses idées sociales, ses plans de réforme et ses rêves d'apostolat. Nous avons choisi un passage où la pensée et l'art de R. Lull trouvent des expressions parmi les plus caractéristiques et dans lequel se reflètent beaucoup des questions que nous venons d'évoquer.

L'ouvrage entier de *Blanquerna* est divisé en cinq parties « en souvenir des cinq plaies que sur l'arbre de la Croix Notre Seigneur Jésus-Christ reçut pour racheter son peuple de l'esclavage du démon et de la captivité en laquelle il était ». Chacune de ces parties contient une doctrine et une règle de vie pour un état : la première pour l'état de mariage ; la deuxième pour l'état de religion ; la troisième pour l'état de prélature ; la quatrième pour l'« état de seigneurie apostolique qui est celui du Pape et des Cardinaux » ; enfin la cinquième pour le plus parfait des états qui est celui de vie contemplative. Notre passage appartient à la quatrième partie. Blanquerna, qui vient d'être élu Pape, s'est entouré de quinze cardinaux pour mieux accomplir sa tâche, et a donné à chacun comme devise un des versets du *Gloria*. Lui-même a pris pour sa devise : *Gloria in excelsis Deo*.

Blanquerna

Chap. 80. — *Gloria in excelsis Deo.*

1. Le pape Blanquerna était réuni en consistoire avec les cardinaux afin, par leurs bonnes œuvres, de rendre gloire à Dieu dans les cieux. C'est pourquoi l'Apostolique dit aux cardinaux qu'il les

priait de l'aider à user de son office à la plus grande gloire de Dieu, pour faire en sorte que les gens revinssent à l'intention pour laquelle existent les offices et les sciences, pour donner gloire à Dieu; car le monde est ainsi tombé en défaillance, que nul homme ne songe à peine à l'intention pour laquelle il fut créé et pour laquelle l'office qu'il exerce lui fut confié. Pendant que l'Apostolique exhortait ainsi les cardinaux, un messager sarrasin lui présenta une lettre de la part du sultan de Babylône. Dans cette lettre étaient écrites beaucoup de paroles et, entre autres, le sultan disait au Pape qu'il s'étonnait beaucoup de ce que le Pape lui-même et les rois et les princes des chrétiens, lors qu'il s'agissait de conquérir la Sainte Terre d'outremer, adoptassent la manière de son prophète Mahomet, qui prit par la force des armes toutes les terres dont il s'empara, au lieu de s'en tenir à la manière de Jésus-Christ et des apôtres, qui par la prédication et le martyre avaient converti le monde. Et parce que l'Apostolique et les chrétiens n'appliquaient plus la manière de leurs prédécesseurs pour conquérir les terres, Dieu ne voulait plus leur laisser la possession de la Sainte Terre d'outremer [1]. Le Sarrasin apporta ces lettres au Saint Père apostolique et il en apporta de pareilles aux rois et aux princes des chrétiens. L'Apostolique et les cardinaux méditèrent longuement les paroles que le sultan avait écrites; et Ramon le Fol dit ces paroles: La foi envoya à la contrition l'espérance pour qu'elle lui transmît dévotion et pardon afin de se voir honorée dans les lieux où *(maintenant)* est deshonoré son Aimé. Le Jongleur de valeur ajouta que grand

---

[1] Lull dénonce dans cette phrase l'origine musulmane de la notion de *guerre sainte*, dont les théologiens ont dû proclamer l'incompatibilité foncière avec la morale chrétienne. « Même atténuée, l'expression de guerre sainte continue d'offenser le vocabulaire chrétien », dit Charles JOURNET, *Le pouvoir indirect de l'Eglise*, dans *Nova et Vetera*, XII (1937), p. 457; cf. p. 446, n° 3 et p. 452 s. Ce jugement de Lull sur la cause de l'échec final des croisades coïncide avec une pensée de Jacques MARITAIN: « Quand les croisés ambitieux et avides se mettaient en route pour délivrer le tombeau du Christ, ce but religieux attirait réellement à lui tout le reste et le qualifiait réellement. Même alors une telle guerre, étant donné la façon dont elle se réalisait et toutes les impuretés qu'elle drainait, plaisait-elle à Dieu autant qu'on le pensait? C'est une autre question. Les croisades ont échoué finalement quand à leur but principal. » (Préface du livre d'Alfred MENDIZABAL, *Aux origines d'une tragédie*, Paris 1937, p. 36.)

deshonneur prend courage dans ces lieux où le Fils de Dieu et les apôtres firent à l'Aimé plus de grâce et d'honneur qu'en nul autre endroit du monde.

Après ces paroles, un messager entra dans la cour qui apporta la nouvelle que deux assassins avaient tué un roi chrétien et qu'on les avait fait mourir de mauvaise mort. Lorsqu'il eut prononcé ces paroles, le Jongleur de valeur dit: Que vaut à Jésus-Christ son humilité, ni la charité qu'il fit de Lui-même à son peuple dans sa passion, si dans l'erreur les assassins montrent un plus grand dévouement, en mourant pour leur seigneur, que les chrétiens à honorer leur Maître ? Le Fol vit alors deux cardinaux qui causaient et il crut qu'ils parlaient de son Aimé, mais en réalité ils parlaient de la nomination de deux évêques dont l'élection avait donné lieu à des litiges. C'est pourquoi le Fol dit aux cardinaux que les paroles les plus plaisantes sont celles qui s'échangent entre l'ami et l'Aimé.

2. Merveilleusement le Pape fut mû à chercher comment répandre davantage la foi de la Sainte Eglise et faire revenir la dévotion que les hommes mettaient autrefois à honorer Dieu. Et il envoya des messages dans différents pays aux supérieurs des religieux et aux Grands Maîtres du Temple et de l'Hôpital pour qu'ils vinssent s'entretenir avec lui afin de pouvoir donner gloire à Dieu. Lorsqu'ils furent tous accourus et se trouvèrent devant le Pape et les cardinaux, Ramon le Fol dit: L'ami et l'Aimé se rencontrèrent et leurs bouches se turent, et leurs yeux avec lesquels ils se faisaient des signes d'amour pleurèrent et seules leurs amours se parlèrent. Cet exemple, dit le Jongleur de valeur, signifie ce que le sultan et les deux assassins ont dénoncé au Saint Père et aux cardinaux; et s'il ne s'en suit pas utilité, c'est que la valeur est injuriée et qu'on n'aime pas les plus honnêtes des créatures, qui meurent par amour, puisque les amours qui parlent valent plus que les bouches qui remuent. Et dit le Fol: Quelqu'un écrivait, et il écrivait dans un livre les noms des aimés et des amants et un homme qui aimait lui demanda si dans ce livre était écrit le nom de son aimé; et l'écrivain lui dit: as-tu mangé une nourriture cuite au feu de l'amour ? as-tu lavé tes mains avec les larmes de tes yeux ? es-tu ivre et fou de l'amour que tu as bu ? as-tu déjà été en péril pour honorer ton aimé ? as-tu un poison d'amour de quoi faire l'encre pour écrire le nom de

ton aimé ? Sans toutes ces choses-là, ton aimé n'est pas digne de figurer dans ce livre.

3. Après ces paroles, l'Apostolique et les cardinaux et les religieux, pour honorer la gloire de Dieu, ordonnèrent que tous les ordres religieux qui avaient des connaissances désignassent quelques frères pour apprendre différentes langues et qu'on créât pour eux différentes maisons dans le monde à fin de les préparer et ordonner pour les missions, à la manière du monastère de Miramar, dans l'île de Majorque [1]. Cette ordonnance plut à l'Apostolique et à tous les autres et l'Apostolique manda à toutes les nations des infidèles afin qu'elles envoyassent des hommes pour enseigner leur langage et pour apprendre aussi celui des chrétiens et pour qu'ensuite on pût aller ensemble avec eux prêcher aux autres en leurs terres ; il ordonna aussi qu'à ceux des infidèles qui auraient appris le latin et auraient acquis connaissance de la sainte foi catholique on leur donnât de l'argent, des vêtements et des palefrois pour qu'ils n'eussent qu'à se louer des chrétiens et que, une fois rentrés dans leurs terres, ils les aidassent et les maintinssent.

4. L'Apostolique divisa tout le monde en douze parties et il nomma douze procurateurs pour qu'ils allassent chacun dans sa partie étudier l'état de ces pays, afin que le Pape pût connaître l'état du monde entier. Il arriva donc que ceux qui allèrent vers les infidèles amenèrent d'Alexandrie et de Géorgie, des Indes et de la Grèce, des chrétiens religieux pour les faire rester parmi nous et que leur volonté s'unisse à celle de nos religieux. Ainsi par l'union et la participation ils apprendront en quoi ils errent contre la foi et partiront ensuite redresser ceux qui sont restés dans leurs terres [2]. C'est pourquoi le Pape envoya quelques-uns de nos religieux aux religieux susdits et il ordonna que chaque année ils doivent envoyer

---

[1] Le collège de langues de la Sainte-Trinité de Miramar, fondé à l'instigation de Lull par le roi de Majorque, fut approuvé par une bulle du Pape, Jean XXI, donnée à Viterbe le 17 octobre 1276 (cf. LONGPRÉ, *Dict. théol, cath.* IX, col. 1078 ; le document est publié par A. RUBIO I LLUCH, *Documents per la història de la cultura catalana mig-eval*, II, p. 4 s.).

[2] La connaissance raisonnée des vérités de la foi non seulement conduira les infidèles au Christ, mais encore ramènera dans le sein de l'Eglise les chrétiens séparés des confessions orientales. Cf. ci-dessus p. 102, n. 2.

quelques-uns de leurs frères pour qu'ils participent à notre vie et apprennent la langue parmi nous.

5. Aimables fils ! dit le Pape aux religieux: Il y a parmi nous des Juifs et des Sarrasins mécréants qui sont dans l'erreur et méprisent la sainte foi par laquelle nous sommes obligés d'honorer la gloire de Dieu. Parmi les Juifs et les Sarrasins qui sont dans les terres des chrétiens, je veux et je demande que quelques-uns soient désignés pour apprendre le latin et comprendre les Ecritures. On leur marquera un délai pour apprendre, et s'ils ne le font pas, ils seront punis; pendant qu'ils apprendront, ils doivent être nourris des biens de la Sainte Eglise; et lorsqu'ils auront appris, on doit les affranchir et les honorer plus que les autres. Ceux qui auront ainsi appris seront plus aptes à comprendre la vérité et à convertir ceux-là.

6. Lorsque l'Apostolique eut prononcé ces paroles, le camerlingue dit que si le Saint Père établissait cette ordonnance, les Juifs et les Sarrasins qui sont parmi les chrétiens fuiraient à d'autres terres et les rentes de la Sainte Eglise diminueraient. Et Ramon le Fol dit alors au camerlingue qu'un homme aimait une dame à laquelle il dit qu'il l'aimait plus que nulle femme au monde, et la dame lui demanda pourquoi il l'aimait plus que nulle autre et il répondit que parce qu'elle était plus belle. La dame alors montra de son doigt un endroit, en disant qu'il y en avait là une plus belle; et l'homme se retourna et regarda de ce côté et la dame dit alors que si une autre était plus belle, il l'aimerait davantage, ce qui signifiait qu'il ne l'aimait pas parfaitement. Le Jongleur de valeur dit que s'il y avait une autre chose meilleure que Dieu, le camerlingue l'aimerait donc plus que Dieu; et il posa la question de savoir ce qui était plus opposé à la gloire de Dieu et à la valeur: la diminution des rentes ou le deshonneur que les Juifs et les Sarrasins font à la gloire de Dieu et à la valeur.

7. Il fut donc ordonné comme le voulait l'Apostolique. Ensuite l'Apostolique demanda aux maîtres du Temple et de l'Hôpital quelle serait la part qu'ils mettraient à honorer la gloire de Dieu et les deux Maîtres répondirent qu'ils étaient déjà à la Sainte Terre d'outremer pour la défendre et répandre la foi catholique. Le Jongleur demanda à Ramon le Fol si l'amour qu'il avait pour son Aimé

grandissait avec les plaisirs que son Aimé lui offrait. A quoi le Fol répondit: S'il diminuait les plaisirs qu'il me donne, je l'aimerais moins si je pouvais l'aimer davantage; et puisque je ne peux pas ne pas l'aimer, son amour ne pourrait pas multiplier mon amour pour mon Aimé; mais les tourments que je supporte tous les jours augmentent, et plus ils sont grands, plus ils multiplient les plaisirs que je trouve à aimer mon Aimé. Le Saint Père apostolique dit aux deux Maîtres que du sens des paroles susdites il s'en suivait que, pour honorer la gloire de Dieu, les deux Maîtres devaient ordonner leur ordre, afin que le Jongleur de valeur n'eût pas à se plaindre du deshonneur qu'ils font à la valeur, étant en désaccord là où ils seraient d'accord s'ils étaient un ordre [1]; et il leur commanda de créer dans leurs maisons et maîtrises des maisons d'études pour que leurs chevaliers puissent apprendre quelques raisons selon l'*Art abrégé de trouver la vérité* pour pouvoir démontrer les articles de la sainte foi et conseiller les maîtres princes prélats, selon l'*Art* ci-dessus [2], et enfin d'apprendre différents langages et d'aller vers les rois et les princes des infidèles pour provoquer un autre cheva-

---

[1] Il faut voir ici une allusion au projet d'unifier les ordres militaires, sous le commandement d'un grand Maître unique, que Lull appelle ailleurs *bellator rex* (*Liber de acquisitione*, dist. I, pars 4; *Liber de fine*, p. 73 s.). Ce projet n'est pas une invention lullienne; on le trouve dans plusieurs traités contemporains et il fut même mis à exécution dans l'expédition de 1309-10, qui acheva la conquête de l'île de Rhodes par les chevaliers (cf. HEIDELBERGER, *op. cit.* pp. 7, 31, 78; WIEURSZOWSKI, *op. cit.*, p. 92 s.).

[2] C'est l'*Ars Magna* ou *Ars compendiosa inveniendi veritatem*, un des premiers ouvrages de Lull, qu'il composa à Majorque, tout au début de sa vocation (avant 1277). Il offre un exposé complet de sa méthode, ordonnée à réduire les connaissances humaines à un petit nombre de principes et à traduire tous les rapports d'idées par des combinaisons figurées. Ainsi l'*Art* lullien est «une méthode unitaire et déductive destinée à fonder la science universelle» (LONGPRÉ, *Dict. théol. cath.*, IX, col. 1092 et 1117 s.). Métaphysique et logique en même temps, puisque ces grands principes, — les « idées impériales », — s'identifient avec les « dignités divines », bonté, grandeur, etc. de la théologie bonaventurienne — tout à la fois principes de l'être et loi de la pensée. Une philosophie basée sur de pareils principes, croit-il, doit s'imposer à tous les hommes et les amener à confesser les vérités de la foi, spécialement le mystère de la Sainte-Trinité, qui est pour les Musulmans le grand scandale du christianisme (cf. *Cant de Ramon*, dans notre trad. de *Nova et Vetera*, XVII (1942), p. 39).

lier, par les armes ou par la science, à maintenir l'honneur et la vérité, selon la valeur qui est dans la sainte foi catholique.

Les deux Maîtres et tous les frères de leurs ordres acceptèrent l'ordonnance de l'Apostolique et Ramon le Fol dit ces paroles: L'humilité vainquit l'orgueil et l'amant dit à son Aimé: Si toi, Aimé, mourais, j'irais pleurer à ta tombe. Et l'Aimé répondit: Pleure devant la croix, qui est mon monument. L'amant pleura fortement et il dit que, de trop pleurer, la vue de ses yeux s'obscurcit et la science s'éclaire dans les yeux de son entendement. C'est pourquoi l'ordre mit tout son pouvoir à procurer la gloire de Dieu.

8. Le Saint Père apostolique prit donc ces mesures pour tout ordonner à la gloire de Dieu, selon qu'il est dit plus haut. Et il avait des officiers et des ministres et des procurateurs pour mettre en pratique ce qu'il avait ordonné. Et tous les jours s'efforçait tant qu'il pouvait pour que de l'ordonnance susdite s'en suivît utilité. Il arriva un jour que Ramon le Fol et le Jongleur de valeur vinrent devant l'Aspotolique en apportant de l'encre et du papier et en disant qu'ils voulaient envoyer par écrit la susdite ordonnance au Sultan et au Calife de Bagdad pour leur demander s'ils avaient d'aussi nobles sujets que l'Apostolique et s'ils pouvaient faire une aussi belle ordonnance afin d'honorer la gloire de Dieu dans les cieux et ramener la Valeur dans le monde.

. . . . . .

Ch. 81. — *Et in terra pax homnibus bonae voluntatis.*

.... 3. En ce temps-là, il arriva que deux rois chrétiens très nobles et très puissants étaient en guerre. Le cardinal, avec des lettres de l'Apostolique, alla vers les deux rois afin de les apaiser et il prit beaucoup de bijoux et d'argent pour offrir en présent à l'un et à l'autre et il fit de nombreux dons à leurs conseillers. Le cardinal s'efforça autant qu'il put pour mettre la paix entre les deux rois. Mais ils avaient persévéré si longtemps dans leurs mauvaise volonté sans parler de paix et ils étaient si irrités l'un contre l'autre que le cardinal ne réussit pas à conclure la paix, ni même à leur faire accepter une trève....

.... Le Pape donc, avec quatre cardinaux, alla vers les deux rois qui étaient loin de Rome et il leur offrit des présents et des bijoux

et il réunit grande cour de prélats et de princes et de barons et il prononça un discours devant la cour. Avant que de parler de la paix entre les deux rois, le Pape dit en présence de tous qu'il s'était rendu dans ces lieux pour prêcher une croisade contre les ennemis de la Croix et qu'il désirait et priait les deux rois de prendre la croix et de marcher contre les Sarrasins, l'un contre ceux du Levant, l'autre contre ceux du Couchant, et lorsqu'ils les auraient conquis, qu'ils vinssent ensemble pour attaquer les Sarrasins qui sont au Midi. L'Apostolique offrit grand pardon et il ordonna la croisade, des biens de la Sainte Eglise il fit grands dons aux deux rois et à d'autres barons et il prit sous sa garde la terre des deux rois. Cette ordonnance plut aux deux rois et ils montrèrent un si grand courage pour les faits d'armes, que tous les deux furent d'accord pour confier leurs royaumes au Saint Père et ils prirent la croix et décidèrent de surseoir aux questions qui les divisaient afin que la Croisade n'en fut point troublée.

6. Les deux rois partirent pour la croisade et avec eux de nombreux moines qui avaient appris l'arabe pour prêcher aux Sarrasins de se convertir avant d'être tués, et pour que leurs âmes n'allassent au feu éternel. L'Apostolique revint à Rome et il s'efforçait de mener la Croisade à plein accomplissement....

RAMON LULL

traduit par Ramon Sugranyes de Franch

Conditions d'abonnement:

Abonnement annuel (Suisse et Etranger) . . . . . Fr. 9.—
Prix du numéro . . . . . » 2.50

S'adresser aux éditeurs: Fragnière Frères, Fribourg
Compte de chèques: II a 20 Téléphone 2.32.12